

Jan Doets et André Birukoff

“C’était l’adieu à la Russie, l’adieu à tout”

L’émigration de la
famille Baranovsky
après la révolution
russe de 1917



Editions QazaQ

Jan Doets et André Birukoff

« C'était l'adieu à la Russie,
l'adieu à tout »

L'émigration de la famille Baranovsky
après la révolution russe de 1917



Editions QazaQ

ÉDITIONS QAZAQ

Site: [Editions QazaQ](#)

Mail: editionsqazaq@gmail.com

Twitter:

@EditionsQazaQ

@Le_Curator

ISBN : 978-94-92285-39-3

Tous droits réservés

2017 © Jan Doets, André Birukoff, Editions QazaQ

TABLE DES MATIERES

I	KERENSKY REVIENDRA, DIT-ELLE	6
II	PREFACE	10
III	LA FAMILLE BARANOVSKY AU 19 ^E SIECLE	
1	Généalogie de la famille Baranovsky	14
2	Stepan, le grand-père paternel 23.12.1817 - 17.10.1890	15
3	Vassili Pavlovitch Vassiliev, le grand-père maternel, 22.2.1818- 21.4.1900	17
4	Vladimir Stepanovitch 1.9.1846 - 7.3.1879	19
5	Eugenia Stepanovna 11.6.1851 - ??	21
6	Vsevolod Stepanovitch 26.11.1853 -19.3.1921	23
7	Lev Stepanovitch 6.5.1855 - ?	33
IV	LA FAMILLE BARANOVSKY AVANT LA REVOLUTION RUSSE	
1	Vsevolod, sa femme Lydie et leurs enfants Vera, Vladimir, Olga, Hélène, et Sviatoslav	36
2	Maria Sila-Nowicki, première épouse de Vladimir	54
3	Alexandre Kerensky et Olga Kerensly-Baranovsky	59
4	Hélène et Alexander Kerensky. Une lettre d'A.F. Kerensky à Hélène datée du 5 aout 1916	61
V	TROIS EVASIONS DE RUSSIE 1917-1924	
1	Vladimir et Moussia s'enfuient aux Etats-Unis	69
2	Vsevolod, Lydie, Hélène, Olga, Sviatoslav et quatre enfants en bas âge s'enfuient à Constantinople puis en France	78
3	Pourquoi Vladimir est-il parti aux Etats-Unis et pourquoi a-t-il vécu un temps dans la clandestinité ?	86
4	Les lettres d'Hélène à ses parents de 1917 à 1921	94
5	Une lettre d'Hélène à A.F. Kerensky datée 1 et 7 janvier 1919	98
6	Les lettres de Nicolas Birukoff à son épouse Hélène, du 5 novembre 1918, du 10 janvier 1919, du 27 février 1919 et une lettre à son fils Olik, du 17 mars 1919 (deux versions), du 20 mars 1919 et du 28 juin 1919 (écrite juste avant son exécution), l'annonce de son enterrement dans un journal et sa nécrologie, un document de l'Armée Blanche adressé à Hélène	100
7	Olga Kerensky-Baranovsky et ses deux fils s'enfuient en Angleterre à l'automne 1920 et leur histoire dans la presse	117

VI	VERA VSEVOLODOVNA - SA CARRIERE EN RUSSIE, ALLEMAGNE, TCHECOSLOVAQUIE ET France	140
VII	LA VIE DANS UN NOUVEL ENVIRONNEMENT	
1	Vladimir et Moussia à San Francisco et Los Angeles	143
2	Vladimir et Fern Scull à Chicago et New York	151
3	Lydie, Olga, Hélène, la petite Hélène, Olik et Irène, Sviatoslav et Lydie à Paris	156
4	La famille à Paris pendant et après la 2 ^e guerre mondiale	167
5	Les souvenirs d'Irène Birukoff	172
6	Ce que révèlent les tombes	182
	REMERCIEMENTS	186
	ANNEXES	
1	Comptes pour la vente des affaires de l'Oncle Volia Baranovsky - Recettes 1918-1921	190
2	Comptes pour la vente des affaires de l'Oncle Volia Baranovsky - Dépenses 1920-1921	191

I

Kerensky reviendra, dit-elle

The Altoona Mirror, January 17, 1918

KERENSKY REVIENDRA, DIT-ELLE



The Evening News, Sault Ste. Marie, Michigan, Friday, January 11, 1918

"Quand son heure viendra, il contribuera à sauver la Russie ». Sa belle-sœur, arrivée aux Etats-Unis, dit qu'il est en Finlande

San Francisco, 5 janvier

"Kerensky, même si aujourd'hui il est physiquement une épave, redeviendra l'homme fort de la Russie".

Telle est le pronostic assuré de sa belle-sœur, Mme Vladimir Baranovsky, qui vient d'arriver aux Etats-Unis avec son mari, un ingénieur russe.

"Il récupère en Finlande", dit-elle démentant ainsi des rumeurs selon lesquelles il aurait été emprisonné, serait mort ou se serait suicidé et qui entourent de mystère le sort de Kerensky depuis qu'il a fui Petrograd. "Et il reviendra quand son heure viendra!".

Mme Baranovsky, amie d'enfance, confidente, et parente de Kerensky, est restée secrètement en contact avec le leader révolutionnaire, renversé par les bolcheviks.

"Ce sont ses nerfs, sa santé chancelante et non les menaces et la puissance des forces contre-révolutionnaires qui l'ont empêché de présider aux destinées de la Russie", a-t-elle expliqué. "Son corps était trop faible pour son esprit magnifique et sa ferveur patriotique. Mais cet esprit conquérant va lui rendre ses forces et il sera à nouveau un pouvoir de contrôle en Russie. Je le connais depuis l'enfance. Je connais son tempérament et son exaltante foi dans le peuple. Il a les qualités qui semblent faire défaut aux actuels leaders : une personnalité attachante, l'abnégation, la conviction de croisé, le dévouement à la cause du bien commun qui en a fait un héros des masses populaires".

C'est dans la maison de sa belle-sœur que Kerensky s'est réfugié quand les bolcheviks ont ordonné son arrestation. Elle a été la dernière à le voir avant qu'il ne s'enfuie en Finlande.

"Il était malade, brisé par l'effort. Il s'est jeté sur un lit, les mains sur le visage. Il m'a parlé abondamment de ses espoirs, de ses craintes, de la même manière qu'il me confessait ses problèmes d'adolescent. J'ai eu l'impression qu'il était redevenu un enfant.

"Si seulement j'avais pu avoir un peu de repos", se lamentait-il. Si seulement ce corps avait pu être assez fort pour résister à ce qu'on lui imposait. Il n'a jamais pensé à lui-même autrement que comme un instrument pour guider le pays. Et c'est ce dévouement désintéressé envers le peuple russe qui va lui permettre de récupérer et de revenir. Au moment psychologique, Kerensky sortira de sa cachette pour ramener l'ordre et vaincre le chaos". Vladimir Baranovsky est arrivé aux Etats-Unis pour étudier les mesures du gouvernement pour développer les chemins de fer dans l'intention d'utiliser ses connaissances en vue de reconstruire le système délabré des transports en Russie.

Son épouse Maria, l'une des femmes les plus belles de Petrograd, doit l'assister dans ses recherches à travers le pays.

El Paso Morning Times (El Paso, Tex.) 10 janvier 1918

LE KRUPP RUSSE A L'ECOLE DU RAIL DE L'ONCLE SAM

S'il y a une chose dont la Russie, aujourd'hui, n'a pas besoin, c'est de canons. Les revendications pour du pain, de la viande ou des chaussures ont donc laissé les "Krupps" russes désœuvrés. C'est pourquoi, Vladimir Baranovsky, fils de célèbres fabricants de canons à Saint Petersburg s'est orienté vers l'étude des chemins de fer américains afin d'être prêt à jouer un rôle dans la reconstruction du système de transport de son pays. Il est actuellement aux Etats-Unis pour accomplir cette mission.



Poverty Bay Herald, New Zealand

KERENSKY REVIENDRA, AFFIRME SON BEAU-FRERE...

SAN FRANCISCO, 4 janvier 1918

Alexandre Kerensky, le leader russe renversé, est en sécurité en Finlande, et il sortira un jour de sa cachette pour reprendre les rênes du gouvernement russe.

C'est ce que pense Vladimir Baranovsky, dont la sœur est l'épouse de Kerensky.

Les Baranovsky sont arrivés récemment d'Orient à bord du navire "Ecuador". Le contre-amiral T. Bosse, qui a commandé l'unique bateau russe ayant réussi à échapper aux Japonais à Port Arthur,

est avec eux. Il a été mis à la retraite en raison de son amitié avec le tsar défunt. Baranovsky est le fils du principal fabricant de canons en Russie, et il est ici pour étudier les méthodes américaines d'ingénierie. Comme d'autres voyageurs venus de Russie, il prévoit la chute rapide des Bolcheviks.

"Au moment psychologique, Kerensky va réapparaître", a dit M. Baranovsky. "Kerensky est un homme fort, c'est l'homme fort de la Russie. Il a tenu bon aussi longtemps qu'il a pu, puis il s'est enfui, mais maintenant il est en sécurité en Finlande. Tout le monde sait en Russie que Lénine et Trotski sont des agents stipendiés de l'Allemagne, et leur chute ne fait pas de doute. Quand cela arrivera l'étoile de Kerensky reprendra à nouveau son ascension". L'ancien tsar Nicolas et toute sa famille sont en sécurité à Tobolsk, a ajouté M. Baranovsky. La nouvelle selon laquelle la Princesse Tatiana se serait échappée l'a fait rire.



II

Préface

Jan Doets

Il y a 4 ans, alors que je recherchais sur Internet des détails sur Maria ("Moussia") Baranovsky, j'ai trouvé ces extraits de presse parmi une multitude d'articles semblables, publiés aux Etats-Unis et dans le monde entier. Tous ces articles étaient écrits à partir de la seule interview que le couple, venant du Japon, ait donné à la presse à son arrivée à San Francisco le 4 janvier 1918.

Ayant un penchant naturel enquêter sur des affaires mystérieuses, cela excita ma curiosité. Qui était ce Vladimir Baranovsky ? Sa sœur était-elle vraiment mariée à Alexandre Kerensky, dont le gouvernement avait été renversé par les bolcheviks de Lénine, lors de la révolution d'Octobre 1917 ? Moussia avait-elle vraiment connu Kerensky à cette époque ?

Je m'étais intéressé depuis quelque temps à Moussia, une femme remarquable, polonaise et russe, mariée plus tard à Giacomo Antonini, le meilleur ami du père d'un ami, un diplomate et écrivain hollandais F.C. Terborgh, sous son nom de plume. Mon ami m'avait autorisé à lire le journal manuscrit de son père qui avait été en poste en Espagne, Chine, Portugal et Pologne dans les années 1930 et 1940. C'est dans ce journal que j'ai trouvé Moussia, une femme du monde. Les extraits de presse aiguisèrent mon envie d'en découvrir plus à son sujet.

Je ne m'attendais guère à ce que cette recherche prenne plusieurs années et qu'elle me mette en contact avec autant de personnes aux Etats-Unis, à San Francisco, dans diverses villes de l'Indiana et à Cambridge au Massachusetts. Elles savaient toutes quelque chose sur Moussia et son mari Vladimir Baranovsky. Elles me donnèrent la matière pour le début d'une histoire passionnante que j'ai commencée sur mon blog sous le titre [« Moussia, Russe par sa naissance, Française par goût »](#). Alors que je l'écrivais, de nouveaux contacts en Angleterre, France et Italie, me fournirent de nouvelles informations. L'histoire prit de l'ampleur et finalement elle atteint 50 épisodes dont le dernier a été publié en juillet 2013. Elle a été lue par de nombreuses personnes à travers le monde et

distinguée aux Etats-Unis comme la 16e meilleure histoire sur les 50 retenues par le site [50 Best Family History Blogs](#).

J'avais rassemblé sur la famille de Vladimir Baranovsky beaucoup plus d'informations que je ne pouvais en publier dans l'histoire de Moussia. J'ai donc eu l'idée d'écrire un livre sur cette famille. Le destin s'en est mêlé. A l'été 2013, j'ai commencé un blog littéraire en français : [Les Cosaques des Frontières – refuge pour les dépayés](#) , qui accapara alors tout mon temps.

Puis le destin a frappé de nouveau. Début 2014 j'ai été contacté par une lectrice lointaine de l'histoire de Moussia, vivant à Quito (Equateur), Mme Christine Montoussé. Elle m'a mis en relation avec son oncle à Suresnes (France), André Birukoff et sa demi-sœur Mme Anne-Marie Montoussé (la mère de Christine), les petits-enfants d'Hélène, une des sœurs de Vladimir Baranovsky. Leurs arrières grands-parents et toute la famille (à l'exception de Vladimir) avaient fui la Russie pour la France via la Turquie à partir de 1917. Je connaissais leur existence et je savais qu'ils avaient dû fuir la Russie, mais je ne connaissais pas les détails. J'ai téléphoné à André. Plus tard, j'ai fait sa connaissance et j'ai rendu visite à sa demi-sœur à Marseille. Elle avait conservé de vieux albums de famille. André avait pour sa part quelques enveloppes contenant des documents de sa grand-mère, tous en russe. Nous nous sommes quittés en nous promettant de nous revoir. Ce qui nous a pris quatre ans

André Birukoff

Dans sa préface mon ami Jan Doets invoque à deux reprises le destin pour expliquer la naissance de notre livre sur la famille Baranovsky. Le mot est bien choisi car c'est bien le destin qui m'a pris la main pour contribuer à cet ouvrage dont Jan est sans conteste l'inspirateur, l'initiateur et le maître d'œuvre.

Russe par mon père (qui fuit de la Russie avec sa mère Hélène Birukoff - Baranovsky), français par ma mère, pendant longtemps je n'ai éprouvé pour les histoires de famille qu'un intérêt très relatif.

Ma grand-mère paternelle Hélène avait bien essayé de me raconter l'histoire de ma famille russe mais sans grand succès vu le peu d'attention que je portais alors à ses récits. Certains sont pourtant restés gravés dans ma mémoire et, à mon grand étonnement je devais les retrouver une trentaine d'années plus tard, écrits noir sur blanc par

quelqu'un, dont mes parents étaient restés sans nouvelle pendant près de 50 ans.

En 1994, alors que je travaillais en Colombie pour l'Agence France-Presse je reçus une lettre de M. Georges Krassovski. Il m'indiquait qu'au cours d'un récent voyage en Ouzbékistan il avait rencontré à Tachkent une personne qu'il avait connue, des années auparavant, à Paris et qui recherchait de la famille en France. Cette personne n'était autre qu'Hélène Vassiliev-Baranovsky, la cousine de mon père.

Ni mon père, Vsevolod Birukoff, décédé en 1982, ni ma grand-mère, Hélène, décédée en 1967, n'ont pu partager la joie d'apprendre que les trois membres de leur famille, qui étaient repartis en Russie en 1947, deux ans après la fin de la 2^e guerre mondiale, avaient survécu. Contrairement à ce qu'ils avaient imaginé, Hélène Vassiliev-Baranovsky, son mari André Vassiliev et leur fille Ariane Vassiliev avaient réussi à échapper aux camps de concentrations staliniens où avaient péri la plupart des « vozvrashchentsy » comme on a appelé ceux qui avaient choisi de retourner dans leur ancienne patrie.

Trompés par la propagande stalinienne, quelque 10.000 « vozvrashchentzy » avaient fait, à la fin des années 1940, le voyage du retour. Mais à peine un millier ont réussi à esquiver le piège que Staline leur avait tendu. Les trois membres de ma famille ont eu la chance incroyable de figurer parmi les survivants.

Après avoir reçu la lettre de M. Krassovski, j'écrivis à la cousine de mon père et lui donnai les coordonnées de ma tante Irène, demi-sœur de mon père, avec laquelle elle avait passé son enfance à Paris, et de ma sœur Anne-Marie qu'elle avait connue enfant.

Grâce à ce coup du destin – le voyage de M. Krassovski en Ouzbékistan et son improbable rencontre à Tachkent avec Hélène Vassiliev – le contact fut rétabli.

J'appris alors que ma cousine Ariane avait écrit une histoire romancée de notre famille. Je lu d'une traite le roman d'Ariane. Elle avait changé les noms mais certains des épisodes relatés étaient exactement les mêmes que ceux que ma grand-mère m'avait racontés.

En 2013 je décidai de traduire ce roman et de le mettre en ligne sur mon blog : [Sans rature](#), sous le titre « Eternels Emigrés », différent de

l'original, puisque ma cousine Ariane a appelé son livre « Retour dans l'émigration » (vozvrashchenie v emigratsiyu). Le sens en est le même puisque mes parents « vozvrashchentsy » ont toujours été des émigrés que ce soit en Turquie ou en France et même en Urss dans cette patrie qu'ils croyaient avoir retrouvée, mais où on les a considérés avec méfiance, le plus souvent comme des ennemis.

En 2014 je fis un voyage à Tachkent pour connaître enfin ceux qui avaient fait un choix que pour ma part je considère comme tragique, même si Ariane, son mari Dimitri Solodennikov, sa fille Hélène Avanesova et leurs trois petits-enfants ont, à force de courage, réussi à surmonter les difficultés pour mener désormais une vie apaisée. L'histoire de ma famille russe est emblématique des troubles qui ont frappé la Russie avec une révolution qui a rapidement fait place à la terreur stalinienne.

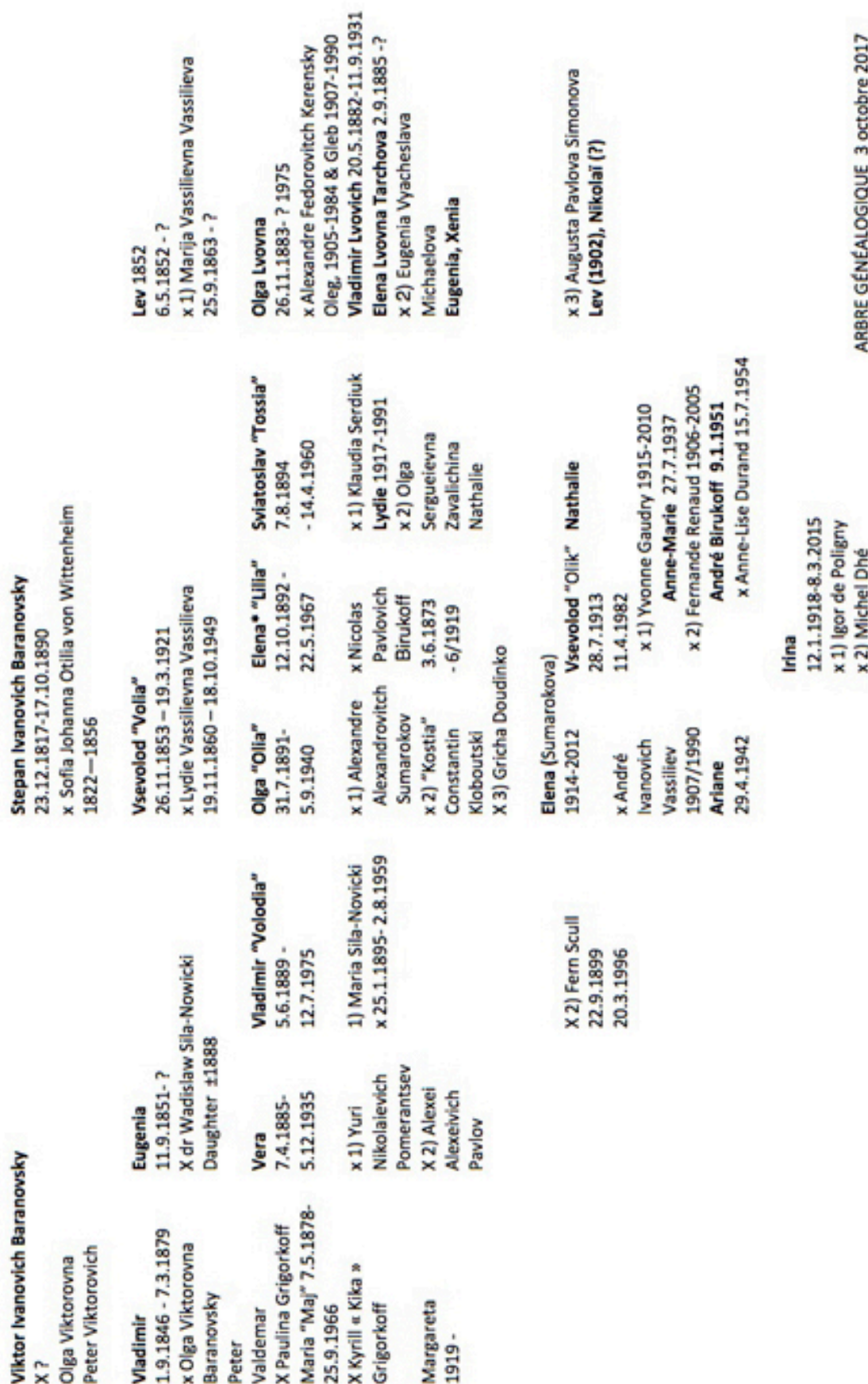
Grâce à Jan Doets, l'histoire de cette famille, depuis ses origines, est désormais écrite. Et je peux même dire que c'est le destin – encore lui ! – qui m'a fait croiser la route de Jan car il semble bien qu'il m'ait très tôt envoyé un signal que cette rencontre aurait lieu.

En effet, j'ai fait mes études primaires dans une Ecole russe, le Lycée Russe du boulevard d'Auteuil, installé dans un hôtel particulier, à deux pas du bois de Boulogne. L'instigatrice de cette Ecole était Lady Deterding, qui fut l'épouse du magnat hollandais du pétrole, Sir Henri Deterding, fondateur de la Shell. La Shell, une entreprise pour laquelle Jan Doets a travaillé pendant des années !



André Birukoff et Jan Doets sur la tombe d'Albert Camus à Lourmarin, Mai 2014

III 1 La famille Baranovsky au 19e siècle

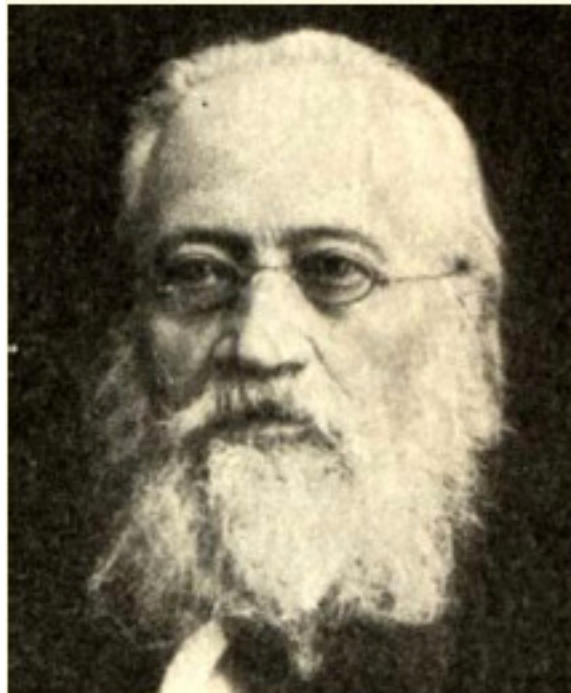


2 Stepan Baranovsky, le grand-père paternel, 23.12.1817 - 17.10.1890

Le grand-père Stepan Ivanovitch Baranovsky, d'origine ukrano-polonaise était un homme remarquable.

Il est né le 23 décembre 1817 en Ukraine, à Kapoustine dans la province de Yaroslavl, fils de Ivan Baranovsky et de Tekla Jarochevsky. Dès son plus jeune âge Stepan s'est révélé très prometteur. Il a fait ses études dans un lycée d'Etat de Tchernigov où par la suite il a enseigné. En 1833 il a reçu une bourse pour étudier à l'Université de Saint Pétersbourg où il est également devenu professeur. De 1836 à 1842 il a enseigné l'Histoire et les Statistiques à Pskov. De 1842 à 1862 il a été professeur-assistant, puis professeur de Russe et de Littérature russe à l'Université d'Helsinki. En 1862, à 45 ans, il démissionne et déménage à Saint Pétersbourg pour développer quelques-unes de ses inventions. De 1868 à 1881 il est Inspecteur en chef des écoles de Sibérie occidentale.





Le 9 février 1845 Stepan a épousé Sofia Johanna Ottilia von Wittenheim (12.7.1822 - 9.10.1856, date de son enterrement), fille du baron Gustav von Wittenheim. Ils ont eu 4 enfants : Vladimir (1846-1879) qui devint un inventeur de renommée mondiale, Eugenia, l'épouse du Docteur en médecine Wladyslaw Sila-Nowicki, l'oncle de Moussia, Vsevolod, général-lieutenant et Lev, général-lieutenant.

Stepan était extrêmement talentueux. Il parlait russe et finnois. Selon la très réputée Encyclopédie Brockhaus et Efron, il parlait aussi allemand, français, anglais, suédois, danois, polonais, arabe, turc et perse. Il a publié des livres sur les sujets les plus divers dans les domaines de la linguistique, l'histoire de la littérature, la théologie, la géographie, les statistiques, la médecine, l'hygiène, la mécanique, la géométrie. Il a publié des atlas et des articles sur la nécessité de développer les chemins de fer en Russie centrale et orientale. Il est cité comme ayant été le premier à recommander la construction d'un chemin de fer Transsibérien. Il a inventé un petit sous-marin qu'il a construit avec l'aide de son fils Vladimir. Il a également inventé une technique pour propulser des véhicules avec de l'air comprimé, une technique adaptée à la *Locomotive Baranovsky* pour tracter un train sur des rails à écartement élargi.

A Helsinki il a eu une certaine influence dans le domaine social. Il a établi des statistiques criminelles et fondé une *Société de l'Abstinence* qu'il a lui-même présidée. Il a également pris l'initiative de créer une *Société*

pour la Protection des Animaux et en 1860 un refuge pour des femmes sortant de prison ou de l'hôpital et un refuge de nuit pour des sans-abri.

3 Vassili Pavlovitch Vassiliev, le grand-père maternel
22.02.1818 - 21.04.1900

Vasily Pavlovich Vasiliev
22.2.1818 - 21.4.1900
x Sophia Ivanovna Simonov
25.7.1832 - 12.7.1868

Olga	Lydie	Marya	Vladimir	Serge "Serioja"
1858-	19.11.1860	25.9.1863	6.7.1866	8.7.1867
18.2.1877	- 18.10.1949	-	- 1931	-

.... x Lev Stepanovich Baranovsky

... x 16.5.1879 x Vsevolod Stepanovich Baranovsky

Vassili Vassiliev est né à Nijni-Novgorod, dans une modeste famille paysanne. Dès son plus jeune âge il a fait preuve d'une rare intelligence et fut envoyé à l'école (gymnase) de la ville, pour rentrer à 16 ans à l'Université de Kazan, à la faculté des Etudes Orientales, la première faculté de ce genre en Russie. De 1840 à 1850 il est en résidence à la Mission Orthodoxe de Pékin.

Pendant ces 10 années il étudie des manuscrits bouddhistes. De retour en Russie en 1850 il reçoit la chaire de philologie chinoise à l'Université de Kazan. Il est élu à l'Académie des Sciences de St Pétersbourg, chargé du Département des Etudes Orientales à l'Université de St Pétersbourg de 1878 à 1893. Son ouvrage principal est une Histoire du Bouddhisme en trois volumes (1857, 1860, 1865). Le premier volume a été rapidement traduit en allemand et en français. Un autre ouvrage important, l'Islam en Chine, n'a été traduit en anglais qu'en 1958. Plusieurs manuscrits ambitieux n'ont jamais été publiés et ont été détruits en raison de la négligence de ses domestiques.



Vassily Vassiliev



Sophia Simonov

A 36 ans, Vassili a épousé Sophia Simonov, de 12 ans sa cadette. Ils ont eu 7 enfants dont deux mort-nés. Sophie est morte en couches à 32 ans, à la naissance du deuxième enfant mort-né.

Vassili engagea alors une dame de compagnie de la bonne société de Saint Pétersbourg pour prendre soin de ses 5 enfants âgés alors de 1 à 10 ans, tandis que lui-même s'éclipsait souvent à la campagne. A son retour de Chine il avait acheté un grand domaine (qu'il partagea plus tard entre tous ses enfants) à Kainki, à quelque 50 km au sud-ouest de Kazan.

Il avait l'habitude de s'isoler à Kainki et il y passait aussi des vacances avec ses enfants. Pendant un temps il y eu encore des serfs sur son domaine (le servage a été aboli en 1861).

Vassili dirigeait sa famille d'une manière très austère. La plupart du temps il était à l'Université ou dans la magnifique bibliothèque où était installé son bureau. Ses filles ont fait leurs études à l'Institut Smolny, une école huppée pour les jeunes filles nobles, fondée par la Grande Catherine, afin de *"donner à l'Etat des femmes éduquées, de bonnes mères, des personnes utiles à la famille et à la société"*. (En 1917, Lénine y installa son quartier-général).

Les fils de Vassili furent également éduqués dans de bonnes écoles.

4 Vladimir Stepanovitch Baranovsky, 1.9.1846 - 7.3.1879



Vladimir Stepanovitch Baranovsky, fils aîné de Stepan, a épousé Olga Victorovna Baranovsky, sa cousine germaine, fille de Victor Ivanovitch Baranovsky, un frère de son père.

Le frère d'Olga, Piotr Victorovitch Baranovsky, de 8 ans plus âgée que Vladimir, était un entrepreneur, fabricant de munitions d'artillerie et de canons. Il ouvrit une usine en 1877 avec son beau-frère et cousin Vladimir Stepanovitch Baranovsky.

A 31 ans, il avait déjà démontré ses talents d'inventeur, concepteur et entrepreneur. Eduqué à la maison, il avait suivi des cours dans un Institut technique parisien et de temps en temps à l'Université de Saint Pétersbourg. A partir de 1895, il a été contremaître aux chantiers navals M. E. Carr and M. L. Makferson's (devenus, en 1895, Chantiers navals de la Baltique). Il a travaillé ensuite à l'usine A. I. Chpakovsky de Saint Petersburg. Ingénieur à l'usine L. Nobel de Saint Pétersbourg (1867-1875), il a modernisé le mitrailleuse Gatling, de l'Américain R.J. Gatling, en augmentant la puissance de feu de 300 à 600 coups par minute. Inventeur du premier canon à tir rapide, il a également inventé une

machine pour assembler les munitions. Le canon Baranovsky de 2,5 pouces a été acheté par l'armée russe en 1877.

Ses canons à tir rapide étaient toujours utilisés au XXe siècle, notamment pendant la guerre des Malouines.

En 1878 il a créé une usine de fabrication de mèches, cartouches et autres matériels d'artillerie. A partir de 1912 elle est devenue propriété de Society of Mechanical Case and Tube Plants. Il a inventé aussi une machine pour assécher les mines d'or, un canon à eau anti-incendies, pour ne citer que quelques-unes de ses inventions.

Vladimir Stepanovitch Baranovsky est mort le 07.03.1879 lors de l'explosion d'un obus au cours d'un test.

Après sa mort, son beau-frère Piotr Victorovitch et son père Stepan continuèrent de diriger l'usine. Mais Piotr mourut en 1896. Stepan était mort en 1890. On ignore si l'entreprise a continué ses activités mais elles ont probablement été arrêtées pendant la période trouble de la 1^{ère} guerre mondiale et de la révolution. Aucun lien financier ou héréditaire n'a pu être établi entre les usines Baranovsky et les branches de la famille issues de Vsevolod et Lev.

Vladimir Stepanovitch et Olga Vikrorovna ont eu deux enfants, Valdemar (1868 – 1958) et Piotr. Piotr avait une fille Maria, «Mai », qui se mariait avec Kirill « Kika » Grigorkoff.

5 Evguenia Stepanovna Baranovsky 11.09.1851 - ?



La photo date de 1877 ou 1878. A gauche : Evguenia Stepanovna Baranovsky, sœur du père de Vladimir, Vsevolod et de ses oncles Vladimir et Lev. A droite : son mari Wladyslaw Sila-Nowicki, frère du père de Moussia, Wiktor. Moussia a dit parfois qu'elle avait épousé son cousin Vladimir Baranovsky. La raison de cette affirmation pourrait être le mariage du couple Evguenia et Wladyslaw.



Wladyslaw Sila-Nowicki, docteur en médecine, 1876



Evguenia et Wladyslaw, photo prise en 1896. Le nom de leur fille est inconnu.

La photo du milieu vient des archives de la fille de Moussia aux Etats-Unis, les autres photos appartiennent au peintre polonais André Dzerjinski, un parent de Sila-Nowicki, qui séjourne en Angleterre et en Italie.

Dans le carnet de Lydie Baranovsky il est indiqué que le 10 mars 1879, la famille a appris qu'Eugenia était morte à Moscou de tuberculose, mais la photo de 1898 prouve qu'elle a survécu. Sur les photos il semble qu'Eugenia ait perdu un bras.

6 Vsevolod Stepanovitch Baranovsky 26.11.1853 – 17.3.1921



Le jeune Vsevolod en uniforme de gala des cuirassiers de la Garde de sa Majesté le Tsar, à environ 22 ans, au début de sa carrière militaire après être sorti le 04.08.1875 de l'Ecole de Cavalerie Nicolas de Saint Pétersbourg, une institution d'élite.

L'état de service, établi pendant sa dernière affectation en Finlande, détaille ses grades, décorations, études, émoluments, carrière, famille, fortune et actions militaires.

En voici un résumé :

Grade en fin de carrière : général-lieutenant

Dernière affectation : sénateur et membre du département général du sénat de l'Empereur au Grand-Duché de Finlande.

Salaire : 12.000 marks finlandais

Frais : 14.000 marks finlandais
Total : 26.000 marks finlandais

Carrière :

1872 : commence sa carrière militaire comme junker à l'Ecole d'Artillerie Mikhalovskoe.

1873 : transféré à l'Ecole de Cavalerie Nicolas

1875 : intègre un régiment avec le grade de cornette

Pendant la guerre russo-turque, il combat en Bulgarie. Décoré à plusieurs reprises il est promu au grade de lieutenant en 1878.

1879 : en permission d'un mois pour son mariage

1880 : promu au grade de capitaine

18.09.1880 : il est admis à l'Académie militaire de Droit, qu'il termine en 1883

Affectations :

1883 : Kazan

1884 : St Pétersbourg

1887 : Omsk (promu lieutenant-colonel)

1894 : nommé magistrat à la région militaire du Turkestan, basé à Tachkent, promu colonel et général-major en 1902

1903-1907 Kazan (mission temporaire en Mandchourie pendant la guerre avec le Japon)

1907 : transféré au tribunal militaire de Moscou

1909 : au tribunal militaire d'Odessa

1914 : promu sénateur en Finlande avec le grade de général-lieutenant

La famille de Vsevolod aura ainsi passé 7 ans à Omsk, 4 ans à Kazan, 9 ans à Tachkent et 5 ans à Odessa.

Vsevolod a rencontré pour la première fois Lydie Vassiliev en 1877. Il avait 24 ans et elle 17. Il l'a rencontré en compagnie de son frère Lev, 25 ans, qui lui avait en vue la sœur de Lydie, Olga qui avait 19 ans et venait de terminer brillamment l'Institut Smolny. Les deux frères sont tombés amoureux des deux sœurs. Après plusieurs rencontres officielles, le sévère Vassily Vassiliev accepta les fiançailles officielles de ses filles. Lydie termina l'Institut Smolny à l'automne 1878



Vsevolod et Lydie en 1877

En 1879, après la guerre russo-turque, les deux couples allèrent se promener et prirent leur temps. Ils rentrèrent un peu tard. Quand ils revinrent à la maison, le père des deux filles était hors de lui. Pourquoi rentraient-ils si tard ? Où étaient-ils allés ? Qu'avaient-ils fait ? Pourquoi tant d'ingratitude envers lui qui avait tant fait pour eux ? Cette colère bouleversa Olga qui se précipita par la fenêtre et se suicida ainsi sous les yeux de son père.

Ce drame eut lieu le 18 février 1879. Olga fut enterrée au monastère Novodievitchi de Saint Pétersbourg. Le père, Vassily, se retira à la campagne. Quelques semaines plus tard, le 7 mars 1879, le frère de Vsevolod, Vladimir devait mourir lors de l'explosion d'un obus comme indiqué plus haut.

Le 11 mars Vsevolod demanda Lydie en mariage. Elle accepta. Mais elle redoutait la réaction de son père. Elle alla déjeuner avec Sonia que Lydie désigne par les initiales S.V dans son carnet noir. Sonia était la personne qui s'est occupée des enfants après la mort soudaine de leur mère en 1868. En 1878, après 10 ans de bons et loyaux services, Vassili la renvoya après une dispute.

La lettre suivante de Vsevolod à Lydie illustre la situation difficile dans laquelle ils se trouvent :

2 avril 1879 N°11

Ma Lydinka chérie,

Je viens de rentrer de chez Lina, et j'en suis parti plus tôt, Leonia et Sacha sont restés là-bas, et je me suis dépêché de rentrer parce que j'espérais trouver une lettre de toi ma chérie et effectivement, la lettre était déjà là quand je suis arrivé. Leonia et Sacha vont sans doute arriver bientôt mais pendant qu'ils ne sont pas là je veux profiter de leur absence et t'écrire quelques lignes.

Tu écris que si l'on met au courant Vassili Pavlovitch de notre souhait maintenant, il pourrait ne pas accepter ou demander des conseils à Sacha ou Kolia mais est-ce que la même chose ne pourrait pas arriver après, car s'il refuse maintenant il pourrait aussi bien le faire après ; alors que s'il accepte maintenant ce sera bien.

C'est pourquoi voilà ce que je souhaite : quand Vas. Pavl. reviendra, observe de quelle humeur il sera et son attitude à ton égard et si tout semble favorable je lui ferai immédiatement ma demande, évidemment par écrit. Ne parle pas de mon idée à Sonia pour l'instant, mais demande-lui ce qu'elle pense de tout ça et comment il vaut mieux procéder. Je suis sûr qu'elle dira qu'il vaut mieux remettre jusqu'à l'automne, mais j'ai l'impression que je n'aurai pas la patience et que le ferai aussitôt que Vassili Pavl. reviendra. Tu dis toi-même qu'il y a un risque, et à mon avis le risque est à peu près le même maintenant ou à l'automne. Tu dis que ce risque peut nous coûter trois ans de bonheur, mais n'est-ce pas la même chose en automne ? C'est pourquoi il vaut mieux aller courageusement de l'avant sans remettre à plus tard. N'est-ce pas ma chérie, je pense que tu es d'accord avec moi.

Tu écris que tu es préoccupée par des petits tracas comme par exemple les jours avers, ou bien parce que les garçons ne vont pas voir les parents etc. admettons que tout cela puisse agir désagréablement sur ton humeur, mais pourquoi prendre cela à cœur comme tu le fais, car ce sont vraiment des broutilles dans la vie et ça ne vaut vraiment pas la peine de les prendre à cœur. Tu écris que ton père va te faire des reproches et se fâcher contre toi parce que les garçons ne vont pas voir les parents, mais pourquoi en serais-tu responsable car tu peux lui expliquer que ce sont eux qui ne veulent pas venir et que tu ne peux pas les trainer de force. Leonia et Sacha peuvent rentrer d'un instant à l'autre et je ne veux pas écrire devant Sacha. La première lettre que j'ai écrite aujourd'hui, je n'ai pas pu la remettre avant 3 heures de sorte que tu la recevras sans doute ce soir. Au revoir, à demain. Sois gaie et n'oublie pas celui qui t'aime ardemment de tout son cœur, ton Volia.

Le père de Lydie est revenu de Kainki le 28 avril. Lydie lui a fait part de son désir d'épouser Vsevolod et il a accepté. Lydie et Vsevolod se sont mariés le 16 mai 1879 à 6 heures du soir à la Cathédrale de la Transfiguration de Saint Pétersbourg. En présence du régiment des Cuirassiers.

*Дѣйствительный Статскій Совѣтникъ
Василій Павловичъ Васильевъ
покорнѣйше проситъ Васъ поженитъ
на бракосочетаніе дочери его
Лидіи Васильевны
Поручикомъ А. П. Кирасирскаго Его Величества полка
Всеволодомъ Степановичемъ Барановскимъ
16^{го} сего Мая въ 6 часовъ вечера въ
церковь Министерства уболю на
Литейной противъ Бассейной, а от-
туда на Сергѣевскую д. № 75.*

Le Conseiller d'Etat véritable
Vassili Pavlovitch Vassiliev
vous prie humblement d'assister
au mariage de sa fille
Lydie Vassilievna
avec

Le lieutenant du régiment des cuirassiers de la garde de sa majesté l'Empereur
Vsevolod Stepanovitch Baranovsky
le 16 Mai à 6 heures du soir en
l'église du Ministère de la Cour sur
la liteïnaia en face de la basseïnaia et de
là se rendre sur la Sergueievskaia au n° 75

Leur première année de mariage a été plutôt difficile. Vsevolod étudiait à l'Académie militaire de Droit de St Pétersbourg. Ils vivaient dans un petit appartement et Lydie, rapidement enceinte, devait monter les

escaliers à pied. Elle fit une fausse couche et resta sans enfant pendant 5 ans. Pendant cette période ils durent se déplacer souvent. Elle fut de nouveau enceinte en été 1884. Ils étaient alors à Kazan et elle retourna à Saint Pétersbourg où Vsevolod la rejoignit après avoir obtenu son transfert. Leur fille Vera naquit le 12 avril 1885.



En 1886 ils furent envoyés à Omsk, où leur fils Vladimir naquit le 5 juin 1889.

Extrait

Registre des naissances de la Cathédrale de la Résurrection d'Omsk, du 18 septembre 1890, N° 349

Mois, jour de naissance : 05 juin 1889

Nom : Vladimir

Jour du baptême : 07 juillet 1889

Rang, prénom, patronyme et nom de famille des parents :

Le capitaine du ministère militaro-judiciaire Vsevolod Stepanov Baranovsky et son épouse légitime Lydie Vassilieva, tous deux orthodoxes

Rang, prénoms, patronymes et noms des parrains :

Lieutenant-colonel Lev Stepanovitch Baranovsky et Mme la lieutenant-colonel Varvara Nikolaïeva Zmetnova

La personne qui a accompli le baptême :

Le prêtre Vladimir Pobedinski et le psalmiste Pavel Bystrov

Je, soussigné, Jacob Grigorievitch Nikolsk, notaire public de la ville de Kazan, confirme l'authenticité de cette copie qui m'a été présentée, à mon étude de la rue Petropavlovskaya par Vsevolodovitch Baranovsky demeurant à Kazan, rue Pouchkine, maison de Voroztsovaia.

En comparant cette copie à l'original, je n'ai noté aucune partie effacée, aucun ajout, aucune rature, modifications non-convenues, ou autres particularités. Aucun sceau n'a été apposé sur cette copie qui doit être présentée à un établissement scolaire.

signature

On constate que le frère de Vsevolod, Lev, était le parrain de Vladimir. Il devait servir à Omsk en même temps que son frère. En 1905, à 16 ans, le jeune Vladimir a dû avoir besoin de l'Extrait pour le présenter à un établissement scolaire à Kazan où il vivait avec ses parents.



La cathédrale militaire de la Résurrection à Omsk détruite pendant la 2e guerre mondiale

A Verny (Alma Ata, actuellement Almaty, Kazakhstan) où Vsevolod a été en poste de 1890 à 1894, Lydie et Vsevolod ont eu deux filles : Olga (31.07.1891) et Hélène (12.10.1892) et un fils, Sviatoslav (07.08.1894).

Vera était une brillante élève :



Feuillet de félicitations

Donné par le Conseil Pédagogique du Lycée de filles de Verny à l'élève de la classe de première, Vera Baranovsky pour sa conduite irréprochable et ses bons progrès. 11 octobre 1894 à Verny.

Président du Conseil Pédagogique,
 Directeur du Lycée de garçons, (signature)
 Directeur du Lycée, (signature)
 Enseignants, (signatures)
 Secrétaire du Conseil, (signature)

En 1894, Vsevolod a été promu au grade de colonel et transféré à Tachkent où il a pris le 19.11.1894 ses fonctions de magistrat près l'administration de la région militaire du Turkestan. La famille y est restée pendant 8 ans.

Sur la photo ci-dessous, prise probablement en 1899 à Tachkent, on devine la fierté des parents, Vsevolod et Lydie. Le fils aîné, Vladimir, 11 ans, est derrière sa mère, appuyé sur le paravent. La fille aînée, Vera, 15 ans, a les cheveux ramenés en chignon. Au centre, Olga, 8 ans, est assise sur les genoux de son père, Vsevolod. Hélène (7 ans) est devant sa mère, Lydie. Sviatoslav, 5 ans, tient dans ses bras un petit chien. Le garçon assis à droite pourrait être Alexandre F. Kerensky (18 ans, qui a terminé cette année-là ses études secondaires) et dont la famille vivait à Tachkent. La femme à gauche pourrait être sa mère.





Hélène à gauche, Olga à droite

7 Lev Stepanovitch Baranovsky 05.05.1855 - ?



Comme son frère Vsevolod, Lev a fait ses études à l'Ecole de Cavalerie Nicolas de Saint Pétersbourg. Il est entré dans la carrière militaire le 16.08.1873 et a rejoint le régiment des Cuirassiers de la Garde avec le grade de cornette. Comme son frère il a participé à la guerre russo-turque de 1877-1878. Il a été en poste à Kazan 1882-1884. Détaché à l'Ecole militaire de Tchougouiev de 1884 à 1888. Il est à Omsk de 1889 à 1898. Promu au grade de colonel en 1896, il a commandé diverses brigades d'infanterie jusqu'à 1916. Il a participé à la 1^{ère} guerre mondiale comme commandant de la 77^e division d'infanterie en 1914-1915. Il a quitté le service actif le 18.10.1917 pour « raisons de santé » mais a été engagé de nouveau à l'état-major avec le grade de général-lieutenant. Après le drame survenu avec sa fiancée Olga, Lev a épousé une sœur cadette de Olga et Lydie : Maria. Ils ont eu trois enfants : Olga (26.11.1883 - 1975), Vladimir (20.05.1882 - 11.09.1931), Hélène (02.09.1885 - ?).



Lev et Maria se séparèrent en mars 1896. Lev se remaria avec Eugenia Viatcheslavna Mikhailova. Ils eurent deux filles : Eugenia et Xenia. Lev s'est marié une troisième fois avec Avgusta Pavlovna Simonova. Ils ont eu deux enfants, Lev, né le 07.12.1902 et Nicolas, né le 07.07.1908.

Récemment un article intitulé « La noble famille Baranovsky au tournant d'une époque », de Valeri Vladimirovitch Kaminski (chercheur indépendant à Ashdod en Israël) et Valentina Alexandrovna Veremenko (professeur d'histoire médicale), évoque les problèmes maritaux de Lev avec Maria Vassilieva.

Voici, en résumé, ce qu'ils écrivent : En 1880, Lev Stepanovitch Baranovsky est tombé amoureux de Maria Vassilieva, la sœur de Lydie, épouse de son frère Vsevolod. Selon les règles strictes de l'Eglise Orthodoxe de l'époque, ils ne pouvaient pas se marier car leur mariage aurait été considéré comme incestueux. Seul le tsar pouvait accorder une dérogation à cette règle. Le père de la fiancée demanda une dispense à Alexandre II. Le 10 février ils reçurent une réponse qui indiquait que même si le souverain ne pouvait pas résoudre le problème, leur mariage ne serait pas annulé s'il avait lieu. Toutefois, ni la demande ni son résultat ne furent communiqués au Saint Synode de l'Eglise Orthodoxe

et furent classés parmi les documents de l'administration impériale. Le couple se maria en 1881.

Des problèmes maritaux apparurent quelques années plus tard. En 1891, Lev tomba amoureux de Evgenia Viatcheslavovna Mikhailova, la fille de 17 ans d'un Conseiller d'Etat. Le supérieur militaire de Lev, le baron Von Taube réagit de manière favorable à l'épouse de Lev... Le divorce pour adultère était possible mais il serait très long à obtenir et la preuve de l'adultère devrait être apportée. Maria refusa le divorce et retourna, avec ses deux filles, vivre chez son père à Saint Pétersbourg. Le fils, Vladimir, resta avec son père.

Au printemps 1896, elle découvrit à sa grande surprise que son mariage avait été déclaré nul et non avenue par l'Eglise et qu'elle était désormais considérée comme la « Vierge Vassilieva », avec trois enfants illégitimes. Lev – qui avait sans doute informé le Saint Synode de son « mariage illégitime » - ne perdit pas de temps et épousa Evgenia Viatcheslavovna en avril 1896.

Déclarés illégitimes, les enfants perdirent tous leurs droits. Lev dut retirer son fils Vladimir du corps des Cadets. La mère, en se référant à la décision d'Alexandre II en appela à la « l'indulgence du monarque » pour que les droits de ses enfants soient rétablis. Le Procureur principal du Saint Synode fit faire des recherches dans les archives. Le document fut finalement trouvé dans les archives impériales. Le Procureur, plutôt embarrassé, affirma qu'il ne pouvait en avoir eu connaissance car aucune copie n'avait été envoyée au Saint Synode. De nombreuses requêtes de Maria et de Lev s'ensuivirent, chacune d'entre elles demandant au tsar l'autorité parentale.

La garde des enfants fut finalement accordée à la mère.

IV

La famille dans les années qui ont précédé la révolution russe

1 Vsevolod, son épouse Lydie et leurs enfants Vera, Vladimir, Olga, Hélène et Sviatoslav



Cette superbe photo de Vsevolod et Lydie, entourés de leurs cinq enfants est un bon point de départ. Nous ignorons quand elle a été prise mais nous pensons qu'elle doit dater de 1908 quand la famille était arrivée à Moscou de Tachkent. Vladimir à droite doit avoir environ 19 ans, sa sœur Vera en aurait alors 23, Sviatoslav à gauche aurait 12 ans,

Hélène au premier plan 16 ans et Olga au fond, entre ses deux parents, en aurait 17.

Ils ne restèrent pas longtemps à Moscou. Suffisamment pourtant pour que Vera et Olga y apprennent l'art dramatique et obtiennent quelques rôles (la carrière de Vera, commencée en fait à 16 ans, en 1906, est détaillée au chapitre VI). Elle était l'élève de Constantin Stanislavski et travaillait au Théâtre d'Art de Moscou (MKhAT).



Vera dans "Les Trois Soeurs" avec Margarita Savitskaya





Vera Baranovskaya dans « Larmes de Clown », une pièce pacifiste de Léonide Andreïev. Opposé à la révolution bolchévique, il s'exila en Finlande où il mourut en 1919 à 48 ans.

En 1910, Vera a épousé le compositeur de musique classique Iouri Nikolaïevitch Pomerantsev (1878-1933) qui, quand il était encore étudiant, a donné des leçons au jeune Serge Prokofiev. Après la révolution, il a émigré en Bulgarie où il a fondé un orchestre symphonique. Le couple a divorcé avant la révolution.

Vladimir

C'était un bon élève comme le prouve un certificat obtenu à Kazan en 1904 à l'âge de 15 ans :

Certificat

Donné à ce fils de colonel, Vladimir Vsevolodovitch Baranovsky, de confession orthodoxe, né à Omsk, région Akmolinskaya (Akmola) le 5 juin 1889, pour certifier que, entré au lycée de Kazan en août 1902, faisant preuve d'une conduite irréprochable, il a étudié jusqu'au 3 juin 1904 et a terminé un cours complet d'enseignement principal. Lors de l'examen final, Baranovsky a obtenu les notes suivantes :

Instruction religieuse - excellent (5), langue russe - satisfaisant (3), allemand - satisfaisant (3), français - satisfaisant (3), arithmétique - bien (4), algèbre - satisfaisant (3), géométrie - bien (4), trigonométrie - excellent (5), physique - bien (4), histoire naturelle - bien (4), histoire - excellent (5), géographie - bien (4), dessin - satisfaisant (3), dessin technique - excellent (5).

Lors de son entrée dans la vie civile Baranovsky bénéficiera du droit prévu à l'article 9 du Corpus des Lois tome 3. Après son service militaire il bénéficiera des avantages accordés par les établissements scolaires.

Afin d'en attester, ce certificat est remis à Baranovsky avec la signature appropriée et le sceau du lycée

Kazan le 3 juin 1904

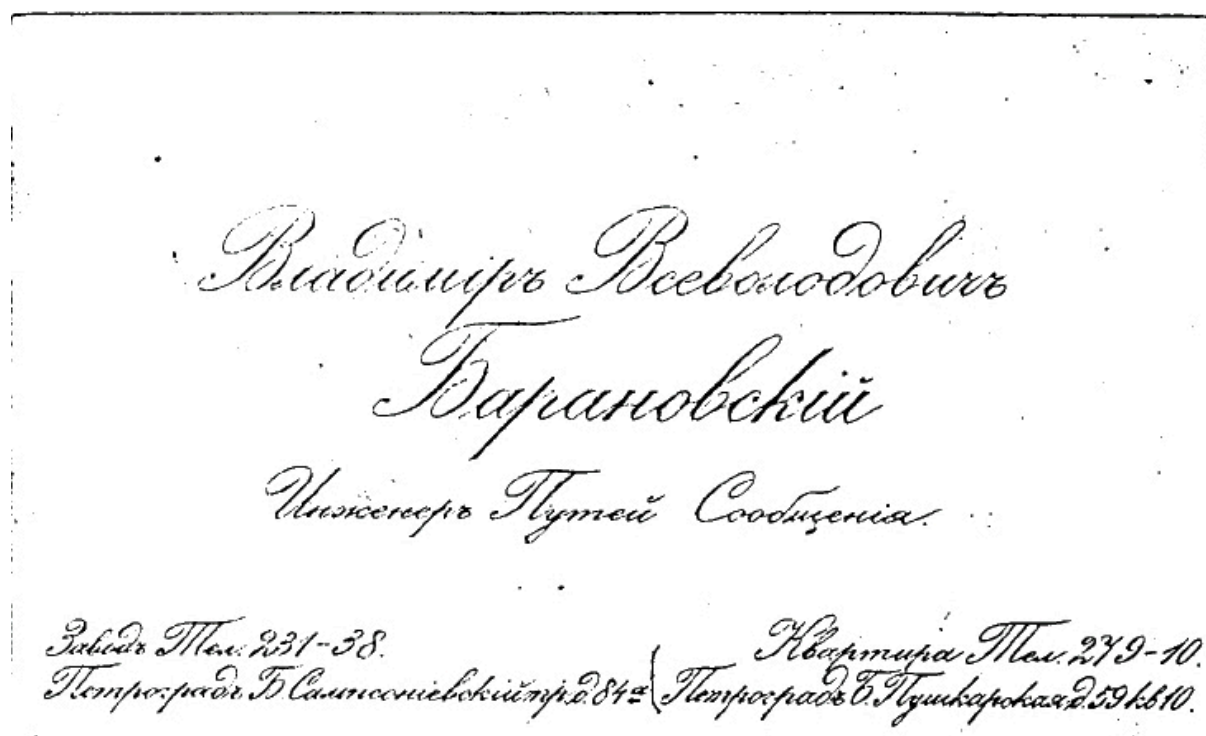
Vladimir a ensuite étudié dans une école d'ingénieur de St Pétersbourg (Petrograd de 1914 à 1924) la terminant en 3 ans au lieu de 5 pour obtenir le titre d'Ingénieur des voies de communication, une profession existant formellement en Russie depuis un siècle, et une variante de ce qu'on l'on pourrait appeler le génie civil.

Avec quelques associés il ouvrit une petite usine d'équipements ferroviaires. Il épousa une actrice russo-polonaise, Maria « Moussia » Sila-Nowicki. Le jeune couple s'installa dans un appartement, rue Bolchaya Pouchkarskaya, 59/10.



Le 59/10 Bolchaya Pouchkarskaya tel qu'il existe aujourd'hui

La carte de visite de Vladimir à son arrivée aux Etats-Unis en 1918 :



Vladimir Vsevolodovitch
Baranovski

Ingénieur des voies de communication

Usine : tel. 231-38

Domicile : tel. 279-10

Bolchoï Sampsonievski prospekt 84a

Bolchaya Pouchkarskaya 59/10

L'usine de Vladimir était située à Vyborg près de la frontière avec la Finlande. Ses ouvriers ont participé à la révolution et ont manifesté en

1917 sur le Samsonievsky Prospect. Vladimir Vsevolodovitch a donc été un témoin direct des manifestations d'abord en février puis de celles de mai, juillet et août.

Quand les grèves ont commencé dans son usine, Vladimir a été très surpris et se demanda même s'il ne s'agissait pas d'un simple malentendu. « Les ouvriers sont mes enfants », aurait-il dit selon le père d'André Birukoff, Vsevolod Birukoff. Mais il fut hué et failli recevoir un boulon en pleine figure. Il comprit alors que la révolution avait bel et bien commencé. Il demanda un passeport international qu'il obtint en août 1917.

Très brièvement :

La révolution de 1917 a en fait été une série de révolutions qui ont suivi plusieurs années de troubles. Au début de 1917, la situation de la Russie et de la zone industrielle de Petrograd en particulier était grandement influencée par la 1^{ère} guerre mondiale. Les armées russes avaient subi plusieurs revers avec un nombre considérable de blessés et les transports avaient été sérieusement perturbés. L'acheminement des produits alimentaires vers les villes avaient pratiquement été stoppé et la classe ouvrière en était la plus affectée.

La révolution de février 1917 (mars, selon le calendrier grégorien) provoqua l'abdication du tsar Nicolas II et l'installation d'un gouvernement provisoire, dirigé d'abord par le Prince Gueorgui Lvov puis en juillet par Alexandre Kerensky. Ce gouvernement subit les attaques constantes des bolcheviks de Lénine et Trotski qui le reversèrent en Octobre (Novembre, selon le calendrier grégorien) 1917. Il s'ensuivit une guerre civile entre « Blancs » et « Rouges » qui finirent par l'emporter.

En juillet 1917 à Petrograd, Vladimir Baranovsky est à la fenêtre de son appartement avec son père, le général-lieutenant (en retraite) Vsevolod Stepanovitch Baranovsky. Ils regardent, horrifiés, l'armée écraser une manifestation monstre d'ouvriers, convoquée par Lénine et Trotski. A Petrograd et dans d'autres villes le gouvernement réussit à mater la révolte. Lénine doit s'enfuir temporairement en Finlande.

Des dizaines d'années plus tard, Vladimir racontera ce qu'il a vu à ses proches aux Etats-Unis. Il est possible que c'est à ce moment-là que lui et son père ont évoqué l'éventualité de quitter la Russie, car au cours des

mois qui ont suivi ils commencèrent sans tarder à mettre au point un tel projet. Dans cette famille, comme dans beaucoup d'autres en Russie, les opinions et les positions divergeaient mais la loyauté entre les membres d'une même famille n'a jamais été remise en cause.

Le général Wictor Sila-Nowicki, le père de Moussia, a été tué pendant la révolution de février 1917, par des mutins qui auraient refusé de tirer sur des manifestants. Moussia, comme il apparaîtra plus tard dans une interview à la presse à son arrivée à San Francisco, était favorable à Kerensky. Les Baranovsky l'étaient également. Comme on le verra plus tard, Vladimir était favorable à une révolution modérée, mais contre les bolcheviks.

Vladimir prit immédiatement les devants et obtint un passeport. Il est pratiquement certain que c'est grâce à une intervention de Kerensky qu'il réussit à l'obtenir si rapidement. Il connaissait personnellement Kerensky non seulement depuis l'époque où ils habitaient à Tachkent, mais aussi par l'intermédiaire de sa sœur Hélène et aussi parce Olga, qui était encore l'épouse légitime de Kerensky, était la fille de son oncle Lev. Elle était la sœur aînée du cousin de Vladimir, Vladimir Lvovitch Baranosky, chef de cabinet de Kerensky depuis avril 1917. Kerensky, qui était alors ministre de la guerre, l'avait promu au grade de général.



Vladimir Lvovitch Baranovsky

Il y avait plusieurs raisons pour que Vladimir et son épouse fassent le voyage aux Etats-Unis.

La première était de quitter la Russie pour leur sécurité personnelle. Il y avait aussi une raison purement technique : Vladimir était parti aux Etats-Unis pour y acheter du matériel ferroviaire, en particulier des locomotives. Vladimir pensait sans doute aussi que la révolution bolchévique ne durerait pas et que l'Armée Blanche vaincrait rapidement les « Rouges ».

D'ailleurs, son passeport n'avait qu'une validité de six mois. Son père pensait aussi qu'il se rendait *temporairement* à Yaroslav et qu'il rentrerait ensuite à St Pétersbourg.

Enfin, une quatrième raison probable était pour Vladimir et Moussia qui venaient de se marier, de partir en voyage de noces.

Mais, d'autre part, comme nous l'avons découvert récemment, l'usine de Vladimir était en faillite : elle avait été démantelée pour être remontée dans le Sud de la Russie sous la direction d'un de ses collaborateurs. Vladimir était peut-être décidé à ouvrir une usine semblable aux Etats-Unis. Cette hypothèse surprenante sera développée au chapitre V-3.

Vladimir et Moussia sont partis pour Vladivostok le 27 octobre 2017. Leurs parents sont partis pour le Sud de la Russie à peu près à la même époque. Hélène était encore avec Kerensky, enceinte de sa fille, au Palais d'Hiver dans un premier temps, puis dans l'appartement de Vladimir. Ses deux sœurs actrices essayaient de leur côté de poursuivre leur carrière.

Voici le passeport de Vladimir :



Le détenteur de ce document : le noble héréditaire, ingénieur des voies de communication, Vladimir Vsevolodovitch Baranovsky, né en 1889, de religion orthodoxe, russe de naissance, se rend en Amérique afin d'acheter des machines pour l'usine mécanique Baranovsky et dispose d'un visa de 6 mois. En raison de quoi et pour pouvoir se déplacer librement, lui est accordé ce passeport. Fait à Petrograd le 18 août 1917. Le préfet de Petrograd...

Curieusement, sur les pages suivantes, 4 et 5, en français (le français est la langue diplomatique), le passeport est valable non pas 6 mois, mais 5 ans !



Olga, comme sa sœur Vera, était aussi une actrice. Elle avait étudié à la même école. Sans doute pour éviter la rivalité avec sa sœur, qui devint rapidement une actrice très en vue, elle partit jouer en province. Elle était alors mariée à l'acteur Alexandre Alexandrovitch Soumarokov avec lequel elle avait eu une fille, Hélène, née en 1914.

(La vie d'Olga est résumée au chapitre VII-3)



Olga Vsevolodna

Hélène



Hélène à 14 ans

Hélène aurait pu être un écrivain talentueux si l'on en croit une lettre qu'elle reçut quand elle avait 18 ans, de Vladimir qui habitait à Vilna (au sud-ouest de Kiev), près d'Odessa.

Chère Lilietchka (diminutif de Lilia, le surnom d'Hélène)

Un jour maman m'a écrit que tu écrivais des petits récits, et dans une lettre antérieure j'ai écrit à maman que cela m'avait énormément réjoui. Et voilà que l'on m'a apporté un journal d'Odessa que vous m'avez envoyé. J'ai tout de suite supposé qu'il était possible que dans ce journal ait été inséré une de tes œuvres et mon cœur s'est mis à battre joyeusement.

Et quand j'ai ouvert le colis et j'ai lu ta « mouette » j'ai senti que je n'avais pas été, depuis longtemps, aussi heureux et content que maintenant. Et même maintenant le sourire ne quitte pas mon visage. Content, je le suis bien entendu pour toi.

Content que tu seras peut-être un écrivain ou une poétesse talentueuse car ta « mouette » est étonnement poétique. Bien entendu ce n'est pas un petit récit mais plutôt une élégie en prose, mais poétique, douce, et ressentie. Nous verrons jusqu'où ta « mouette » pourra t'emporter.

Comment ta « mouette » a-t-elle été prise dans le journal, peut-être même ont-ils payé pour elle. Raconte-moi tout en détail ; comment ton nom est-il arrivé dans le journal et tout ce qui s'y rapporte. As-tu encore quelque chose. As-tu des récits de vie à la manière de Tchekhov, il me semble que tu vas écrire des œuvres poétiques, des petits récits à la façon de Tchekhov (relativement, bien sûr). Et, je ne sais pas pourquoi, il me semble que même ton âme doit être semblable à celle de Tchekhov. Bien que tout cela me semble ainsi, ce ne l'est peut-être pas, mais ma nature est ainsi faite que je me mets tout de suite à rêver et à imaginer. Et maintenant je suis resté

Je t'embrasse très fort, sois heureuse et en bonne santé. Je félicite ma chère poétesse Lilia

3/II Volodia

Cette lettre pour toi Lilia je l'ai écrite hier et je n'attendais que l'adresse. Je l'ai reçue aujourd'hui. Le 3 j'ai envoyé la lettre au tribunal au nom de papa ; que maman essaie de l'obtenir. Transmets également à maman que j'ai reçu les draps et les mouchoirs et je suis très content du matériel et des sacs. Qu'elle m'écrive combien tout cela a coûté, car je l'ignore.

*Je vous embrasse encore une fois, je vous souhaite une bonne santé,
Volodia*

L'adresse sur l'enveloppe :

Odessa

A son Excellence

Helene Vsevolodovna Baranovsky

Torgovaya ul. N°6 apt. 1

Le cachet de la poste indique que la lettre a été envoyée le 5/2/1910 et au verso qu'elle a été reçue à Odessa le 6/2/1910. Elle n'a mis qu'un jour pour arriver !



Hélène en 1910 avec une médaille de son école

En 1912, à l'âge de 19, alors qu'elle est à Odessa avec sa famille, Hélène épouse le colonel Nicolas Pavlovitch Birukoff (né le 3 juin 1873) qui a 19 ans de plus qu'elle. Leur fils Vsevolod « Olik » Birukoff, dont le fils est le co-auteur de ce livre, naît le 28.07.1913. Lors de son baptême les parrains sont : « l'ingénieur des voies et communication, conseiller titulaire, Vladimir Vsevolodovitch Baranovsky, la femme d'un général-major, Lydie Vassilieva Baranovskaya, le conseiller d'Etat Grigori Pavlovitch Birukoff et la femme d'un noble, Vera Vsevolodvna Pomerantseva » (Vera avait épousé Iouri Pomerantsev en 1910).



Hélène à Odessa, à 19ans



Hélène et son fils Olik



Hélène avec son mari et son fils

Alors que Nicolas Birukoff part au front en 1914, Hélène suit les Cours Bestoujev à Petrograd (un établissement universitaire, destiné aux jeunes femmes) pour devenir médecin.

En 1916, Vsevolod Baranovsky est nommé Sénateur à Helsingfors (Helsinki) et la famille déménage dans un grand appartement.



Vsevolod Baranovsky dans son appartement d'Helsinki

Hélène tombe malade de la tuberculose et séjourne avec ses parents à Helsingfors. Elle est en convalescence au sanatorium de Grankulla (Kauniainen) près de la capitale finlandaise. Elle y rencontre Alexandre Kerensky qui également en convalescence après avoir subi l'ablation d'un rein.

Hélène et son fils Olik (3ans) à Bad Grankulla :



Sviatoslav

Sviatoslav « Tossia » Baranovsky, le cadet des enfants de Vsevolod Baranovsky, est né le 7 août 1894. (Sa vie est résumée au chapitre VII-3).

2 Maria Sila-Nowicki, la première épouse de Vladimir Baranovsky

Maria Sila-Nowicki (Moussia) est née le 25 janvier 1895 à Moscou dans une vieille famille polonaise qui avait vécu pendant des siècles dans le Grand-Duché de Lituanie, uni à la Pologne depuis 1386. Après la partition de la Pologne, à la fin du 18^e siècle, le Grand-Duché de Lituanie et la Pologne ont été incorporés dans l'Empire russe. La famille Nowicki qui avait des propriétés dans la région de Lepel (province de Vitebsk, actuellement en Biélorussie), les ont perdues après le passage de l'armée napoléonienne, qui a dévasté la région en 1812. Comme de nombreuses familles polonaises, celle de Maria trouva son salut en rejoignant l'Empire russe. Les membres de la famille firent carrière dans la médecine, le Droit, la technologie, autant de professions qu'un décret de Catherine II, la Grande, avait réservées aux familles nobles héréditaires.

En 1882, le grand-père de Moussia, Wiktor-Franciszek Sila-Nowicki (1813-1910) obtint par décret impérial russe de porter son nom complet, Sila-Nowicki, perdu 100 ans auparavant. Ce décret fut étendu à son épouse, à tous ses enfants et descendants après qu'il eut prouvé sa généalogie jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

Wiktor, qui avait travaillé dans l'Administration des Domaines Impériaux, fut muté plus tard vers la région d'Orel et Novgorod mais continua de résider à Moscou. Il devint par la suite directeur d'un réseau de chemins de fer, nouvellement construit. Cela lui permit de percevoir deux pensions de retraite et en 1895, il acheta un domaine modeste en Pologne, appelé Wylagi, dans la paroisse de Kazimierz Dolny, province de Lublin, au sud-est de Varsovie.

En 1849, Wiktor épousa la Baronne Julia Witte von Wittenheim (1823-1855), d'une famille balte. Elle mourut jeune, probablement lors de l'accouchement de son quatrième fils, Mieczyslaw, qui mourut peu de temps après. Luthérienne, elle fut enterrée au cimetière luthérien de Moscou. Wiktor resta seul avec leurs quatre fils qui avaient tous été baptisés dans la religion catholique. En 1859, il se remaria avec Jozefina Dowgiallo (1841-1908), issue d'une très ancienne famille lituanienne. Jozefina avait 28 ans de moins que Wiktor. Elle traita ses beaux-fils avec

le même amour que les cinq enfants qu'elle eut avec Wiktor quelques années plus tard.

Les personnes sur la photo ci-dessus, prise à Moscou en 1878, sont les enfants de Wiktor et de ses épouses Julia et Jozefina. Tous étaient parfaitement bilingues (russe et polonais).



Le père de Moussia, Wiktor Wiktorovitch (1854-1917), qui n'est pas encore marié, est assis à droite avec sa demi-sœur et filleule Stanislaw sur ses genoux (1874, décédée en 1952 à Wylagi). Debout à droite, Julian qui devint médecin (1861-1919). Debout au centre Wladyslaw (1850-?), médecin également. Il était marié à Eugenia Baranovsky, tante du premier mari de Moussia, Vladimir Baranovsky. Le frère assis à la petite table, est Emanuel (1852-1917). Il était gouverneur de Moscou avec le grade de général pendant la révolution de février 1917. La jeune fille à droite est Jozefa (1867 – morte à Wylagi en 1941) et la jeune fille assise à gauche, Zofia (1872- morte en 1943). À l'extrême gauche, debout, on voit Helena, qui resta célibataire (1859 Novgorod, morte 1901 à Wylagi). Alexandre, né en 1878, n'est pas sur la photo prise en 1878, l'année de sa naissance. Il mourut en 1941. Il devint avocat, après des études à l'université de Moscou comme son frère Wladyslaw, qui devint docteur en médecine.

Alexandre était le père de Wladyslaw Sila-Nowicki (1913-1994), cousin de Moussia, avocat célèbre et courageux du syndicat Solidarnosc, qui fut condamné à mort cinq fois par les communistes et sauvé miraculeusement alors que ses huit compagnons furent exécutés. Mais il fut incarcéré pendant 10 ans.

Cette famille, comme tant d'autres à la même époque, fut déchirée lors de la Révolution russe puis lors de la Seconde Guerre Mondiale. Emmanuel et Wiktor, le père de Moussia, furent tués durant la révolution de même que deux des trois fils de Julian.

Le 13 juin 1905, Zofia et Stanislaw, ont épousé respectivement Wladyslaw et Ignacy Dzerjinski à Kazimierz Dolny lors d'une cérémonie à laquelle assista Moussia, alors âgée de 10 ans et son frère Julian qui avait 8 ans. Wladyslaw et Ignacy étaient les frères de celui que la famille considérait déjà comme un renégat : Félix Dzerjinski dit « Felix de fer », qui sera plus tard le fondateur et chef de la Tcheka, la redoutable police secrète soviétique (devenue successivement GuéPOU, NKVD, MGB et KGB).

Le mari de Zofia, Wladyslaw Dzerjinski devint un neurologue célèbre. Il fut tué par la Gestapo à Lodz, en Pologne, en 1942. Zofia mourut dans un goulag près d'Alma Ata au Kazakhstan, en 1943. Le mari de Stanislaw, Ignacy Dzerjinski (1879-1953), diplômé brillamment de l'Université de Moscou en mathématiques, physique, histoire de la nature et géographie, devint professeur à Varsovie et, après l'indépendance de la Pologne, travailla au ministère d'éducation. Il mourut à Wylagi en 1953. Stanislaw et lui eurent une fille Wanda Jozefa (1906-1914) et un fils Olgierd Emanuel (1910 - mort en 1995 en Angleterre).

Olgierd, cousin de Moussia, épousa, à Kazimierz Dolny, Julia Anna Misterko et rejoignit l'Armée polonaise du Général Sikorski pendant la Seconde Guerre Mondiale. Après la Guerre, les communistes le privèrent de sa nationalité polonaise et de son héritage, comme ils le firent avec son fils, Andrzej Leszek Dzerjinski, né le 3 décembre 1936 à Varsovie. Andrzej est peintre, sous le nom d'André Dzerjinski. Il vit en Angleterre et en Toscane.

On en sait peu sur la jeunesse et l'adolescence de Moussia, si ce n'est qu'elle a grandi à Moscou où vivaient ses parents. Pendant son adolescence, la famille déménagea à St Petersburg car son père, le colonel Wiktor Sila-Nowicki, avait été muté à la Cour Impériale. Peintre et amateur d'art, il devint aide-de-camp du Grand-Duc Konstantin

Konstaninovitch, petit-fils du Tsar Nicolas I, poète, dramaturge et traducteur de Goethe, Schiller et Shakespeare.



Sur cette photo on voit Moussia à l'âge de 10 ans, le 13 juin 1905, à Kazimierz Bolnu au mariage de ses tantes Zofia et Stanislaw Sila-Nowicki avec Wladyslaw et Ignacy Dzerjinski.

Au premier plan à gauche on voit Jozefina, à 64 ans. L'épouse de Wiktor-Franciszek a été une femme exceptionnelle qui éleva les quatre enfants du premier mariage de Wiktor et leurs cinq enfants. Tendrement appuyé contre elle, on voit Julian, le frère de Moussia, à l'âge de 8 ans. Au centre: le *pater familias* Wiktor-Franciszek, 92 ans (il mourut à 97 ans). À côté de lui, Wladyslaw Dzerjinski à l'âge de 24 ans et sa femme Zofia, 33 ans. Assise aux pieds de Zofia, Maria « Moussia ». Debout au centre: Ignacy Dzerjinski, âgé de 26 ans, avec sa femme Stanislaw, 31 ans. À côté d'elle, le curé de l'église de Fara à Kazimierz Dolny. Le couple à droite d'Ignacy : le médecin de village et sa femme, témoins au mariage. Les autres sont des gens du village, employés de la maison. On remarque une enfant du village, appuyée contre le genou de Jozefina qui aimait les enfants des autres comme les siens.

À cette époque, Moussia et Julian vivaient avec leurs parents à Moscou et il est donc probable qu'ils aient été emmenés au mariage par Zofia et Wladyslaw, qui travaillaient à Moscou.

Moussia, qui a eu 22 ans en 1917 avait de grandes ambitions.



Moussia Sila-Nowickaya en 1916 à Moscou

Sergei Prokofiev mentionne dans ses mémoires que Moussia a étudié à l'école du théâtre d'Art de Moscou avec Vsevolod Meyerhold, lui-même élève de Constantin Stanislavski, et qu'elle connaissait les théories de la *Commedia dell'arte* et de Carlo Gozzi. Prokofiev était impressionné par ses opinions et ses connaissances professionnelles. Il accepta volontiers ses conseils avant la première mondiale de l'opéra *L'amour des trois Oranges* à Chicago (30 décembre 1921). Elle était assise à côté de lui lors des dernières répétitions. L'opéra est inspiré de *L'amore delle tre melarance* de Gozzi. Au début de 1921, à Los Angeles, il fut également impressionné par la conférence sur Molière qu'elle donna dans un français parfait.

Quand Moussia commença ses études avec Meyerhold, Vladimir Baranovsky étudiait et travaillait à St Petersburg et c'est probablement lorsqu'elle y déménagea qu'elle le rencontra. Il est également possible qu'elle ait rencontré la sœur de Vladimir, Vera, au Théâtre d'Art de Moscou (MKhAT). Sur plusieurs photos d'elles, prises les années suivantes, elle a écrit : « *en souvenir de Moscou* ».

3 Alexandre Kerensky et son épouse Olga Kerensky-Baranovsky



La famille d'Alexandre Kerensky, avec ses fils Oleg et Gleb



Alexandre Kerensky, né le 22 avril 1881 à Simbirsk (où est né Lénine) petit-fils d'un prêtre et fils d'un inspecteur de l'éducation publique, termina brillamment ses études secondaires en 1899. A cette époque ses parents vivaient à Tachkent, comme la famille Baranovsky qui y vécut de 1894 à 1903. Il est possible qu'ils aient été proches. Kerensky entra ensuite à l'Université de St Pétersbourg où il étudia l'histoire et la philologie pour s'orienter finalement vers le Droit et obtenir son diplôme en 1904. Il épousa Olga Lvovna Baranovsky la même année. Leur fils aîné Oleg est né en 1905 et le cadet, Gleb en 1907.

En 1912 Kerensky est élu député à la Douma (l'Assemblée). Socialiste, il annonce en février 1917 qu'il rejoint le parti socialiste révolutionnaire (SR) et appelle à renverser le tsar Nicolas II. Après l'abdication du tsar en mars 1917, un gouvernement provisoire, dirigé par le prince Lvov est formé. Kerensky est nommé ministre de la Justice et introduit aussitôt une série de réformes dont l'abolition de la peine de mort. Il annonce également le respect des libertés fondamentales, notamment la liberté de la presse, l'abolition des discriminations ethniques ou religieuses et met en œuvre un projet de suffrage universel. En juillet 1917, le refus du prince Lvov de sortir la Russie de la guerre accroît son impopularité. Il démissionne en juillet 1917 et Kerensky le remplace. Il est également ministre de la Guerre. Mais en Octobre 1917, Kerensky, à son tour renversé par les bolcheviks, doit s'enfuir.

4 Hélène et Alexander Kerensky. Une lettre d'A.F. Kerensky à Hélène datée du 5 aout 1916

Un an auparavant, Kerensky, atteint de tuberculose rénale, est opéré en Finlande le 16 mars 1916 par le professeur Franz Krogius. Il est périodiquement soigné au sanatorium de Bad Grankulla, pendant une période de 7 mois. C'est là qu'il rencontre Hélène Birukoff-Baranovsky, elle-même en convalescence après avoir souffert de tuberculose. Son mari Nicolas Birukoff est au front. Alexandre et Hélène tombent amoureux.



Alexandre Kerensky et Hélène a Bad Grankulla en 1916. Photo de Alma Söderhjelm

Hélène est plus jeune, sans doute moins austère et plus indépendante qu'Olga et Kerensky apprécie de plus en plus ses visites. Voici une lettre d'Alexandre à Hélène. L'écriture de Kerensky est une suite de « pattes de mouche » et la lettre est pratiquement impossible à déchiffrer.

2. Андриян 25 окт. 11. 27.47.
 Как я пишу, как я пишу, как я пишу! П
 что я не могу с тобой и так долго пишу
 24 окт. 11. 27.47. 25 окт. 11. 27.47.

Voici le début de ce que Mme Anna Mosina a réussi à déchiffrer

Andijan (Ouzbekistan) 5 aout 1916 2h du matin

Je suis tellement fatigué, tellement triste, mon bonheur ! Tu me manques tellement. Le sommeil m'a quitté. Mais je me suis remis au travail. Aujourd'hui je suis arrivé ici et je peux t'envoyer un télégramme dans la mesure où personne ne me connaît ici personnellement



An attempt has been made by Anna Mosina to decipher the letter :

<p>Г. Андипсон 5 августа 1916 2 часа ночи</p> <p>Как я устал, как я тоскую, моя радость! ** спит/спать ушла уже от меня – я же сижу работаю уже (?). сегодня я приехал сюда и отсюда могу послать тебе телеграмму, т.к. здесь меня лично не знают и ты знаешь это немного успокоило меня – сознание, что скоро скоро уже прочтешь эти ** мои слова и сильнее почувствуешь меня, если еще чувствуешь. А если уже нет, то ** <i>лишаешь</i> меня радости, прости меня за эти слова, но ты ведь знаешь какой я <i>малодушный</i> и мало ли что могло случиться в <i>России (10 дней)</i>! Что ж время шло незаметно, я стараюсь все время быть в ***. Из *** *** по городам приезжаю-уезжаю каждый день и дни все тянутся и до 8 сентября еще так долго, бесконечно долго! Что с тобой. Что ты <i>делаешь</i>? Как твое здоровье? Неужели совсем не поправилась, *** во <i>все</i> ***?</p>	<p>Andijan 5 aout 1916 2h du matin,</p> <p>Comme je suis fatigué et comme je suis triste, ma joie ! ... m'a quitté. Je me suis mis déjà au travail. Aujourd'hui je suis arrivé ici et d'ici j'ai pu t'envoyer un télégramme, dans la mesure où ici on ne me reconnait pas et tu sais, cela m'a un peu tranquilisé de savoir que bientôt, bientôt tu pourras lire ces mots et tu me ressentiras plus fort si tu ressens encore mais si ce n'est déjà plus le cas alors tu me prives de ma joie, excuse-moi pour ces paroles, mais tu sais bien que je suis <i>pusillanime</i> et on ne sait pas ce qui peut se passer en Russie (<i>10 jours</i>) ! Le temps est passé sans que je m'en rende compte, j'essaie tout le temps d'être à *** . De *** *** de ville en ville j'arrive, je repars chaque jour et les journées sont longues et le 8 septembre est encore si loin, infiniment loin. Que t'arrive-t-il ? Que <i>fais-tu</i> ? Comment vas-tu ? Comment se fait-il que tu ne sois pas guérie ***** ?</p>
<p>Стр 2</p> <p>Милая, милая ** - ** уже, как только остаюсь один, ** уйду к нашим ** - я все вспоминаю обо всем продумаю и только одного не могу себе представить, что ты здесь ***? Неужели судьба <i>изменит</i> нам и зимой мы здесь только *** мучиться – родная моя, как мне жаль тебя, жаль с мучительство за твое молодое, так что страдаю. Ведь мне *** Ведь только радость и я жду только бы <i>господь</i> ** если ты ** для настоящего ** от меня! Ведь мы страшно ** чтобы это будет так, когда сейчас и так безумно ревную тебя даже к ***. Я сумею ... себя – раз тебя! ** слов у меня радуют нас *** _____ ***. Как</p>	<p>Page 2</p> <p>Ma chérie, ma chérie *** dès que je reste seul *** je vais chez nos *** je me souviens de tout, je réfléchis à tout et je n'arrive pas à imaginer que tu es ici ? Est-il possible que le sort nous trahisse et que ce ne soit qu'en hiver que *** se tourmenter – ma chérie, comme je te plains, je te plains terriblement et j'en souffre. *** alors que je suis follement jaloux même de *** Je t'attends, même maintenant – même dans une petite ville [incompréhensible]</p>

жду тебя вот сейчас – где-то почти в одном далеком городишке - *** ____ **
ОТЗОВИСЬ или *** ж свою жадною ***
 ____ ***? – Нет, нет ***? *** как по мне, *** мне уже

Скоро! Ах как я счастлив ***. Тебя люблю, как я благословлю судьбу, что еще раз она дала мне благодать *нашу*, дала *** ____ *** люблю и **** нашего дня. ** это дал ** для меня подарок судьбы, а и правда? И я хочу для тебя ** ____ ** ибо дал ** для тебя, мне *** давеча мой *** родной близкий любимый.

Вы до цели и здорово, целую и ** ____ ** и до сих пор на даче. Уже Л *** она много потрясающая, *** ____ ***
 Здесь *** ____ *** атмосфера нашей жизни – тихий ужас! Сейчас я на *** городов, потом (21-28 августа) вернусь в Т., а оттуда 31-1 сент *поезд*. Ка... приеду прямо 1 сентября, чтобы повидать, а затем дел пойду на *Полу*. 30 – *день*. Каждый раз как узнают меня, я уезжаю, что до *** ____ *** лучше. Думаю, что меня не узнают, за это лишь *** и щекочу самолюбие.

Bientôt ! Que je suis heureux *** Je t'aime et je béni le sort de m'avoir donné encore une fois notre félicité ****

En ce moment je suis à **** ensuite (21-28 aout) je reviendrai à T et de la 31-1 septembre en train. J'arriverai le 1^{er} septembre pour voir et ensuite j'irai à Polou. 30 – jours. Dès que l'on me reconnait je m'en vais ***. Je pense qu'on ne me reconnaitra pas et c'est pour ça *** que je chatouille mon amour-propre.

Стр 3

Жара здесь в *** невозможная и *** ____ ***. Вообще погода *** и *** можно *** в Финляндии дождь - ***. В *** сейчас же самая *благодать* *** ____ ***, мне бы с *** лишь бы не ***! Ах я бы мог так потому *** на судьбу нас разлучающую, если б не **** Я ** признаю, что она могла бы быть к нам сурова. Ди *** мне сказал *как-то* в вагоне показалось, что телеграмму ты мне прислала нарочно, чтоб успокоить, а на самом деле все совсем по-другому - я даже похолодел вдруг, мне представилось как гуляешь ты одна, совсем одна! Но *** это *** утром я понял, что это ***, что мне *** и так и успокоился. Радость моя – скорее скорее шло время – снова с ***

Page 3

La chaleur ici à *** est impossible **** En général le temps *** en Finlande il pleut. Ah je pourrais *** le destin nous a séparé. J'admets qu'il aurait pu nous être implacable. Di (vraisemblablement Dimitri) *** m'a dit *** que tu m'avais envoyé le télégramme exprès pour me tranquilliser, mais qu'en fait tout était différent – brusquement j'en ai même pris peur, je t'ai imaginé te promenant seule, toute seule ! **** mais au matin j'ai compris *** et je me suis calmé. Mon bonheur – pourvu que le temps passe très vite – te voir, t'entendre, te regarder dans les yeux comme regarder le ciel, caresser tes mains – je n'attends que ***

только видеть, слышать, смотреть в
твои глаза, словно в небо, гладить
твои руки – о как же я жду когда твою
мне было мало! Еще друг когда б
****_***
Твой А.

Ton A.

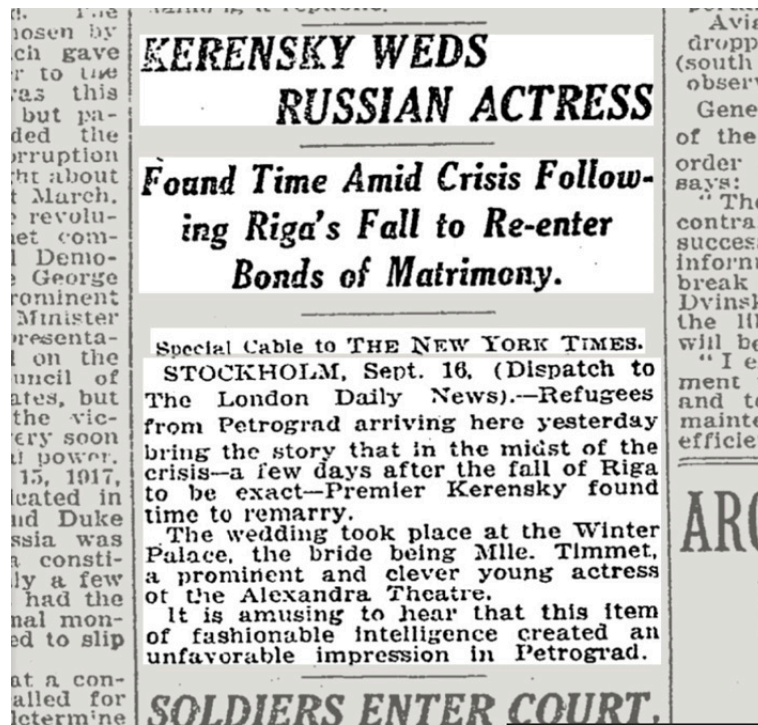
En mars 1917, Kerensky a demandé le divorce à sa femme Olga. En avril 1917, Hélène est tombée enceinte. Alexandre a quitté le Palais de Tauride (siège de la Douma) pour le ministère de la Justice. Au début Olga et ses fils lui rendent visite régulièrement mais par la suite ils ne peuvent le faire que sur rendez-vous.

Voici ce qu'écrit Richard Abraham dans son livre « Alexandre Kerensky, premier amour de la Révolution » (Columbia University Press, 1987) :

“En juillet le style de Kerensky devint plus “bonapartiste”. Il s’installa avec Lilia dans la suite Alexandre III au troisième étage du Palais d’Hiver, une initiative qualifiée de petite-bourgeoise par (l’écrivain, Zinaïda) Hippis”. “Habitée aux ragots salaces de la cour, la bonne société de Petrograd spéculait sur l’identité de celle qui avait supplanté Olga. “Est-ce l’actrice Timé, ou l’une des filles du tsar? ”.

Hélène était officiellement mariée à Nicolas Birukoff. Les rumeurs allaient bon train. Des journaux suggérèrent que Kerensky avait divorcé de sa femme Olga et qu’il s’était remarié à une certaine Mademoiselle Timmet et qu’il vivait avec elle au Palais d’Hiver.

According to the Russian Wikipedia : “In the summer of 1917 it was rumoured in Petrograd that the actress Timé and A.F. Kerensky had an affair, one even spoke of a marriage, but those rumours were totally unfounded. In 1918, Timé and her husband denied them in the press. The rumours had an echo in the private journal of the poet Alexander Blok, in the notes of the poet Vladislav Khodassievitch (where they were presented as gossip), and in various newspapers. Under the Soviet regime, these rumours created difficulties for E. Timé. The security services summoned her for interrogation several times, they asked her about her contacts with Kerensky. Her career was blocked, she was not given any roles anymore.”



Kerensky épouse une actrice russe

Au beau milieu de la crise après la chute de Riga, il trouve le temps de se remarier

Câble spécial pour le New York Times

STOCKHOLM, 16 sept 1917 (Dépêche du London Daily News) – Des réfugiés arrivés de Petrograd hier ont rapporté qu'en pleine crise après la chute de Riga, le Premier-ministre Kerensky a trouvé le temps de se remarier.

Le mariage a eu lieu au Palais d'Hiver, la fiancée étant Melle Timmet la jeune et intelligente actrice vedette du Théâtre Alexandra.

Il est plaisant de noter que cet évènement mondain a provoqué une impression défavorable à Petrograd.



Yelizaveta Timé (Timmet) dans le rôle de la Baronne Shtral / Théâtre Alexandrinski
1917

Kerensky a reçu en septembre 1917 au Palais d'Hiver trois journalistes communistes américains : Louise Bryant, son époux John Reed et Albert Rhys Williams. John Reed écrit : « Finalement nous avons pu pénétrer jusqu'à la salle de billard de l'Empereur, une pièce immense, recouverte de panneau en bois de rose, incrusté de laiton, ou dans un coin, derrière un imposant billard en bois de rose, sous des portraits des tsars dissimulés sous des tissus, se trouvait sa table de travail ».

« Alors que nous étions sur le point de renoncer, la porte s'est ouverte et un petit adjudant de la Marine dans un uniforme impeccable nous fit signe. Nous sommes entrés dans une grande pièce en acajou, meublée d'une bibliothèque gothique, avec au milieu un escalier conduisant à un balcon. J'ai eu le temps de remarquer des ouvrages de Jack London sur une étagère, quand Kerensky vint vers nous. Il nous serra la main en

nous regardant d'un air inquisiteur puis nous conduisit rapidement à une grande table avec des chaises tout autour. »

Le 23 octobre le couple s'enfuit du Palais d'Hiver et se cacha alternativement en Finlande et dans l'appartement du frère d'Hélène à Petrograd.

A leur arrivée aux Etats-Unis le 4 janvier 1918, le frère d'Hélène et son épouse Moussia étaient persuadés qu'Alexandre et Hélène s'étaient mariés. Mais ils se trompaient.

Richard Abraham :

« Le 9 janvier 1918, Kerensky arrivé seul, incognito, à Petrograd. Il trouva Olga et ses fils dans l'appartement de sa belle-mère. Il a dû être frappé par leur pauvreté, alors qu'elles parvenaient à survivre en fabriquant des cigarettes ce que la presse bolchévique tournait en dérision. Il était encore en contact avec ses deux familles. Une fois il proposa d'emmener son fils Gleb, âgé de 10 ans, voir sa demi-sœur. Il ne parvint pas à annoncer cette naissance à Oleg jusqu'à son départ pour Moscou. Quand il descendit les escaliers pour la dernière fois, il se retourna et déclara sans ménagement : « tu as une sœur ». Ce fut un choc pour Oleg, 13 ans, qui continuait à espérer que ses parents pourraient se réconcilier ».

V

Trois évasions de Russie 1917-1924

1 Vladimir et Moussia s'enfuient aux Etats-Unis



Les dates sur le passeport de Vladimir sont significatives. Le couple a mis 13 jours pour atteindre Vladivostok en train (10.000 km qui traversent 8 fuseaux horaires). Il n'y a aucun détail sur leur voyage de Vladivostok à Yokohama. Mais en raison du gel, il est trop tard pour quitter Vladivostok en novembre par bateau. De plus, le temps était précieux. Ainsi, ils ont dû continuer en train et revenir d'abord à Kharbin (en Mandchourie) et de là à Port Arthur (actuellement Lüshun) puis traverser en bateau la mer de Chine jusqu'à Nagasaki. Le voyage de Vladivostok à Yokohama a dû leur prendre neuf jours, du 11 au 20 novembre. Ce voyage a dû être exténuant.



Sur cette photo Moussia, à côté d'un officier français, semble très fatiguée. Le cliché a dû être pris à Port Arthur ou à Nagasaki, deux villes du Sud où la température peut, en Novembre, être encore de 20° au soleil. Il est très possible que dans les ports de Port Arthur ou de Nagasaki les officiers consulaires portaient encore des uniformes militaires. L'année qui figure sur l'album de Moussia pour cette photo, ne laisse aucun doute qu'elle a été prise pendant le voyage.

Au Japon les deux voyageurs ont été retardés parce que certains responsables ont pensé que Moussia pouvait être la Princesse Tatiana, fille de Nicolas II, qui aurait réussi à s'échapper de Tobolsk où la famille impériale avait été emprisonnée. Cette rumeur avait alors fait les choux gras de la presse.

CZAR'S DAUGHTER ESCAPES. A ROMANTIC STORY.

Received November 26, 11.55 p.m

NEW YORK, November 26.

It is announced that Princess Tatiana Romanoff, the second daughter of the ex-Czar, escaped from Siberia and is en route across the Pacific to New York. She is to lecture and write for the benefit of the Russian civilian relief committee. She urges the United States not to abandon Russia, but to combat the Socialistic and German influences. She does not desire the restoration of her father, but favours a strong democratic Government resembling the United States. She hopes to assist in replacing Russia with the Allies. She escaped through a mock marriage with the son of an ex-court chamberlain, this permitting her freedom.

La fille du Tsar s'évade.

Une histoire romantique.

Reçu le 26 novembre à 23.55

NEW YORK, 26 novembre (1917)

La Princesse Tatiana Romanoff, seconde fille de l'ex-tsar, s'est échappée de Sibérie et traverse le Pacifique pour rejoindre New York, a-t-on annoncé. Elle doit faire des conférences et écrire au bénéfice du comité de secours civil russe. Elle a demandé aux Etats-Unis de ne pas abandonner la Russie mais de combattre les influences socialistes et allemandes. Elle ne souhaite pas la restauration de son père, mais se déclare favorable à l'établissement d'un gouvernement démocratique fort, à l'image de celui des Etats-Unis. Elle espère pouvoir aider

au remplacement en Russie avec les Alliés. Elle a pris la fuite à la faveur d'un mariage fictif avec le fils d'un ancien chambellan de la cour, ce qui lui a permis de retrouver la liberté.



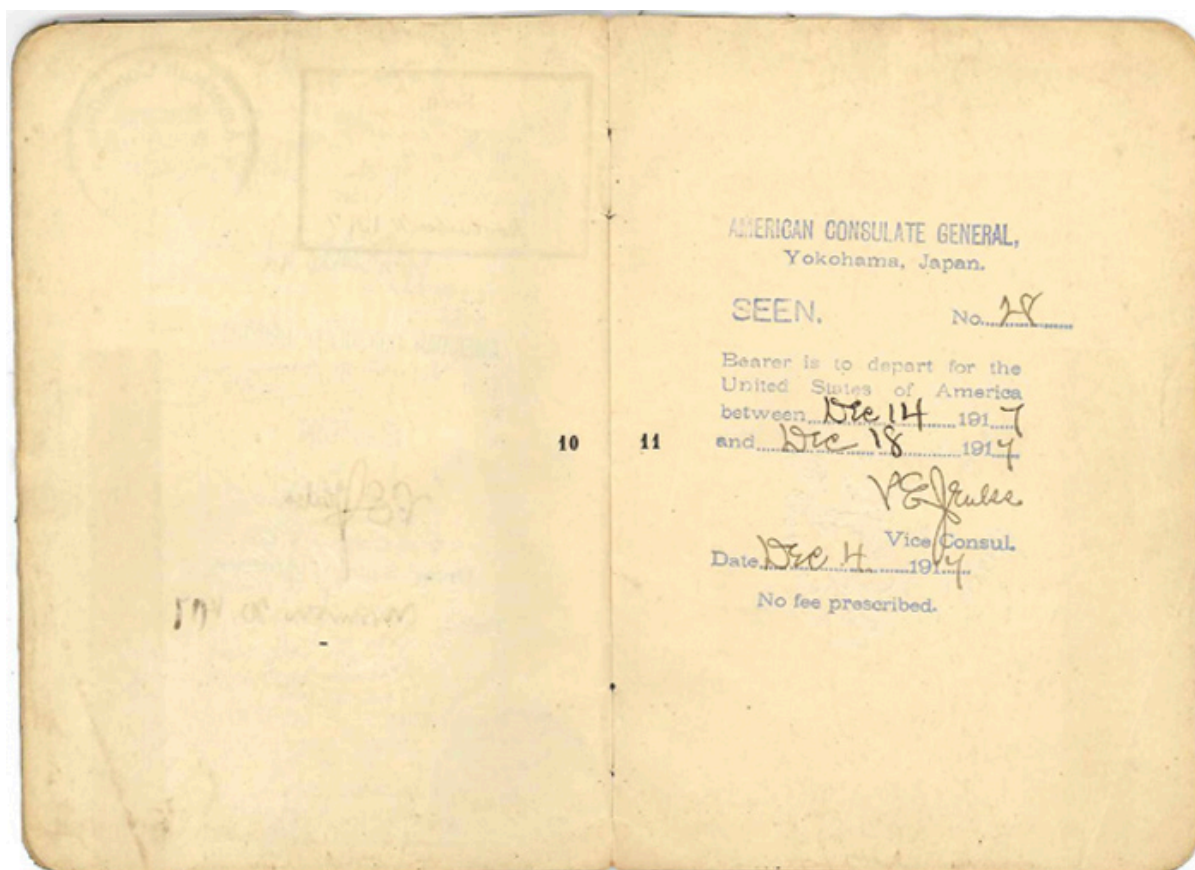
Une photo très diffusée de la Prince Tatiana Nikolaevna Romanoff, prise après une maladie qui l'a contrainte de couper ses cheveux.



On peut se demander si Moussia, une actrice qui a eu Meyerhold comme professeur, n'avait pas une idée derrière la tête en faisant prendre cette photo à Kharbin.

Finalement, le 14 décembre 1917, 24 heures après leur arrivée à Yokohama, Vladimir et Moussia s'embarquent pour San Francisco, en première classe, sur le SS Ecuador.







Vladimir, dans un impeccable costume de tweed, Moussia et le contre-amiral T.Bosse

Le Honolulu Star Bulletin du 26 décembre 1917, date à laquelle le bateau a quitté Honolulu pour San Francisco, a écrit :

« Le navire de la compagnie Pacific Mail transporte en tout une centaine passagers en cabines. Parmi eux des Russes aisés en quête de calme aux Etats-Unis. T.Bosse est un contre-amiral de la Marine russe et V.Baranovsky un Russe très riche qui voyage vers les Etats-Unis avec son épouse et plusieurs serviteurs, pour un séjour d'une durée indéterminée. Tous ces Russes ont indiqué qu'ils ne parlaient pas assez bien l'anglais pour commenter la situation chaotique de leur pays d'origine ».

Le SS Ecuador arriva à San Francisco le 3 janvier 1918 et le 4 janvier 1918, Vladimir et Moussia donnèrent une conférence de presse citée au 1^{er} chapitre de ce livre.

Pendant les cinq mois qui suivirent, le couple a été attentivement suivi par la presse. Mais Moussia a dû être admise dans une clinique en raison d'une maladie des reins qu'elle avait contractée pendant le long voyage depuis Saint Pétersbourg.

Le 28 avril 1918, le *San Francisco Examiner* rapporte :

“Madame Baranovsky, qui a été en convalescente dans un sanatorium durant les semaines passées, est revenue chez elle où elle récupère rapidement. M. Baranovsky est le beau-frère de l'ancien leader Kerensky. Madame Baranovsky est une jeune femme particulièrement belle et, en raison de sa ressemblance frappante avec une des filles de l'ancien Tsar de Russie, elle a été confondue avec la Grande-Duchesse Tatiana. M. et Mme Baranovsky ont été souvent vus en ville avec l'amiral Bosse, qui a traversé le Pacifique avec eux. Cet officier a été à la tête de la marine russe et pendant plusieurs années, il a été l'ami et le conseiller du Tsar, ce qui a alimenté les rumeurs sur l'identité de cette séduisante jeune femme. Cette hypothèse l'a, d'ailleurs, fait sourire et elle a tenu des propos très élogieux sur la fille cadette du Tsar qu'elle connaît très bien.”

Pendant la 1^{ère} guerre mondiale, le gouvernement des Etats-Unis fit plusieurs recensements. Le premier le 5 juin 1917, pour tous les hommes de 21 et 31 ans. Le second à partir du 5 juin 1918, pour ceux qui avaient eu 21 ans après le 5 juin 1917, et ceux qui étaient entrés aux Etats-Unis depuis cette date. Des recensements supplémentaires eurent lieu en août et septembre pour les hommes de 18 à 45 ans. Vladimir fut inscrit le 11 juin 1918 et sa carte de recensement présente quelques détails très intéressants :

Form 1 REGISTRATION CARD		No. <u>766</u>	
1. Name as full <u>Vladimir Baranovsky</u> Age in years <u>29</u>		REGISTRAR'S REPORT 4-1-24.A	
2. Place of birth <u>Stanford Court Apts Lowell California</u>		1. Tell position or about capacity which? <u>Sell</u> Residence, position, or street address <u>Stanford</u>	
3. Date of birth <u>June 5 1889</u>		2. Color of eyes? <u>Grey</u> Color of hair? <u>Brown</u> Build? <u>No</u>	
4. Are you (1) a naturalized citizen, (2) a naturalized citizen, (3) an alien, (4) or have you declared your intention to become a citizen? <u>Alien</u>		3. Has person lost eyes, legs, hands, feet, or both eyes, or is he otherwise disabled (specify)? <u>No</u>	
5. Where were you born <u>Omsk Siberia Russia</u>		I certify that my answers are true, that the person registered has read his own answers, that I have witnessed his signature, and that all of his answers of which I have knowledge are true, except as follows:	
6. If not a citizen, of what country are you a citizen or subject? <u>Russia</u>			
7. What is your present trade, occupation, or office? <u>Engineer</u>		<div style="text-align: right;"> <u>H. H. Wells</u> (Signature of registrar) </div>	
8. Where employed? <u>Himself</u>			
9. Have you a family, mother, wife, child under 18, or a sister or brother under 18, wholly dependent on you for support (specify which)? <u>Wife</u>		Precinct <u>33</u> City or County <u>San Francisco</u> State <u>Cal</u>	
10. Marital or single? <u>Married</u> Race (specify which)? <u>White</u>		<div style="text-align: right;"> <u>6/11/18</u> (Date of registration) </div>	
11. What military service have you had? <u>✓</u> <u>✓</u>			
12. Do you desire exemption from draft (specify grounds)? <u>Yes Alien</u>		LOCAL EXEMPTION BOARD No. <u>12</u> Appointed: <u>Elig.</u> SAN FRANCISCO, CALIFORNIA	
I declare that I have verified above answers and that they are true. <u>2789a Vladimir Baranovsky</u> (Signature of registrant)			

Le 11 juin 1918, Vladimir et son épouse habitent un appartement très chic de Stanford Court à San Francisco (voir ci-dessous). Sa profession est « Ingénieur », son lieu de travail au 160, Spear Street. Il est exempté en tant qu'étranger (alien).



Stanford Court Apartments

2 Vsevolod, Lydie, Hélène et Olga, Sviatoslav et quatre petits-enfants en bas âge s'enfuient à Constantinople, puis en France

Fin 1917, après le départ de Vladimir et Moussia vers l'Est, en route pour les Etats-Unis, les parents de Vladimir quittent Petrograd. Ils partent vers le Sud. En 1918 le groupe comprend Vsevolod Stepanovitch, les sœurs de Vladimir, Olga (« Olia ») et sa fille Hélène, Hélène (« Lilia ») et ses deux enfants Vsevolod (« Olik) et Irène (la fille de Kerensky. Elle vient de naître). Le frère de Vladimir, Sviatoslav (« Tossia ») combattait dans les rangs de l'Armée Blanche et ne pouvait pas encore les rejoindre. Vera, la sœur aînée de Vladimir, était alors une actrice reconnue en Russie et avait décidé d'y rester.

Olga a raconté à sa fille Hélène l'histoire de cette fuite et Hélène l'a écrite en secret en Urss, dans trois cahiers qui ont ensuite servis de point de départ à sa fille Ariane pour son roman sur la famille, « Eternels Emigrés » qu'André Birukoff, le fils de Vsevolod, a traduit en français. Grâce à elles l'histoire de ce voyage héroïque a pu être conservée.

André Birukoff a traduit aussi plusieurs documents que sa grand-mère, Hélène Birukoff, lui avait laissé. Ces documents se sont révélés être une source supplémentaire d'information dans la mesure, en particulier, où ils permettent de préciser certaines dates.

Des extraits du roman d'Ariane sont cités entre guillemets, en italique.

Les premiers à partir ont été Vsevolod, Lydie et leur petit-fils Vsevolod (« Olik »). Ils se sont rendus à Ekaterinodar en train. Ekaterinodar, aujourd'hui Krasnodar, est situé près de la mer Noire. Ils accueillirent la nouvelle année 1918 avec leurs amis Roudakov. Les bolcheviks prirent la ville et Vsevolod du se cacher. En juin ils se rendirent à Novorossisk et en aout à Kharkov. A Kharkov ils habitèrent avec Vera pendant un mois, dans l'attente d'Hélène et de son bébé puis ils rejoignirent Vsevolod à Anapa, sur les bords de la mer Noire, en novembre 1918.

Entre-temps Hélène, qui vivait dans l'appartement de Vladimir à Petrograd, avait accouché de la fille de Kerensky le 12 janvier 1918.

« Nous fuyons les bolchéviks. Olik serre contre lui son ours en peluche et braille désespérément. Un soldat veut lui retirer. Olik hurle encore plus fort. Le soldat

fouille dans nos affaires.

– Que des loques, et pourtant ce sont des bourgeois ! grommelle-t-il.

Il ne prend rien et s'en va.

Nous n'étions pas de riches bourgeois ! Pendant toute sa vie mon grand-père a touché des appointements qui lui ont permis de vivre convenablement. Les appartements étaient loués. (...)

Mais le soldat avait raté une bonne occasion. La grand-mère avait cousu toutes nos richesses - alliances, croix de baptême, médailles, broches, bijoux - dans l'ourson d'Olik et lui avait ordonné :

– Si quelqu'un veut te le prendre – hurle !

Je me rappelle vaguement qu'entre offensives et retraites, espérant que la Russie serait rapidement libérée par l'Armée Blanche, nous avons séjourné à Ekaterinodar, dans une maisonnette, dont la propriétaire était très désagréable. Son chien, très méchant, passait sa journée au bout de sa chaîne à aboyer sur tout le monde. Nous ne pouvions pas changer de logement, les réfugiés étaient nombreux et les propriétaires en profitaient pour leur soutirer le maximum. On vivait des cachets de maman. Elle jouait au théâtre d'Ekaterinodar (Krasnodar), géré par des artistes venus de tout le pays. (...) ».

En 1919 Hélène reçoit des lettres émouvantes de son mari Nicolas Birukoff qui est alors à Odessa. Il a commencé à lui envoyer de l'argent mais en 1919 il ne peut continuer. Il a été arrêté et depuis sa prison il lui envoie une dernière lettre avant d'être fusillé par les bolcheviks. Cette correspondance est intégralement incluse dans ce livre au chapitre V-6. Quand Hélène apprend qu'il a été exécuté, elle se rend à Odessa, laissant ses enfants à ses parents.

« Alors tante Lilia est partie à Odessa. Son mari, Nicolas Pavlovitch Birukoff, le plus jeune général de la famille, avait été fusillé par les Rouges. Un ami nous avait transmis cette triste nouvelle, et ma tante laissant ses enfants à ma grand-mère, s'est précipitée à Odessa, pour trouver son mari et le faire enterrer. (...) A l'hôtel (à Anapa), au milieu des affaires et des paquets éparpillés, pour la première fois de sa vie, ma grand-mère cria sur mon grand-père lui interdisant de prendre un bateau avant le retour de tante Lilia d'Odessa. Mais lui, pour la première fois aussi, ne l'écouta pas, et nous conduisit jusqu'au quai. Dans la foule il n'y avait à côté de nous ni la tante Lilia, ni l'oncle Tossia, ni la sœur aînée de ma mère, la tante Vera. Vera était restée à Moscou avec son mari et l'oncle Tossia filait dans le sud de la Russie avec des unités de l'Armée Blanche battant en retraite. Qu'était-il arrivé à Odessa à la tante Lilia ? Personne ne le savait. Mon grand-père décida :

– *Il faut avant tout penser aux enfants. »*

Dans son carnet noir Lydie écrit :

1919

Nous avons fêté la nouvelle année à Anapa. Tossia, Klavdia et Lydie nous ont rejoint.

Nous avons appris que Nicolas Pavlovitch avait été fusillé et Lilia est partie pour Odessa. Olik est resté avec nous. Irène avec Olya. Nous avons déménagé dans un monastère.

1920

Nous avons fêté la nouvelle année au monastère à Ekaterinodar avec Korolioubov qui venait d'arriver et nous l'avons laissé à Novorossisk et de là nous avons pris, en mars, le bateau « Anatoli Moltchanov » pour la Crimée. Papa est tombé malade, puis quand il eut récupéré nous sommes partis pour Antigone, via Constantinople. Puis nous avons été dans un monastère grec.

C'est ce que l'on retrouve, à quelques détails près, dans le roman d'Ariane :

« Je me souviens quand nous sommes descendus du bateau. Sur des planches posées en biais de longues files descendent à terre. Mon grand-père avait dit que nous n'avions plus besoin de nous presser et nous sommes descendus en dernier, lui devant, très grand, en civil, chancelant sous le poids de deux valises et d'un sac à dos. Derrière lui ma grand-mère avec la petite Irène dans les bras. La petite Irène était exténuée, elle s'accrochait au cou de la grand-mère et appuyait fermement sur son épaule sa petite tête aux cheveux bouclés sur la nuque. Derrière elle venait Olik marchant en crabe pour ne pas glisser, traînant derrière lui un sac de jouets. (...)

Ma mère fermait la marche. Une valise d'une main et de l'autre elle me portait sous le bras. J'avais cinq ans et demi. » [Ceci s'est donc passé début 1920, Irène avait environ 2 ans]

« Les premiers mois à Constantinople n'ont laissé aucune trace dans ma mémoire. Apparemment nous restions presque tout le temps à la maison, si l'on peut appeler maison une immense salle dans un palais vide et abandonné, mis à la disposition d'une partie des réfugiés.

Les uns sur les autres, séparés tant bien que mal par des couvertures et des draps tendus sur des ficelles, quelques centaines de familles russes logeaient ici. C'était en automne de l'année 1920. (...)

La grand-mère priait. Elle demandait à Dieu de faire un miracle et qu'il guide jusqu'à nous ses enfants restés en Russie. Elle remuait les lèvres avec ferveur sans quitter des yeux l'icône posée sur un oreiller, faisait le signe de croix en serrant deux doigts contre son front, sa poitrine et ses épaules. Notre grand-mère était grande et forte. Nous aimions nous asseoir sur ses genoux et sentir l'odeur jadis parfumée de sa robe.

Tout au long de soirées pénibles, interminables, ma mère restait assise sur le bord du lit, immobile, regardant droit devant elle. Si je m'approchais, elle frémissait comme si elle venait de se réveiller, me prenait dans ses bras et posait ses lèvres sur ma tempe.

Et Dieu fit un miracle. L'oncle Tossia arriva en Turquie avec le dernier bateau, fin février. [Son épouse Klavdia Serdiouk ne l'avait pas suivi. Elle était partie avec sa fille Lydie en Finlande.] (...)

Avec l'arrivée de l'oncle Tossia il n'était plus indispensable de vendre l'alliance de la grand-mère. Il trouva du travail dans un restaurant russe où il était plongeur, nous assurant ainsi pour un temps un minimum vital. »

La grand-mère Lydie note dans son carnet :

1921

Nous avons fêté la nouvelle année à Antigone avec papa. Nous dormions avec lui dans une grande chambre donnant sur la mer. Nous étions arrivés en février. Le 28 février 1921 il a pris froid. Il a été malade du 1^{er} au 17 mars et le 17 mars il est mort le soir à 06H40.

En juillet son corps a été placé dans un cercueil en zinc et l'on fit un caveau.

Lilia est arrivée le 20 mars 1921 et je suis tombée malade quelque temps après.

Le roman d'Ariane :

« Le grand-père attrapa une pneumonie. (...) On l'emmena à l'hôpital mais il fut impossible de le sauver.

De nombreuses personnes se rassemblèrent pour l'enterrement du général Vsevolod Baranovsky. Il y avait beaucoup de militaires. Ils s'approchaient de la grand-mère, présentaient leurs condoléances, claquaient des talons et laissaient la place aux suivants. La grand-mère, très pâle, mais les yeux secs, réussit même ce jour-là à dire quelques mots affables aux personnes qu'elles connaissaient comme à celles qu'elle ne connaissait pas. On n'avait l'impression que ce n'étaient pas eux qui la plaignaient mais elle qui compatissait. »



Vsevolod sur son lit de décès, 6/19 mars 1920 avant d'aller au cimetière
(ancien/nouveau calendrier)

Cette photo vient de San Francisco, des archives dont Natacha Borovsky a hérité de sa mère Moussia (par l'intermédiaire de Stuart Dodds).

Le gouvernement turc n'autorisa pas à tirer une salve d'honneur lors de l'enterrement.

« La grand-mère repris le dessus après la mort de son cher mari. Personne ne sait comme elle réussit à effacer le chagrin de son visage amaigri. Avec l'accord tacite de tous elle devint le chef de la famille. Toujours calme, d'humeur égale, elle n'élevait jamais la voix. Elle avait accroché pour toujours sur le col de sa robe l'insigne de général du grand-père et elle nous conduisit ainsi à travers les tempêtes et les adversités des premières années d'émigration. Une seule chose l'a tenaillée et tourmentée pendant toute sa vie : ne plus pouvoir, après notre départ de Turquie, se rendre sur la tombe de son mari, y mettre des fleurs et rafraîchir l'inscription sur la croix en bois.

Dès années plus tard, alors que nous étions à Paris, un ami se rendit à

Constantinople sur les tombes des êtres chers. C'est lui qui nous appris que le cimetière grec où le grand-père avait été enterré n'existait plus. Il avait été rasé. Une autoroute passait dessus.

« Dans la mer de Marmara, chaude, claire, aussi transparente que l'air, se prélassent au soleil les Iles des Princes que l'on aperçoit depuis Constantinople par beau temps. Certaines ne sont que des rochers, les autres sont peuplées de pêcheurs, turcs ou grecs. L'une d'entre elles s'appelle Antigone. (...) Depuis des temps immémoriaux l'île abrite un monastère grec. Abandonné des moines, il se dresse sur une colline à l'écart du village. A l'intérieur de ce monastère une maison avait été attribué aux réfugiés russes. (...)

Deux semaines après notre arrivée nous avons vécu un immense bonheur : tante Lilia avait réussi à nous retrouver et nous avait rejoint. (...)

Restituer l'intégralité des pérégrinations de la tante est impossible. Elle avait enterré son mari, Nicolas Pavlovitch. Elle avait donné à un clochard une croix de baptême et celui-ci l'avait aidé à déterrer son mari, fusillé par les Rouges. Elle avait fait dire une messe à sa mémoire, de nuit dans une petite église près d'Odessa. Comment avait-elle appris que nous étions en Turquie ? Pour moi cela reste un mystère. Elle avait passé la frontière en Roumanie. Il est possible que quelqu'un l'ait aidée. En Roumanie elle avait réussi à atteindre la mission française et les Français avaient fait passer notre persévérante tante jusqu'à Constantinople. (...)

Après le retour de tante Lilia la vie fut plus facile. La tante était plus solide que ma mère. Elle accepta tout de suite la proposition de l'oncle Tossia de travailler comme serveuse. La tête froide, elle avait bien évalué la situation à Constantinople. (...)



L'oncle Tossia écrit en Finlande aux parents de sa femme [sa femme, Klavdia Serdiouk, avait disparu mystérieusement] qui ne trouvèrent rien de mieux que d'envoyer sa fille, Lydie, une enfant de 5 ans, à Constantinople puis à Antigone, par l'intermédiaire d'une compagnie postale, en passant par la Pologne et la Roumanie.

– Grand-mère je suis arrivé, occupe-toi de moi, dit la petite fille.

[Cela a dû avoir lieu en avril 1922]

La famille vécut pendant deux ans à Antigone, fin 1920 jusqu'à fin 1922, puis ils durent revenir à Constantinople où ils restèrent jusqu'à 1923. Il était devenu évident que les Armées Blanches avaient perdu et que le retour en Russie était impossible. Ils décidèrent d'aller en France.

Dans carnet noir de Lydie :

1922

Nous avons fêté la nouvelle année à Antigone et nous avons passé l'été ici. Fin 1922, en automne, nous avons été transféré dans une maison à Constantinople.

1923

Nous avons été transféré dans une autre maison près du Bosphore. Nous avons une grande chambre où nous vivons tous ensemble. A l'automne, en septembre, moi, Tossia, et Lydie, arrivée de Pologne quelque temps auparavant, sommes partis pour la France. Nous nous sommes arrêtés à Marseille. J'ai travaillé dans la boutique de Mouradsaid.

Il est évident que les problèmes financiers étaient considérables. Il est peu probable que Vsevolod ait pu toucher sa pension depuis leur départ de Petrograd et encore moins depuis leur départ pour la Turquie.

Une feuille de comptabilité figure parmi les documents dont nous disposons. Elle a été établie à Helsingfors (Finlande) où se trouvait le dernier appartement de Vsevolod et Lydie, par « Mai », la fille de Pierre Baranovsky, fils de Vladimir Stepanovitch. (Elle figure intégralement en Annexe 1 et 2). Elle montre que tous les meubles ont été déposés au garde-meuble en 1917 et vendus par Mai. Le bénéfice des ventes a été envoyé à Vsevolod puis à Lydie après la mort de son mari. Les ventes représentent la somme de 24.255 marks finlandais.

Au 1 mai 1921, 12.952 marks avaient été envoyés et 7.942 devaient encore être adressés à Lydie. Le coût du garde-meubles, de l'assurance, des annonces, etc. s'est élevé à 3.361 marks finlandais.

Ci-dessous la page 4 de la feuille de calculs :

		Расходы /продажи/
1921		перенос 10578 -
Январь-Март	Расходы по показыв. вещей поступающих в склад и по складу, чинам и ошматкам продан. вещей по сметам "Фид"а	Руб 266 -
Февраль	За хранение и ошматку вещей в складе "Фид"а с 1-го сент. 1920 в том же до марта 1921 когда все вещи вошли в склад и	948 70
Март	Расходы по обр. в. в гашетках и перевозке вещей посылного кк и в том же складе	" 171 -
"	Расходы по починке аппаратуры	" 221 -
"	9 послано г. Вост через Credit Lyonnais (1000 франков)	" 2600 -
Апрель	12 послано т. Медве через Cred. Lyonnais (500 франков)	" 1528 -
Май	1 Курсовая на счету для Фидеики	" 7942 30
вс. Май		Руб: 24255 -

3 Pourquoi Vladimir est-il parti aux Etats-Unis et pourquoi y a-t-il vécu un temps dans la clandestinité ?

Comme nous le verrons aux chapitres VII-1 et VII-2, Vladimir et Moussia ont commencé leur vie aux Etats-Unis sur un grand pied, habitant des appartements de luxe, participant à de grandioses soirées, achetant des automobiles de prix, en un mot, en dépensant chaque jour de fortes sommes d'argent. Mais ce style de vie s'est arrêté très vite. Moussia est partie pour Los Angeles et a essayé d'y faire une carrière d'actrice, Vladimir a tout simplement disparu, pour réapparaître à Chicago, sous le nom de Barstow. Jusqu'à juillet 2017, la meilleure interprétation a été celle donnée dans la famille de la deuxième épouse de Vladimir, Fern Scull :

- En 1919, Moussia et Vladimir décident de se séparer, par le biais d'un « divorce à la Mexicaine » (on en a parlé mais ça n'a pas eu lieu)
- En 1919/1920, Moussia est partie à Los Angeles pour tenter une carrière théâtrale et Vladimir est retourné en Russie pour « sauver ses millions » mais il a dû revenir les mains vides.
- Fern évoque le retour de Vladimir de Russie en 1920 : « le contremaître de son usine, d'une de ses usines en Russe, avait reçu 100.000 dollars pour diriger l'usine et plus tard Vladimir lui envoyé 10.000 dollars pour ses besoins personnels, et plus tard encore il a écrit à cet homme pour lui demander de l'argent lui demandant s'il se rappelait qu'il lui avait envoyé 10.000 dollars et l'homme a répondu « oh ça s'était un autre compte » ... et Vladimir est devenu plongeur »
- Ensuite il travailla sur un train allant à Chicago et changea son nom en Barstow.

Mais il existe un autre élément de preuve qui n'avait jamais été éclairci avant 2017. J'ai trouvé sur Internet en 2012 un rapport déclassifié d'un agent du FBI à propos de l'ancien consul russe à San Francisco, George Romanovsky.

M. Romanovsky, souvent aperçu en compagnie de Moussia et Vladimir, a reçu à plusieurs reprises la visite de l'agent du FBI E.B. Oulachine pendant la période du 27 août au 29 novembre 1918. J'ai pu retrouver 8 rapports désormais déclassifiés. Ils montrent clairement que Romanovsky était à l'époque un informateur du FBI qui surveillait d'éventuels infiltrés bolcheviks à San Francisco notamment au sein des

syndicats. L'agent du FBI ne lui fait pas confiance et le soupçonne de pouvoir changer rapidement de bord, le cas échéant.

-2- 327044

B. OULASHIN	PLACE WHERE MADE: SAN FRANCISCO	DATE WHEN MADE: Nov. 19, 1918.
PERIOD FOR WHICH MADE: Nov. 16, 1918.		

OF CASE AND OFFENSE CHARGED OR NATURE OF MATTER UNDER INVESTIGATION

IN RE: GEORGE S. ROMANOVSKY - Acting Russian Consul, San Francisco.

STATEMENT OF OPERATIONS, EVIDENCE COLLECTED, NAMES AND ADDRESSES OF PERSONS INTERVIEWED, PLACES VISITED, ETC.

At San Francisco.

Subject is quite like a barometer, showing when his chances as Consul are rising or falling. For instance, after a visit of Prince Lvoff here, he locked himself in a private room and became very exclusive towards visitors.

I have found that ROMANOVSKY was a partner in business with a Russian Engineer, BARANOVSKY, 160 Spear Street. One AIVAJOGULA was another partner in the business, which was a garage and taxicab business. I went to this place, but found that BARANOVSKY had sold it out and gone East about two weeks ago.

Now the attitude of the Russian Consul is clearer than before. He is telling everybody that there is no use trying to do any business with Russia now, as all Economical aid will be a matter for the action of the United States Government. It is altogether probable that when BARANOVSKY went East he had gotten information through ROMANOVSKY and is trying to get into some Russian American Commission.

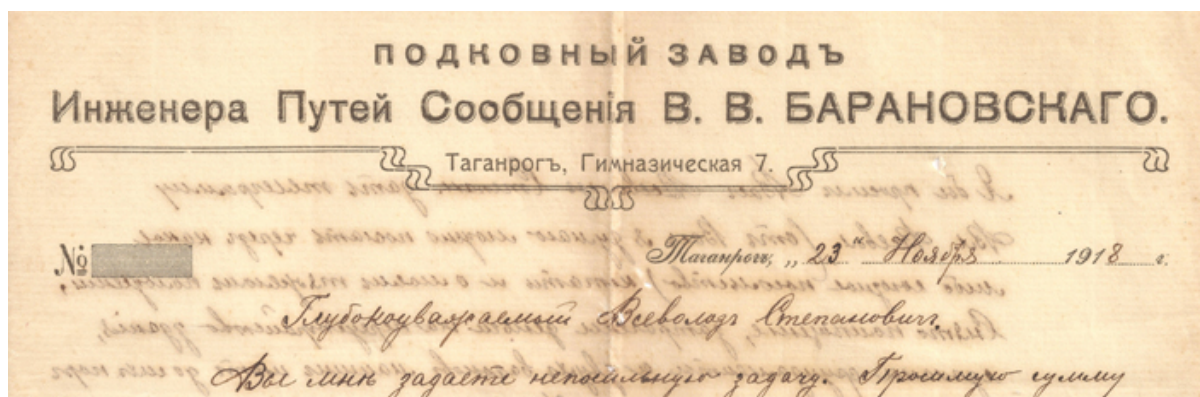
Oulachine écrit dans le rapport d'une visite à Romanovsky le 19 novembre 1918 :

« J'ai découvert que Romanovsky était associé en affaires avec un ingénieur russe, Baranovsky, 160 Spear Street. Un certain Aivajogula est également partenaire de cette entreprise, un garage et une compagnie de taxis. Je m'y suis rendu mais j'ai constaté que Baranovsky avait vendu l'entreprise et était parti vers l'Est (des Etats-Unis) il y a deux semaines. Maintenant l'attitude du consul est plus claire. Il dit à tout le monde qu'il est inutile d'essayer de faire des affaires avec la Russie car toute l'aide économique passe par le gouvernement américain. Il est très probable que quand Baranovsky est parti

vers l'Est, il a reçu des informations de Romanovsky et essaie d'entrer dans quelque commission russo-américaine. »

De quoi s'agit-il ? Qui est Aïvajogula ? Ivan est prononcé Aïvan en anglais, mais Jogula ?

Parmi les documents dont dispose André Birukoff, figure une lettre au père de Vladimir d'un certain V.I. Kourtov :



USINE DE FERS A CHEVAL

de

l'Ingénieur des Voies de Communication V.V. BARANOVSKY
Taganrog, Guimnasitcheskaya 7

Taganrog 23 novembre 1918

Cher Vsevolod Stepanovitch

Vous me posez un problème insoluble. Je ne peux pas trouver à Taganrog la somme que vous me demandez. De tout l'argent laissé par Vladimir pour l'affaire il ne m'en reste que très peu. En effet, un an est passé et les dépenses sont énormes. Je n'ai pas pu acheter l'usine et je l'ai louée pour 5 ans, de telle sorte que la question de l'hypothèque ne se pose même plus et il est impossible de mettre en gage les machines car personne ne veut donner quoi que ce soit pour elles dans la mesure où il manque deux wagons et que par conséquent le lot n'est pas complet et qu'il est impossible de les utiliser. Croyez bien Vsevolod Stepanovitch que je comprends parfaitement que votre situation est difficile dans la mesure où, avant même de recevoir votre demande, j'ai envoyé, dès que cela a été possible, P. Ia. à Ekaterinodar avec 5.000 roubles.

Maintenant je n'ai plus que des miettes et j'ai avec moi des employés qui sont venus avec moi de Petrograd et que je ne peux pas renvoyer. En outre, je garde l'espoir de recevoir 2 wagons de machines, mais comment pourrais-je alors les racheter ?

Et je ne parle même pas de moi alors que, étant donné que le coût de la vie est extrêmement élevé, vivre dans deux maisons m'a contraint de vendre la maison de Tchernigov. Que va-t-il se passer maintenant - je l'ignore. Le seul espoir est d'aller à Petrograd, dès que l'occasion se présentera, pour essayer d'y trouver de l'argent. Et dans ce cas, Vsev. Step., je considère qu'il est de mon devoir de vous aider. Boris Egorov m'étonne, il avait l'argent de Vl. Vsev. et en outre il avait avec Vl. Vsev. des relations beaucoup plus proches et amicales. En partant il ne m'a donné aucune nouvelle et ne m'a rien laissé alors qu'il ne pouvait ignorer votre situation.

Je vous demanderais Vsevolod Stepanovitch d'envoyer un télégramme à Vl. Vsevol. (je pense que, venant de vous, il sera possible de l'envoyer depuis n'importe quelle ambassade alliée) en lui parlant aussi de ma situation très difficile : que j'ai dû louer un local, que j'ai dépensé de l'argent pour réaménager le local, que j'ai fait faire les fondations mais que je n'ai toujours pas reçu les deux wagons de machines et que l'argent s'épuise. Que dois-je faire maintenant ?

Je ne connais pas l'adresse de Vl. Vsevol. dans la mesure où je n'ai pas reçu une ligne depuis qu'il est parti. Écrivez-lui : « San Francisco poste restante ».

Vsevolod Stepanovitch dès que vous aurez reçu cette lettre écrivez-moi s'il vous plait en détail : qui a récupéré les clefs de la chambre où le bureau est resté, j'y ai laissé des documents de valeur et des clefs, de même indiquez-moi l'adresse de la personne à qui vous avez donné le tiroir, et, le plus important, à qui avez-vous donné les papiers et les documents. Où puis-je les récupérer ?

Dès que l'occasion se présentera, j'irai aussitôt à Petrograd et j'arriverai peut-être à sauver quelque chose de l'appartement.

D'une manière ou d'une autre, Vsevolod Stepanovitch, il faut arriver à passer avant que Petrograd soit libéré des bolcheviks mais maintenant, et bien que j'aimerais le faire, je ne peux rien faire pour vous aider.

Mes sincères salutations à votre famille, meilleurs sentiments,

Votre MV ou IV Kourtov

Grâce à cette lettre la situation réelle de Vladimir à partir de 1918 devient beaucoup plus claire, ce qui permet de tirer les conclusions suivantes :

- En Octobre 1917, la famille a pu prendre peur alors que son allié, Kerensky, est en danger. La famille était trop proche de Kerensky pour que les bolcheviks ne réagissent pas et elle risquait donc de graves ennuis, voire même la mort. Non seulement Vladimir et Moussia sont partis en toute hâte pour Vladivostok, mais Vsevolod et sa femme Lydie

se sont, de leur côté, enfuis pour Ekaterinodar. L'associé ou contremaître de Vladimir a dû déplacer l'usine à Taganrog, au sud de l'Ukraine, à quelque 1.900 km de Petrograd. L'usine a pu être démontée et envoyée par train mais deux wagons ont disparu.

- Vladimir a pris avec lui une importante somme d'argents (les 100.000 dollars dont parle Fern) et a laissé quelque 100.000 dollars à ses associés.
- Vladimir n'a pas donné signe de vie, ni n'a envoyé son adresse à sa famille ou à ses associés en Russie, bien qu'il aurait été facile de les contacter. Ils ont essayé plusieurs fois de le joindre par l'intermédiaire d'ambassades étrangères, comme nous le verrons plus tard, et même le mari d'Hélène, Nicolas Birukoff, a envoyé deux lettres à Vladimir en 1919, une par l'intermédiaire du consulat britannique l'autre par la chambre de commerce américaine. Mais Vladimir qui était lié au consul russe à San Francisco où les lettres auraient pu arriver, n'a jamais réagi.
- Il a toutefois dû être contacté, d'une manière ou d'une autre par quelqu'un, fin 1918 : selon l'agent du FBI Oulachine, il a brusquement vendu son entreprise aux Etats-Unis sans doute en novembre 1918, puis, envoyé son épouse à Los Angeles, où il l'a conduite une seconde et dernière fois en décembre 1919. Ensuite il a disparu, d'abord en Russie, puis, à son retour, à Chicago et a finalement changé son nom en Barstow.

Il est désormais clair qu'il a préféré entrer dans la clandestinité. Ses faits et gestes ne devaient pas être connus de ses associés en Russie auxquels il avait laissé une entreprise en faillite. Cela explique aussi pourquoi, beaucoup plus tard, quand le contact a été rétabli avec sa famille, il ne lui a jamais rendu visite. Sans doute y avait-il à Paris beaucoup trop d'émigrés russes qui auraient pu le reconnaître.

Pour une meilleure compréhension il nous faut sauter les étapes et raconter dès maintenant ce qui s'est passé des années plus tard.

En 1928, *plus de 10 ans après que la famille eut fui la Russie*, Lydie, la mère de Vladimir, n'avait reçu aucune nouvelle de son fils. Elle et ses proches vivaient à Paris dans des conditions exécrables.

En 1925, le gouvernement soviétique a fait savoir que des personnalités telles que les célèbres musiciens Prokofiev, Stravinsky et Borovsky de même que d'autres personnalités du monde des arts seraient les bienvenus avec la garantie de pouvoir retourner à l'Ouest.

Les trois musiciens ont fait une tournée en Russie en 1927. Moussia accompagna son mari (Borovsky) sans doute parce qu'elle voulait retrouver son frère cadet Julian (cette visite est relatée en détail sur mon [blog](#) qui raconte l'histoire de Moussia). A Leningrad elle retourna voir son ancien appartement au 59 de la rue Bolchaïa Pouchkarskaya où elle avait habité avec Vladimir et où Hélène avait donné naissance à la fille de Kerensky, Irène. Elle avait même retrouvé dans des tiroirs des serviettes qui lui avaient appartenu.

Les Borovsky s'installèrent à Berlin pour la saison 1928-1929, et de façon permanente l'année suivante. Ce changement n'avait rien de surprenant car les années 20 ont été pour Berlin une période extrêmement riche du point de vue culturel. A Berlin Moussia parvint à retrouver la trace de son frère Julian et donna à Prokofiev une enveloppe contenant 150 roubles pour la remettre à Julian à l'occasion du prochain voyage en Russie du compositeur en 1928.

Dans son journal Prokofiev écrit :

« 17 novembre (dans son hôtel à Moscou) : Ce matin le frère de Maria Viktorovna est venu me voir. C'est un jeune homme élégant, non dénué d'un certain chic. Il arriva à neuf heures du matin et j'étais encore en pyjama pour le recevoir, avant ma toilette du matin. 18 novembre : Les gens commencent arriver dès le matin... Le frère de Maria Viktorovna est venu (je lui ai donné 150 roubles de la part de M.V. et je l'ai sidéré en lui apprenant qu'elle avait un mari). »

Ainsi, Julian pensait apparemment que Moussia était encore mariée avec Vladimir Baranovsky, et il s'est peut-être demandé si Vladimir n'était pas mort.

En 1928 également, Prometheus – un cinéclub « prolétarien » de Berlin – invita la sœur de Vladimir, Vera à jouer un des principaux rôles dans un film intitulé « La voie d'un prolétaire ». Elle resta à Berlin pour tourner dans des films.

Dans le carnet de sa mère Lydie on peut lire :

1928

Le 30 juillet nous sommes parties à Berlin où nous sommes restées jusqu'au 1^{er} octobre »

Sur le « certificat d'identité » d'Hélène de nombreux tampons confirment ce voyage :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PRÉFECTURE DE POLICE

CERTIFICAT D'IDENTITÉ

Paris, le 29 Mars 1920

Valable jusqu'au 29 Mars 1921

Le présent certificat n'est pas valable pour le retour dans le pays que l'on détermine sans avoir mentionné spécialement sur le présent document. Il est en outre valable à la frontière intérieure, à un document quelconque, en Russie.

<p>Signement</p> <p>Taille 1 m. 70</p> <p>Age 30 ans</p> <p>Chaque 10 ans</p> <p>Yeux Marrons</p> <p>Vision Normal</p> <p>Signes particuliers</p> <p>Observations</p>	<p>Nom de famille <i>Baranoff</i></p> <p>Prénoms <i>Paul</i></p> <p>Date de naissance <i>12.10.43</i></p> <p>Lieu de naissance <i>Wladimir</i></p> <p>Nom de famille du père <i>Baranoff</i></p> <p>Nom de famille de la mère <i>Wastoff</i></p> <p>(Origine Russe n'appartient aucun autre nationalité)</p> <p>Profession <i>Agent de Police</i></p> <p>Ancien domicilié en Russie <i>à Moscou</i></p> <p>Résidence actuelle <i>à Paris 11 Boulevard</i></p>
--	---

Le soussigné certifie que la photographie et la signature apposées ci-contre sont bien celles du porteur du présent document.

LE PRÉFET DE POLICE

Pour le Préfet de Police et pour autorisation,
Le Chef du Bureau de la Sous-Direction Administrative du Cabinet.

Signature du titulaire
H. Baranoff

[illegible]

Ainsi, pendant 2 mois, fin 1928, Lydie, sa fille Hélène et ses deux enfants ont rencontré Vera et son mari, Alexeï Alexeïevitch Pavlov.

Ils ont vraisemblablement rencontré Moussia qui devait savoir où était

Vladimir qu'elle avait rencontré à Chicago et qui, en 1928, venait de déménager à New York. Il n'est pas surprenant de trouver la note suivante dans le carnet de Lydie :

1926

Moussia [**qui à l'époque était à Paris**] a commencé à venir nous voir [**c'est peut-être à cette occasion que Lydie a donné à Moussia la photo de Vsevolod sur son lit de mort ainsi que sa propre photo**]

1929

14/27 septembre, Volodia est réapparu

1930

Nous avons rétabli une correspondance avec Vladimir ; il a commencé à m'envoyer de l'argent

A partir de cette date, Vladimir a commencé à envoyer régulièrement de l'argent à Paris, jusqu'à sa mort, mais il n'est jamais venu voir sa mère qui est décédée en 1949.

Ariane a appris par sa mère que Lydie avait, dans une lettre, demandé à son fils Vladimir ce qui s'était passé et pourquoi avait-il disparu pendant si longtemps.

« Ne me le demande même pas. C'est Fern qui m'a sauvé et je lui dois la vie », aurait-il répondu.

Lydie rencontra également Olga Kerensky à Paris



De gauche à droite : Vladimir Moukhine, Tossia, Lydie Baranovsky, Olga Kerensky, et derrière eux : Gricha, Olga

4 Les lettres d'Hélène à ses parents 1917-1921

5 mai 1917. Hélène vit avec Alexandre Kerensky. Elle est enceinte depuis un mois environ. (A.F. pour Alexandre Fiodorovich Kerensky)

5 mai (1917)

Mes chers tous ! Je pensais que César était parti depuis longtemps et avait emporté ma lettre. Ce sera donc la deuxième. Chez nous tout va bien. Et comme A.F. est ministre de la guerre c'est encore mieux pour papa. En tout cas Koten m'a raconté que vous êtes découragés et ça ce n'est pas bien. Je vous ai trouvé des billets pour le 29 juin pour Kislovodsk si vous voulez y aller ou avant si cela arrange mieux A.F. Le 10 il doit rejoindre l'armée et par conséquent cela ne vaut pas la peine que papa vienne ici avant le 19-20 car ce sera difficile d'organiser quelque chose sans A.F.

*[Malheureusement la 2^e page manque. La lettre se termine comme suit :]
Mais je ne sais pas quand on l'installera. Bon, je ne n'écris plus rien car j'espère vous voir bientôt. Je vous embrasse très fort
Votre Lilia qui vous aime.*

Vsevolod et Lydie sont partis pour le Sud de la Russie, à Ekaterinodar (actuellement Krasnodar). Hélène est à Petrograd enceinte de près de 8 mois. Le lieutenant Kovanko est un ancien assistant de Kerensky. Oliouchok = Olik. Boris Egorovitch est un associé de Vladimir qui l'a escroqué après son départ pour les Etats-Unis. Vladimir est en faillite. Hélène sait que Moussia doit arriver au Japon et va lui envoyer une lettre.

25 novembre 1917 N°9

Cher petit papa, je te souhaite un bon anniversaire et une bonne fête et tout le bonheur possible, surtout la santé. J'espère que tu guériras vite à Ekaterinodar. Comment allez-vous ? Comment êtes-vous installés, je voudrais tout savoir très vite. Je suis très triste sans vous. Je suis très triste surtout parce que je vais vivre un si grand évènement et que vous ne serez pas avec moi. Mais que faire – c'est le destin. Aujourd'hui nous sommes allés avec Lioussia en ville, j'ai reçu mon salaire et j'en ai profité pour acheter à Olik un cadeau pour sa fête. J'ai décidé de lui acheter aussi un cadeau de votre part. Et je lui ai acheté de la pâte à modeler – je pense que ça l'amusera et c'est une distraction tranquille. Je lui ai acheté de ma part des cubes et de la part de A.F. un éléphant. Lioussia lui a acheté un bouvreuil vivant. Je crois qu'il sera content de ses cadeaux.

La bonne est déjà partie. Aujourd'hui elle a brusquement annoncé qu'elle ne resterait pas, elle a ramassé ses affaires et pfiutt. Je dois dire que cela ne m'a pas contrariée. Elle ne me plaisait pas. Mais j'aurai du mal à trouver quelqu'un d'autre dans la mesure où les journaux paraissent un jour mais ne paraissent pas le lendemain. D'une manière générale la ville est tranquille et nous n'avons pas faim. J'espère que nous n'aurons pas faim. Oliouchok mange même beaucoup trop. Nic. Vl. est encore chez nous mais il se prépare à partir le 29. J'ai parlé hier avec Kovanko et il m'a confirmé que l'argent a été envoyé moitié pour moi, moitié pour les enfants. Mais maintenant on ne peut pas le recevoir. Mais ce n'est pas l'argent qui m'importe mais la sollicitude d'A.F. à mon égard. Nous vivons tranquillement et paisiblement. Bor. Egor vient souvent nous voir, mais plus le temps passe et plus je suis persuadée qu'il va escroquer Volodia autant qu'il le peut. Il m'est très antipathique. En outre, il semble qu'il doive lui aussi s'enfuir, cette fois en raison des affaires du grand Baranovsk. Le décompte de Volodia n'est pas encore terminé et il dit à chaque fois qu'il doit donner à l'un ou à l'autre plusieurs milliers de roubles. Lioussia et Nic. Vl. ont un flirt. Ils sont partis se promener. Je suis restée seule et je bavarde avec vous. A vrai dire je suis contente quand ils s'en vont. Ils sont trop gais et trop jeunes pour moi. De sorte que, la plupart du temps, je suis seule dans ma chambre. Ma petite maman, surtout ne demande rien à ce sujet dans une lettre. J'ai d'excellentes relations avec Lioussia et elle m'aide beaucoup et s'occupe de moi et d'Olik. Mais bien sur elle est jeune, en bonne santé et gaie. Alors que désormais je n'ai pratiquement plus rien de tout cela.

Hier, je n'ai pas envoyé la lettre de Moussia, je l'envoie aujourd'hui ! Pourvu qu'ils soient déjà au Japon. Tossia n'est pas arrivé et apparemment il ne viendra pas. Le mieux serait pour lui de démissionner, c'est facile actuellement. Il pourra toujours trouver du travail. Je suis surprise que Olya n'ait rien écrit ! Comment s'en sort elle là-bas avec Lenotchka. Voilà, maintenant nous sommes tous dans des coins différents. Un jour nous nous réuniront (illisible). Mon petit papa, achète une maison à Ekaterinodar avec un jardin, une grande maison pour que nous puissions tous nous rassembler.

*A bientôt mes chéris, je vous embrasse très fort. Soyez en bonne santé, écrivez-moi souvent
Votre Lilia*

Noel 1917, Hélène vit dans l'appartement de Vladimir

24/XII 1917 N° 23

Mes chers tous, nous voilà à la veille de Noël. Nous avons allumé un petit sapin pour Olik. Nous ne l'avons pas acheté, c'est celui que Moussia avait ici. J'avais

vraiment l'âme en peine. J'ai donné à Olik un livre de votre part. Je n'ai pas acheté de jouets, je n'ai pas où les mettre. La sage-femme est venue hier et elle m'a rassurée. Elle dit qu'il est hors de question que j'aie des jumeaux, qu'elle peut très clairement palper un seul enfant. Peut-être parce que je veux que cela soit ainsi, je lui fais plus confiance qu'au médecin. Je ne peux pas imaginer ça, ce serait trop affreux d'avoir des jumeaux. Et en plus mon ventre n'est pas si gros. Comment y aurait-il de la place pour deux enfants. Je me suis donc calmée et puis on verra bien. Les fêtes approchent. Nous avons fini avec Lioussia les travaux de rangements et de préparation et maintenant il n'y a plus qu'à attendre l'enfant (ou les deux !). Je pense que cela peut arriver très vite, d'un jour à l'autre mais le médecin parle du 4,5 ou 8 janvier. J'espère que ce ne sera pas plus tard. C'est très pénible. Surtout que je dors mal. En fait je ne me sens pas mal, mais c'est terriblement incommode et lourd. Aujourd'hui César est venu déjeuner ; il viendra aussi demain. Boria (Boris) est parti à Moscou. J'ai reçu 100 roubles de Vera et j'ai honte car elle n'a pas assez d'argent. Nous faisons sans cesse des réserves. Nous avons acheté 5 pouds de pommes de terre, 5 pouds de betteraves, 1 poud de navet, 5 pots de lait concentré. J'en achèterai encore 5. Nous ne touchons pas au jambon et au gigot. César m'a donné pour Noël une livre de semoule et des biscuits. Pour moi, c'est un merveilleux cadeau parce que je rêve tout le temps de semoule et que je ne veux pas prendre celle de Olik. Celle-ci sera donc spécialement pour moi. N. Vl. m'a donné 2 portraits d'Al. dans des cadres magnifiques. Les portraits sont merveilleux et quand je les ai vus je me suis mise à pleurer. Lioussia est allé le voir. Le soir elle sort toujours, mais ce n'est pas loin de chez nous. Je ne reste pas seule. Soit c'est Rosa qui reste, soit c'est Galia, la couturière. La Nounou viendra après le Nouvel An, c'est celle qui avait déjà travaillé pour moi.

Que faites-vous pour les fêtes ? Nous sommes tous dispersés. Oliouchok se souvient que c'était beaucoup plus joyeux l'année dernière. Lenotchka était là et on avait invité des enfants.

Bon, mes chéris, je vous souhaite de bonnes fêtes et que Dieu vous apporte du bonheur pour la nouvelle année.

Je vous embrasse très fort,

Votre Lilia

Une lettre d'Hélène à ses parents. Elle s'est rendue à Odessa en 1919 pour enterrer son mari, fusillé par les bolcheviks. Mais elle n'a pas pu revenir immédiatement. (Volodia=Vladimir).

7/II 1921 Akkerman()*

Mes très chers, je n'arrive pas croire au bonheur de pouvoir écrire après une séparation pénible d'un an. Mes très chers, si vous saviez combien cette

séparation a été pénible pour moi. Après mon arrivée à Odessa j'ai presque aussitôt été malade du typhus. Je suis restée à l'hôpital près de 6 semaines. Quand j'ai pu me lever, il était impossible de repartir et j'ai dû rester. Ce n'est qu'au mois d'août que j'ai pu aller voir Vera à Kharkov et c'est elle qui m'a appris que vous étiez parti en avril de Novorossisk à Constantinople et que vous viviez aux îles des Princes. Si vous saviez comme cela fut pénible. J'ai le vertige quand je pense que je pourrai revoir mon Olik et Irinouchka. Mon Dieu, qu'ils ont dû grandir. Irinouchka m'a sans doute m'oubliée. Mais Oliouchok n'a pas pu m'oublier ! Est-il possible que je puisse vous revoir tous sains et saufs – papa, maman, Oliouchenka et Lenotchka. J'ai passé la frontière la semaine dernière. Ce n'est que maintenant que je comprends entièrement le risque horrible que j'ai pris. Mais je ne pouvais rester là-bas sans rien savoir sur vous et les enfants.

Actuellement je suis à Akkerman où l'on m'a mise en quarantaine mais dans quelques jours je partirai pour Kichinev et de là-bas je vais me débrouiller pour avoir un laissez-passer afin de vous retrouver.

J'ai terminé la faculté de médecine et je suis médecin. Je suis arrivée ici avec Natacha (nom de famille illisible). Elle va travailler comme médecin à Kichinev. Avez-vous pu correspondre avec Volodia ? Si vous avez de l'argent vous m'en enverrez peut-être. Je n'ai rien. Mais si vous n'avez pas d'argent, j'arriverai bien à me débrouiller ; j'en emprunterai peut-être à quelqu'un. Si vous pouviez comprendre à quelque point je veux vous voir. Vous étiez quand même tous ensemble alors que j'étais seule. Je me suis tellement ennuyée des enfants. Vous ne pourrez pas le comprendre. Mon Dieu, je perdais si souvent l'espoir de les revoir. Oliouchok doit être grand et Irinouchka a sans doute tellement changé que je ne la reconnaitrai pas. Dieu seul sait quand je pourrai obtenir un laissez-passer. Mais recevoir une lettre de vous me semble un bonheur invraisemblable et inconcevable. Je ne vais pas vous raconter ce qu'a été ma vie pendant cette année

(La lettre s'arrête là, il manque malheureusement des pages)

(*) Akkerman est le nom turc de Belgorod-Dnestrovski dans la région d'Odessa

5 Une lettre d'Hélène à Alexandre Kerensky datée du 1^{er} et 7 janvier 1919

Une lettre qui n'a sans doute jamais été envoyée. Elle a été écrite alors que la famille s'était enfuie et séjournait temporairement à Anapa sur les bords de la mer Noire. Elle est datée du 1^{er} et du 7 janvier 1919, soit un an après que Kerensky, en fuite, a vu sa fille Irène à Petrograd, juste après sa naissance.

Ce qu'Hélène relate à propos de la femme de Kerensky, Olga correspond à ce qu'elle-même a raconté des années plus tard (chapitre V-8).

1 janvier 1919 Anapa. Région du Kouban

1 heure du matin

Mon seul amour, du bonheur pour cette nouvelle année. En pensées je suis tout le temps avec toi. Aujourd'hui comme toujours. Une petite chance est apparue, très incertaine, de t'envoyer de nos nouvelles. Nous sommes séparés depuis si longtemps. J'ai l'impression que cela fait une éternité que je ne t'ai pas vu. J'ai vécu tellement de cauchemars et d'horreurs et quand je m'en souviens mon âme se glace. Nous sommes sains et saufs, nous sommes indemnes !

J'ai quitté Saint-Pétersbourg le 23 octobre (nouveau calendrier). Olya y était avec les enfants ; ils sont tous sains et saufs, ils vont bien. Elle vit chez Volodia (son frère). Elle n'a pas trouvé de travail, elle manquait évidemment de tout, mais ne t'inquiète pas. Tous tes amis – ses amis – l'aident elle et ses enfants. Elle a beaucoup souffert à Oust Sisolsk (Syktyvkar) où elle a été gardée en otage avec M.B. On l'a ensuite transférée à Moscou puis on l'a laissé aller où elle voulait. Ils sont partis à Saint-Pétersbourg. C'est tout ce que je sais d'eux... Pendant 16 jours nous avons vécu l'horreur des bombardements sur Iaroslavl. Puis Iaroslavl a été prise par les bolcheviks.

Olya a été condamnée à mort. Elle s'est enfuie. Je suis restée avec trois enfants. Irinouchka avait attrapé une sorte de choléra. Ensuite je n'ai pas pu supporter les horreurs des perquisitions et je m'attendais tous les jours à être arrêtée (que serait-il advenu des enfants ?), moi aussi je me suis enfuie avec les enfants. J'ai marché 28 verstes avec Irène dans les bras. Terrible souvenir. A Petrograd nous avions faim. L'appartement de Volodia a été réquisitionné. En secret j'ai vendu une partie de mes affaires et je suis partie. A la frontière j'ai dû subir des horreurs ; on m'a fouillée, déshabillée, humiliée, insultée.

Maintenant c'est le silence, le calme. Nous sommes à Anapa. Irinouchka a

grandi. Elle marche depuis le 27 décembre. Elle dit quelques mots : « maman », « papa », « dada » (le grand-père) « baba ». C'est une petite fille adorable et charmante. Tout le monde l'aime beaucoup. Je crois qu'elle te ressemble. Mais parfois j'ai l'impression qu'elle est exactement comme moi. Elle m'adore. Ici elle est bien. Mais à Petrograd c'était affreux et elle était épuisée quand elle est arrivée à Kharkov où nous avons vécu un mois. Nous avons attrapé la grippe espagnole avec des complications pulmonaires.

J'ai du mal à parler de moi, c'est très dur. En fait je ne sais même pas où tu es ? Où es-tu ? Es-tu toujours à moi ? M'aimes-tu ? Te souviens-tu de moi ? Sache que même si tu reviens après des années tu verras en moi le même amour qui était en moi il y a exactement un an quand je t'ai revu pour la première fois après la naissance d'Irène ! Ce soir j'ai pensé tout le temps à toi, tel que tu étais à ce moment là – ton visage, ta barbe () ! Je t'ai écrit tout le temps des lettres. Je les ai gardées. Si nous devons nous revoir tu pourras les lire ! En ce moment je pense à toi avec une telle intensité que j'ai l'impression de te voir et j'ai l'impression que tu le ressens, n'est-ce-pas ? Eh bien, bonne nuit mon petit, mon chéri, mon bien-aimé. Je t'embrasse – ta L.*

7 janvier Aujourd'hui c'est l'anniversaire de notre rencontre à Pétersbourg. Aujourd'hui je vais t'envoyer cette lettre. Je souhaite passionnément que tu la reçoives. Fais-moi savoir par un télégramme ou une lettre où tu es et ce qui tu deviens. Maintenant j'aurai au moins l'espoir de recevoir des nouvelles de toi. Je vais les attendre impatiemment. Je ne peux plus écrire. Et d'ailleurs que puis-je écrire. Désormais ma vie est monotone, ennuyeuse. Au revoir, mon seul bonheur, que Dieu te garde. Entièrement à toi, L.

() Kerensky, en fuite depuis le coup d'Etat bolchevique s'était laissé pousser la barbe pour ne pas être reconnu*

6 Les lettres de Nicolas Birukoff à sa femme Hélène Vsevolodovna Birukoff-Baranovsky, du 5 novembre 1918, 27 février 1919, 17 mars 1919 (deux versions), 20 et 23 mars 1919 et 28 juin 1919 (la dernière écrite juste avant son exécution) et une lettre à son fils Olik, l'annonce dans un journal de son enterrement accompagnée d'une notice nécrologique et un document de l'Armée Blanche.



Les lettres de Nicolas Birukoff sont celles d'un homme d'une grande dignité qui n'a jamais cessé d'aimer profondément son épouse. Peut-être ont elles eu une influence sur Hélène pour le reste de ses jours.

Voici la première lettre de Nicolas à son épouse depuis la révolution. Après être resté sans nouvelle, il a appris qu'elle était à Anapa avec ses parents. Il veut lui rendre visite ou vivre non loin d'elle.

était consternée, tout autant que moi parce que cette nouvelle ne correspondait absolument pas à celle que nous avons eu de Vera Vsevolodovna par l'intermédiaire de E.M. Belikov et selon laquelle vous êtes, toi et Olya, à Yaroslavl (ceci avait été dit début octobre). De chez Kissia je suis allé à la messe, mais dans la mesure où les horaires avaient changé je suis rentré à la maison. On me remit une carte postale que Tossia avait amené pendant mon absence. Sur cette carte L.V. indiquait qu'elle avait reçu un télégramme de Gomel, indiquant que vous étiez saines et sauvées et que vous vous dirigiez sans encombre vers Kharkov. Aussitôt je me suis senti mieux. Mais en même temps beaucoup de suppositions et de questions n'étaient pas résolues. Combien de privations et de malheurs aviez-vous du subir ?! Comment les enfants ont-ils pu supporter tout cela ? Comment avais-tu réussi à t'en sortir avec deux enfants et Irinouchka qui n'est encore qu'un nourrisson ? Que va-t-il se passer maintenant ? Comment allez-vous vivre à Anapa ? Etc . Toutes ces questions me tourmentent et je n'arrive pas à retrouver mon calme. Clavdia P. me reproche de ne pas t'avoir convaincu de partir avec tes parents dès l'année dernière et de ne pas avoir, au moins, emmené Olik avec moi. Mais, même si je me sens coupable vis à vis d'Olik, je considère en même temps que je n'aurais rien pu faire même si j'avais essayé et en plus je pensais qu'Olik serait plus en sécurité avec toi qu'avec moi ; du moins l'année dernière. Depuis que tu es partie à Iaroslavl j'ai toujours rêvé à la possibilité de te convaincre de venir à Odessa et sans attendre ta décision j'ai cherché un appartement et imaginé un moyen de le faire en évitant des dépenses excessives. Mais pendant tout ce temps je ne suis pas arrivé à établir une correspondance avec toi. Maintenant je te demande de répondre le plus vite possible aux questions suivantes :

1) Est-il possible que je vienne à Anapa et que je m'installe quelque part à côté de vous ? Je viendrai afin de vous voir, de te donner de l'argent (actuellement je peux te donner près de 1.000 roubles et vous amener d'Odessa ce dont vous avez besoin.

2) Comment vas-tu et comment va Olik ?

3) Si tu considères qu'il est inutile que je vienne indique moi, même brièvement, ce qui vous est arrivé et comment vous vous êtes tirés de tous ces tracas.

Je viendrai à Anapa vraisemblablement par la mer et je pourrai pas y rester plus de deux semaines pour ne pas perdre mon travail ici.

Je vous embrasse très fort Olik et toi. Mes amitiés à L.V, V.S et Olya.

Votre N.B

6 novembre

La poste a refusé ma lettre. Je l'envoie par l'intermédiaire de quelqu'un qui va à Ekaterinodar et qui la postera là-bas. N.B

Nicolas était en route pour rendre visite à Hélène mais il est resté bloqué à Yalta et a dû rebrousser chemin. Il lui a envoyé de l'argent.

28 décembre 1918

10 janvier 1919

Yalta

Lilia chérie,

En route pour aller vous voir et après être resté bloqué à Yalta dans l'attente d'un bateau pendant 5 jours, j'ai décidé de rentrer à Odessa car je crains qu'un tel désordre puisse aboutir à ce que je sois définitivement bloqué quelque part sur ma route, ou à Anapa, et qu'après t'avoir apporté 2.000 roubles, je perde mon travail car on ne va pas m'attendre sans fin et on me renverra.

*C'est pourquoi j'ai décidé de te faire d'ici un virement de 1.500 roubles, en espérant qu'ils acceptent et promettent de fournir un reçu. Bien que, ne m'ayant pas donné de nouvelles, tu m'aies pratiquement privé de la possibilité de t'envoyer quoi que ce soit, je prends le risque et j'adresse le virement au nom de Vsevolod Stepanovitch pour qu'il te le remettre. **Je ne te l'envoie pas directement parce que je ne sais pas sous quel nom tu vis et qu'il est tout à fait possible que tu aies réussi à sortir de Russie avec un autre passeport.**¹ On ne peut pas envoyer de colis à Anapa et c'est pourquoi je dois remporter à Odessa tous les produits (thé, sucre, bougies, etc.) que j'avais amassés depuis le mois d'août. Je vais demander à Tossia de prendre un congé et de t'apporter encore de l'argent, des produits et des affaires. En fait, je n'ai pas pu prendre de congé et j'ai dû m'esquiver en douce en comptant rester chez vous de 3 à 5 jours en fonction des bateaux, mais je suis resté bloqué ici 5 jours et je ne peux plus aller plus loin. J'ai pris avec moi ta dernière lettre, dans laquelle tu avais promis de me donner des nouvelles sur toi et Olik, pour te rappeler ta promesse. Réponds au moins, pour l'amour de Dieu, à cette lettre ! Si tu ne veux pas adresser ta lettre à D.P. adresse-la à Klavdia Petrovna.*

J'ai quitté Odessa à l'improviste et ce n'est que la veille de mon départ que j'ai appris des Baranovsky que tu étais déjà arrivée à Anapa. Avant mon départ j'ai cherché Natalia Parfinskaya pour lui demander de s'occuper de te trouver, un endroit à Odessa au cas où tu voudrais venir ici. A en juger par la géographie, la sécheresse à Anapa est terrible - un climat qui ne convient ni à toi, ni aux enfants. Dire que je t'apportais des lettres, des cartes postales et des salutations, entre autres des Dorogoï. Ninotchka continue de t'appeler Lilia-la-belle. S'ils

¹ C'est évident que même Nicolas pensait que Hélène s'était peut-être mariée avec Kerensky

refusent d'envoyer un reçu à Odessa, l'expéditeur pour le virement ne sera pas moi mais N.I. Pykhtev, qui est un parent de l'épouse de Paul Pavlovitch. Vsevolod Stepanovitch doit le connaître car il a joué aux cartes avec lui à Kazan. Il vit maintenant à Yalta. Je vous apportais de l'argent, en petites coupures et en « nicolas » qui sont maintenant les plus utiles et des coupons qui ont cours chez vous. Je ne sais pas ce que l'on vous donnera. Si Tossia fait le voyage je lui donnerai des affaires. Ecris-moi ce dont vous avez encore besoin. Je vous apportais du cuir pour une paire de chaussures, une paire de bottines, du satin pour une chemise ou un chemisier, du tissu fin, du tissu pour un manteau ou une veste, du tissu de soldat pour du linge, du thé, du sucre, des bougies, du cacao, du café et d'autres petites choses. Faut-il vous envoyer de la vaisselle ? Un samovar, par exemple, une bouilloire, une cafetière, etc. Des livres ? Vous vivez dans un trou, il ne doit rien y avoir ! Désormais je ne pourrai sans doute pas venir avant le printemps (en avril, par exemple). Avez-vous besoin de médicaments ?

Je vous embrasse très fort. Ecris-moi s'il te plaît, quelque chose, au moins.

N.B

Nicolas a reçu trois lettres d'Hélène. Il souhaite aller à Anapa pour Pâques. Il veut lui envoyer plus d'argent. Il l'informe de ses différents emplois. Il a envoyé deux lettres d'Hélène à Vladimir aux Etats-Unis et lui a lui-même écrit. Il essaie de convaincre Hélène de venir vivre à Odessa afin qu'elle puisse y terminer ses études.

27 février 1919

Odessa

Lilia chérie. Cette semaine j'ai reçu trois lettres de toi, l'une après l'autre : du 1^{er} décembre avec une autre lettre de Kharkov, du 7 janvier et du 20 janvier avec une lettre pour Natacha Porjivskaya. Je réponds à toutes ces lettres d'un seul coup.

J'espère venir vous voir à Pâques. Mais je n'en suis pas certain, dans la mesure où l'on peut m'intégrer à tout moment dans l'Armée des Volontaires. Je considère moi-même que je dois l'intégrer et si je ne l'ai pas fait jusqu'à présent c'est uniquement parce que je suis préoccupé par la précarité de ma famille si je mourrai. C'est pourquoi j'ai cherché un travail afin d'amasser une certaine somme, même petite, avant de rejoindre l'Armée. Je suis loin d'avoir atteint mon but, mais ce n'est quand même pas si mal. Même si la vie est terriblement chère j'ai pu amasser plus de 3.000 roubles et si l'on ne m'avait pas dévalisé à nouveau lors de mon retour de Yalta (mon sac avec mes affaires et mes actions)

j'aurais actuellement plus de 4.000 roubles. Hier je t'ai envoyé 1.000 roubles et dans un mois je t'en enverrai encore autant. Si la situation des parents n'était pas aussi difficile je ne t'aurais envoyé que 500 roubles, et j'aurais continué à économiser. Jusqu'à présent tu n'as pas répondu à une question que je t'ai posée dans presque toutes mes lettres : as-tu reçu mes trois chèques sur la banque Voljsko-Kamskaia ? Sur un des chèques la somme n'était pas indiquée afin que tu puisses en cas de besoin retirer la totalité de l'argent déposé à la banque. Les as-tu pris ou non ?

Actuellement je travaille comme contrôleur à L'Expédition de la préparation des papiers d'Etat [l'impression des billets de banque]. Ce travail me permet de vivre. Pour ma famille et pour économiser de l'argent j'ai des travaux secondaires :

- 1/ des cours d'anglais et des traductions*
- 2/ des travaux occasionnels comme par exemple des séances d'enregistrement, la dactylographie, la sécurité des transports de produits alimentaires.*

Quand je ne suis pas d'astreinte à l'Expédition ce qui maintenant est assez rare – deux ou trois fois par semaine – j'arrive à aller à 60 verstes d'Odessa et je ramène des produits. On me paie pour cela 100 roubles par jour. Mais je dois aussi parfois faire des travaux physiques – porter des sacs de farine, m'occuper des chevaux, dormir à la belle étoile avec les transports de produits, etc.

Je n'ai pas réussi à voir Natacha Porjenskaya : elle est partie à Bender d'où sera envoyée ta lettre par la poste. Je vois Kissa Ackerman rarement. Elle m'a dit qu'elle avait reçu de Olia deux lettres. Envoie les lettres pour Vladimir en Amérique et je pense qu'il les recevra vite, en particulier la première, celle que j'ai envoyée par l'intermédiaire de la chambre de commerce russo-américaine; depuis l'Angleterre, elle traversera l'océan en 4 jours. En ce qui concerne le télégramme on ne peut l'envoyer que d'Angleterre, mais il faut connaître quelqu'un là-bas. J'ai écrit une lettre au consul de Russie à Londres mais j'ai appris aujourd'hui du consul anglais ici qu'il n'était plus sur leurs listes, et par conséquent ma lettre peut ne pas atteindre son but. En plus, un télégramme, même d'Angleterre en Amérique, coûte très cher, environ une livre par mot, ce donne au cours actuel près de 900 roubles pour 15 mots. Je pense que dans ces conditions, il serait plus intelligent de vous envoyer cette somme car elle vous permettrait de vivre jusqu'à ce que Volodia reçoive la lettre dont je n'ai payé l'envoi que 53 roubles. Un de mes élèves d'anglais part prochainement (dans un mois) en Angleterre. Je lui donnerai des instructions pour envoyer un court télégramme afin de communiquer votre adresse à Volodia et pour envoyer d'Angleterre à Volodia un courrier express recommandé. Dans les lettres à

Volodia je lui ai recommandé d'envoyer de l'argent non pas à Anapa, comme vous le demandez, mais à mon nom à Odessa dans la mesure où il y a ici une banque du Crédit Lyonnais qui a des succursales à Londres et en Amérique. Je vous enverrai l'argent d'ici.

Je croyais que tu avais terminé l'Institut à Petrograd. Dans le cas contraire il faut évidemment terminer cette affaire à Odessa. Je pense que les professeurs se rappelleront de toi. Ton déménagement avec tes parents à Odessa implique de grandes difficultés, dans la mesure où Odessa est bondé de monde et trouver un appartement coûte très cher. Trouver un appartement vide coûte de 5.000 à 10.000 roubles et avec des meubles de 50.000 à l'infini. Si en 1915 tu ne t'étais pas enfuie d'ici mais si tu avais, au contraire, loué un appartement de 4 pièces, tu serais maintenant une femme riche car louer une chambre maintenant permet de payer le loyer avec chauffage de tout un appartement. Mais comme je souhaite que tu déménages à Odessa, même si la condition est de vivre séparément, je vais faire de gros efforts pour trouver un appartement. Il est vraisemblablement que tu souhaites t'installer avec tes parents, et par conséquent il faut un appartement de 4-5 pièces. Je peux continuer à vivre chez D.P. Je pense que ce sera mieux pour toi. Je crois que comme mari et femme nous n'arriverons jamais à nous entendre. Car nous ne nous comprenons pas, mais comme amis nous pouvons avoir d'excellentes relations et nous pouvons nous aider mutuellement pour élever notre fils.

Je t'enverrai les livres que tu demandes à la première occasion. La dernière lettre que tu m'as envoyée par l'intermédiaire d'une dame est arrivée par la poste. Parmi nos connaissances vivent ici les Boulkine, les Khanykov, les Batog, Koreïvo. Batog a été arrêté dans l'affaire Denikine, sa femme est devenue quasiment aveugle et Choura travaille comme policier. J'ai rencontré les Dorogoï et j'ai été chez eux deux fois. Ninotchka est une très gentille petite fille. Elle se souvient très bien de toi et t'appelle toujours Lilia-la-belle. Tossia n'a pas de landau. Ils ont vendu le landau et la poussette aux Andreev, qui viennent d'avoir un fils. Comme les Andreev n'auront pas besoin de la poussette avant environ un an, je pense réussir à leur reprendre et je te l'amènerai pour Pâques.

Voilà, je crois avoir tout écrit. Au revoir, santé et courage. Je comprends que tu as beaucoup de raisons d'être très déçue de la vie et je te plains infiniment mais je te l'ai dit : attends et sois patiente. Ton bonheur viendra.

Je vous embrasse fort, toi et Olik. Amitiés à tout le monde.

Ton NB

Une lettre de Nicolas à son fils, âgé de 5 ans.

27 février 1919

Odessa

Mon cher fiston Olik !

Hier j'ai reçu ta lettre et je suis ravi d'avoir une machine à écrire grâce à la laquelle tu pourras toi-même lire ma réponse car d'après maman tu sais lire les mots imprimés.

Quand tu viendras à Odessa je te montrerai cette machine à écrire et je t'apprendrai à écrire avec elle : c'est beaucoup plus facile que d'écrire à la main. Je te remercie de te souvenir de moi. Je m'ennuie beaucoup de toi, que j'attends Pâques avec impatience pour pouvoir venir chez vous. Je vous apporterai des sucreries et des cadeaux pour toi. Actuellement je n'ai pas beaucoup d'argent pour t'acheter un beau cadeau, mais, à la place, je t'apporterai trois albums qui te plairont sûrement. Dans l'un des albums il y a mes dessins et photos, dans un autre uniquement des photos et le troisième est vide et tu pourras y coller ou y dessiner ce que tu veux. Je viendrai avec un appareil à photos et je prendrai des photos de vous. Je me rappelle souvent de nos jeux à Petrograd et d'avoir été cherché du lait avec toi lors de ma dernière visite et que tu m'expliquais quels sont les réverbères que l'on appelle seulement des réverbères et ceux que l'on appelle des réflecteurs. Te souviens-tu de mon phonographe ? J'écoute souvent le rouleau que tu préférais : « Toutes les filles l'adorent ». J'ai des rouleaux sur lesquels est enregistrée la voix de maman. Maman les avait enregistrés il y a très longtemps en 1912. Je regrette de ne pas avoir gardé ta voix, je t'avais enregistré à Petrograd mais c'était trop faible. Quand tu viendras à Odessa je t'enregistrerai encore. Je souhaite beaucoup que vous veniez vite à Odessa pour ne pas être séparé de toi. Le grand gramophone de maman doit être perdu à Petrograd à moins qu'elle l'ait vendu. C'est pourquoi j'aimerais beaucoup vous apporter un phonographe car vous ne devez pas avoir de musique, mais ça sera difficile de transporter quelque chose en plus. Récemment chez des amis j'ai vu la chanson « Tout passe ». J'ai demandé qu'on la chante car je me suis souvenu que tu me la chantais à Petrograd en jouant du piano. Réponds-moi à cette lettre et raconte-moi ce que vous faites à quelle heure vous vous levez, comment vous passez la journée ?

Je t'embrasse très fort et je te souhaite une bonne santé. Embrasse pour moi maman et tout le monde.

Ton papa N. Birukoff (écrit à la main)

Nicolas a reçu 6 lettres d'Hélène. Il lui a envoyé de l'argent et lui enverra des livres. Il est inquiet pour son fils Olik.

17 mars (nouveau style) 1919

Odessa

Elizav. 9, apt 8

Lilia chérie,

Je réponds à la lettre que j'ai reçue aujourd'hui par l'intermédiaire du cornette Kroupinsky. Merci de continuer à me donner des nouvelles. Si je ne me trompe pas c'est la 6^e lettre que je reçois d'Anapa. Je t'ai répondu à la fois en confiant une lettre à quelqu'un et aussi en recommandé, presque simultanément en t'envoyant de l'argent par transfert (1.000 roubles). Je t'ai promis dans cette lettre de t'envoyer dans un mois encore 1.000 roubles, mais c'est difficile... Je ne t'en envoie que 500. J'envoie des livres avec le cornette Kroupinsky, s'il accepte de les prendre. Je n'ai pas réussi à trouver le livre de théosophie. J'ai trouvé un manuel d'anglais qui te conviendra très bien. Ne le déchire pas, ouvre avec précaution les pages pliées. J'y ai glissé des cartes postales très intéressantes. Réponds-moi tout de suite combien de cartes tu as trouvé dans le livre.

Cela me fait beaucoup de peine que vous souffriez du froid. Que Dieu fasse que vous connaissiez des jours meilleurs. Je m'inquiète affreusement pour vous. Il paraît que le typhus et d'autres maladies font rage chez vous. J'ai très envie de venir vous voir, mais il y a beaucoup de raisons qui m'empêchent de le faire. D'abord l'incertitude des bateaux, qui fait que je pourrais rester bloqué et perdre ainsi mon travail. Ensuite, si tu veux t'installer à Odessa mon voyage représenterait une dépense inutile. Il serait mieux de dépenser cet argent pour louer un appartement ici et s'y installer. En plus, la situation à Odessa n'est pas encore éclaircie et actuellement elle est pire qu'à Anapa. Je serai vraiment désolé si nous n'arrivons pas à nous revoir bientôt mais je me démène pour que votre situation soit meilleure et je ne veux pas dépenser de l'argent pour l'unique plaisir de vous voir. J'ai beaucoup de peine pour Olik. Je m'ennuie énormément de lui. J'en pleure... Pourquoi est-il toujours malade ? J'aimerais pouvoir vous emmener non pas à Odessa, mais encore plus au Sud, à Batoum ! Trouvez quelqu'un qui doit aller à Odessa et qui accepterait de vous apporter une petite malle que je n'ai pas pu vous amener. Moi, ou plutôt vous, lui paierez 200 roubles quand il vous apportera la malle, le transport sera à mon compte. Quand j'aurais trouvé le livre de théosophie je vous l'enverrai par la poste. Donne le manuel d'anglais à relier pour ne pas perdre les pages. Il coûte très cher.

Je vous embrasse très fort, toi et tout le monde

Ton N.B

Nicolas Birukoff a envoyé une seconde version de cette lettre, en ajoutant d'importantes précisions.

17 mars (nouveau style) 1919

Lilia Chérie

En même temps que la lettre envoyée par l'intermédiaire du cornette Kroupensky j'envoie celle-ci que je mets dans la boîte postale du bateau sur lequel Kroupensky va voyager. Dis-moi laquelle des deux lettres est arrivée en premier. Je veux t'envoyer deux livres avec Kroupensky mais je ne sais pas encore s'il acceptera de les prendre. S'il les prend, tu trouveras dans le manuel d'anglais, entre les pages, 500 roubles (des « kerenkis » et des « nicolas »). Dans la lettre que j'envoie par l'intermédiaire de Kroupensky, je les appelle des cartes postales. Je t'en aurais bien envoyé plus - jusqu'à 1.000 roubles -, mais je n'ai vraiment pas de chance avec l'argent, et j'ai peur de les envoyer ; s'ils disparaissent au moins ce ne sera pas la totalité. S'il te plaît, dès que tu les auras reçus, réponds-moi immédiatement par la poste et une deuxième fois par l'intermédiaire de quelqu'un, afin que je sois sûr que tu as reçu les livres et l'argent. Et dans ce cas j'essayerai de t'envoyer autant que je pourrais. Sans doute par la poste dis-moi aussi si tu as reçu les 1.000 roubles que je t'ai envoyé d'Odessa par la poste le 28 février (nouveau style) avec une lettre recommandée. Un transfert d'argent avec accusé de réception. J'essaie de t'envoyer plus d'argent que ce que je t'avais promis, parce que je sais que dois consacrer une partie de l'argent à tes parents. J'en tiens compte et je redouble d'efforts pour gagner plus. Si ces efforts ne sont pas couronnés de succès dans la mesure où je n'ai vraiment pas de chance et que ce que je gagne n'est pas proportionnel au travail que j'y consacre, alors, après t'avoir envoyé encore 1.000 roubles, il ne me restera plus rien pour faire le voyage d'Anapa. Il serait plus raisonnable de consacrer mes gains futurs à préparer un appartement pour vous. Je t'envoie deux livres : un dictionnaire français et un manuel d'anglais. Je n'ai pas encore pu trouver les livres sur la théosophie ; ils sont très rares dans les magasins, il faut les chercher chez les bouquinistes. Et en plus, dans ce domaine je n'y connais rien, et c'est pourquoi il me faudra fouiller longtemps chez des bouquinistes pour pouvoir trouver le livre qui convient. Excuse-moi de n'avoir rien trouvé jusqu'à présent. J'ai même pensé que cela tombait bien car Kroupensky acceptera peut-être de prendre deux livres mais pourrait refuser d'en emporter trois ou quatre. Le manuel et le dictionnaire sont sans doute plus important que la théosophie. C'est pourquoi j'ai consacré ma journée à trouver un english-manuel et je n'ai plus eu de temps pour la théosophie. Dans la mesure où, pour de nombreuses raisons, en particulier financière, je n'arriverai pas à venir pour Pâques, essayez de trouver une personne de confiance et habile

et qui accepterait de vous amener la petite malle que je n'ai pas pu vous amener à Noël. Je promets de lui payer, en plus des frais de transport, 200 roubles que vous lui verserez quand il vous aura remis la malle et une enveloppe avec la clef qui correspond. Je vous plains beaucoup de souffrir du froid. Je m'ennuie terriblement d'Olik, mais que faire, il me faudra sans doute patienter encore avant que vous puissiez venir ici. Je m'inquiète pour vous car le typhus fait rage chez vous et que la vie est si difficile ... Je t'en prie, fais tout ce qu'il faut pour que les enfants n'aient pas faim. Avez-vous du lait ? Je préférerais renoncer au plaisir de vous voir, si à la place je pouvais vous envoyer plus d'argent. Bon, à bientôt, au revoir, que Dieu vous garde. Ne perdez pas l'espoir d'une vie meilleure. Je vous embrasse très fort

Votre NB

Odessa, Elizavetskaia 9, apt 8

Nicolas a reçu une nouvelle lettre d'Hélène. Il lui suggère de venir à Odessa, évoque les lettres envoyées à Vladimir, il a vu le frère d'Hélène, Tossia.

20 mars (nouveau style)

Lilia chérie ; j'ai vu le cornette Kroupensky qui m'a apporté ta lettre. Il m'a fait une très bonne impression, et j'espère donc qu'il t'apportera sans encombre ma lettre, les livres et l'argent que j'y ai glissés (500 roubles). Je n'ai pas envie de refaire ma lettre et le paquet pour rajouter de l'argent et je ne sais pas comment, mais je pense que je suivrai le conseil de Kroupensky de déposer 1.000 roubles à la banque et de t'envoyer un chèque par l'intermédiaire de Kroupensky ; avec ce chèque tu pourras retirer l'argent à Novorossisk quand tu en auras besoin. Note bien qu'actuellement ce sont mes derniers 1.000 roubles. Si je viens à Pâques je n'apporterai vraisemblablement pas d'argent avec moi.

Je me suis réjoui en apprenant de Kroupensky que la vie chez vous est nettement moins chère qu'à Odessa, qu'il y a du lait et de la viande. J'espère qu'Olik boit du lait et ne le renvoie pas. Plut au ciel que sa santé s'améliore. Je cherche sans arrêt un appartement et si j'en trouve un il est très probable que je ne viendrai pas vous voir, car il faudra payer pour obtenir l'appartement. Je te tiendrai au courant. Je pense que vous pourrez faire, sans moi, le voyage par mer. Préparez des provisions pour 6 jours car manger sur le bateau revient très cher et tu n'y arriveras sans doute pas. Il y a autant de monde en 1^e qu'en 2^e et c'est pourquoi il vaut mieux voyager en 2^e. Louez une cabine à Novorossisk. Il vous faudra une bouilloire et des verres. Il y a de l'eau bouillante sur le bateau. Tu m'avais demandé de t'apporter du thé. Je te donne une recette pour faire une tisane bon marché et délicieuse que je bois désormais. On coupe en deux des figues que l'on passe au four jusqu'à ce qu'elles deviennent rouges. On fait

bouillir de l'eau avec trois demi-figues et cela donne une excellente tisane pour 4 personnes, jusqu'à trois verres chaque. Et en rajoutant du thé on obtient une boisson magnifique. Vu le prix des figues à Odessa, 12 roubles la livre, l'économie est énorme. Toutes les autres tisanes artificielles (à base de fruits ou autres) ne valent rien.

Je vais essayer de trouver un appartement près de la mer ou près des cours. Je pense que la première solution est meilleur car tu ne vas pas aller aux cours tous les jours, et les enfants ont besoin du bon air. Dis-moi ce que tu souhaites et aussi ce que souhaitent tes parents ; je pense qu'ils vivront avec toi. NB ajoute quelques lignes manuscrites

23 mars nc

Tossia vient de passer et il m'a dit qu'il avait reçu une lettre de L.V. D'après cette lettre on voit que vous n'avez pas reçu nos lettres envoyées par l'intermédiaire de quelqu'un. Les envoyer par la poste est apparemment plus sûr. Je vous envoie cette lettre en la mettant dans la boîte postale du bateau. Je n'ai pas eu le temps de mettre de l'argent à la banque. Par conséquent je n'envoie que 500 roubles avec Kroupensky (dans le livre d'anglais), j'ai envoyé 1.000 roubles par virement postal le 26 février (nouveau style) et j'en mettrai 1.000 à la banque demain et je t'enverrai un chèque pour retirer l'argent à Novorossisk. J'ai écrit plusieurs fois que j'envoyais à Volodia 2 lettres par des voies différentes, par le consulat d'Angleterre et la chambre de commerce américaine. Il est impossible d'envoyer des télégrammes, ils ne les prennent pas et s'ils les acceptaient cela reviendrait à près de 1.200 roubles (pour 15 mots). Il serait plus malin de vous envoyer cet argent. J'enverrai un télégramme depuis (illisible) dès qu'une de mes connaissances s'y rendra. On peut boire la tisane de figues avec du lait et du citron. Mais il n'y a sans doute pas de citron chez vous. Je vous enverrai bien de tout mais ils n'acceptent pas les colis. Vous vous préparez à déménager à Odessa alors que Tossia veut envoyer sa famille chez vous. Apparemment il n'a pas confiance ici. Je l'ai appris par Kissia. Ces derniers temps Odessa vit dans la crainte d'une invasion des bolcheviks. Ils ont déjà battu deux fois les alliés.

Dis-moi combien vous avez besoin d'argent par mois pour vivre dans des conditions humaines à Anapa. Ici le pain coûte 12 roubles la livre, la viande 13, le beurre 30, etc. Même si les prix chez vous sont deux fois moins élevés je pense qu'il vous faut pour vivre pas moins de 3.500 roubles par mois. Je me casse la tête pour trouver comment vous aider. Tossia reçoit en plus de son salaire (plus de 1.000 roubles) 50 roubles par jour, ils se servent gratuitement chez les Andreev, ils ont un appartement et ... ils ont des dettes auprès des Andreev. Voila, ici la vie est très chère ici. Je t'embrasse, écris-moi s'il te plaît, ton NB

Dans la lettre suivante Nicolas évoque la situation financière des parents d'Hélène, l'achat éventuel d'une maison à Odessa, et ses relations personnelles avec Hélène.

23 mars (nouveau style) le soir. Lilia chérie !

N°1

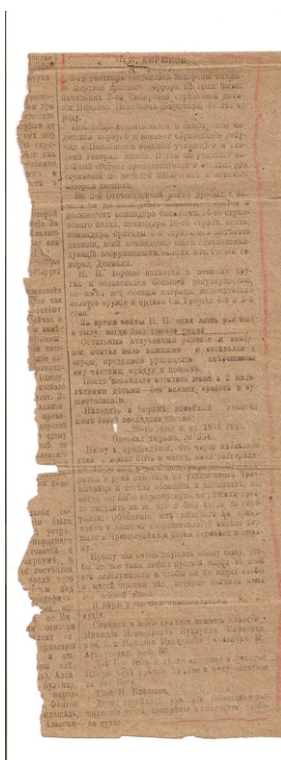
Je conclus d'une lettre de Lydie Vasilievna que Tossia m'a lue que les finances de tes parents sont très mauvaises. Je comprenais cela parfaitement, même avant, mais je pensais que Tossia qui reçoit un meilleur salaire que moi, aurais entrepris quelque chose, emprunté pour lui de l'argent aux Andreev, même temporairement, en attendant d'en recevoir de Volodia. Mais récemment, Tossia m'a dit que non seulement il n'avait rien mais encore qu'il avait dû en emprunter aux Andreev pour lui. C'est pourquoi j'ai décidé de vous aider autant que je peux. Outre les 500 roubles envoyés par l'intermédiaire de Kroupensky (dans le livre d'anglais) je vais déposer prochainement à la banque (sans doute la banque Asovsko-Donskaia) encore 2.000 roubles et je t'envoierai le chèque par lettre recommandée. Tu devras te rendre à Novorosisk pour toucher cet argent [ajouté à la main]. 1.000 roubles sont à moi les 1.000 autres sont empruntés. Cela veut dire que je ne pourrais pas venir vous voir. Je comprends de la lettre de Lydie Vassilievna que tu n'as pas encore reçu mes lettres, dans lesquelles j'évoquais la possibilité pour vous de venir à Odessa et la question de nos relations personnelles. Seule une rencontre pourrait éclaircir entièrement cette question, mais étant donné qu'elle n'aura sans doute pas lieu avant ton arrivée à Odessa, j'exposerai brièvement mon opinion en répétant en partie ce que j'ai déjà écrit. Je me félicite de ton souhait de déménager à Odessa surtout en raison de mon désir de voir Olik près de moi. Je souhaite aussi beaucoup que tu reviennes vers moi, je te donnerai toute la liberté de vivre comme tu veux, sous le même toit ou séparés, avec tes parents ou sans eux. Jusqu'à ce que tu puisses réaliser le changement que tu as prévu dans ta vie personnelle, je reconnaitrai avec plaisir Irinouchka afin de légaliser sa situation. Cela pourrait être modifié sans problème plus tard. Lydie Vassilievna écrit que tu es malade. Je ne veux pas croire qu'il s'agisse d'une maladie grave : cela provient sans doute d'un état d'esprit douloureux, des inquiétudes pour l'avenir et de toutes les contrariétés que tu as subies et que tu subis encore ; lorsque ces raisons auront disparu ta santé s'améliorera. Surtout, ne te décourage pas et ne perds pas l'espoir d'une amélioration. Ménage-toi pour les enfants. Je pense qu'à Odessa, même malgré ma présence, tu te sentiras mieux. Tu pourras finir tes cours, t'occuper de la maison ou travailler. Je te promets de ne pas me mêler de tes affaires.

*La résolution pratique du problème du déménagement à Odessa dépend de la chance de trouver un appartement. En plus de la chance il faut 5.000 à 10.000 roubles pour un appartement vide et 50.000 à 100.000 pour un appartement meublé. En ce qui concerne les meubles, il me reste 4 tables, un bureau, une bibliothèque, un petit divan, une armoire à linge et une armoire pour les vêtements. Je n'ai pas de lit car je les ai donnés à Tossia et ils sont restés à Voznessensk chez les bolcheviks. Je n'ai que deux lits de camp. Si vous avez la possibilité d'acheter des lits à Anapa, emmenez-les, car ici ils sont hors de prix. Tossia m'avait demandé de lui vendre les deux lits, mais j'ai refusé, sachant que je ne pourrai pas en acheter des neufs ; je lui ai dit que je les lui donnais tant qu'il en aurait besoin. Mais malheureusement ils ont disparu. Dans la mesure où nous ne verrons sans doute pas bientôt, je commence à numéroté les lettres et je te prie de me dire quel numéro tu as reçu. Je t'embrasse très fort, toi et Olik. Pourquoi est-il toujours malade ? Essaie de trouver un pédiatre compétent. Il pourra te donner des conseils. As-tu essayé de lui donner de l'huile de foie de morue ? Du lard fondu avec du lait chaud est très nourrissant. Je vous embrasse encore une fois. Mes amitiés à tout le monde. Korevoi, les Dorogoi, les Kouchlianski vous saluent.
Ton NB*

Puis, le 28 juin 1919 Nicolas envoie la lettre suivante depuis la prison. Il s'attend à être exécuté ... Il a été arrêté dans la rue et condamné à mort sans procès.

*Que Dieu te donne à toi et aux enfants la santé et le bonheur.
J'embrasse tout le monde très fort. Je vais prier pour vous.
Ton N. Birukoff*

On ignore quand Hélène a reçu cette lettre mais elle a dû être informée de l'exécution absurde de son mari. La dernière lettre de Nicolas Birukoff a été publiée dans un journal russe, précédée d'une nécrologie.



N.P. BIRUKOFF

Le 3 septembre a eu lieu l'enterrement de Nicolas Pavlovitch Birukoff, 41 ans, victime de la terreur rouge, ancien chef de la 2^e division des tirailleurs sibériens.

Le défunt avait été élevé au corps de cadets de Simbirsk et avait reçu une instruction militaire à l'Institut militaire Pavlovsk (à Saint-Petersbourg) et à l'Académie de l'état-major. Il avait été enseignant dans le même Institut et a laissé une série d'essais sur la pédagogie militaire et des études militaires sur l'Est.

Pendant la 2^e guerre patriotique (1^e guerre mondiale) il a été commandant de bataillon du 14^e régiment de tirailleurs, commandant du 16^e régiment des tirailleurs, commandant de brigade de la 4^e division des tirailleurs, dite « de fer », que commande actuellement le

commandant en chef des forces armées du sud de la Russie, le général Dénikine.

N.P. est très connu dans les milieux militaires où il est très populaire. Il avait toutes les décorations militaires acquises au combat y compris

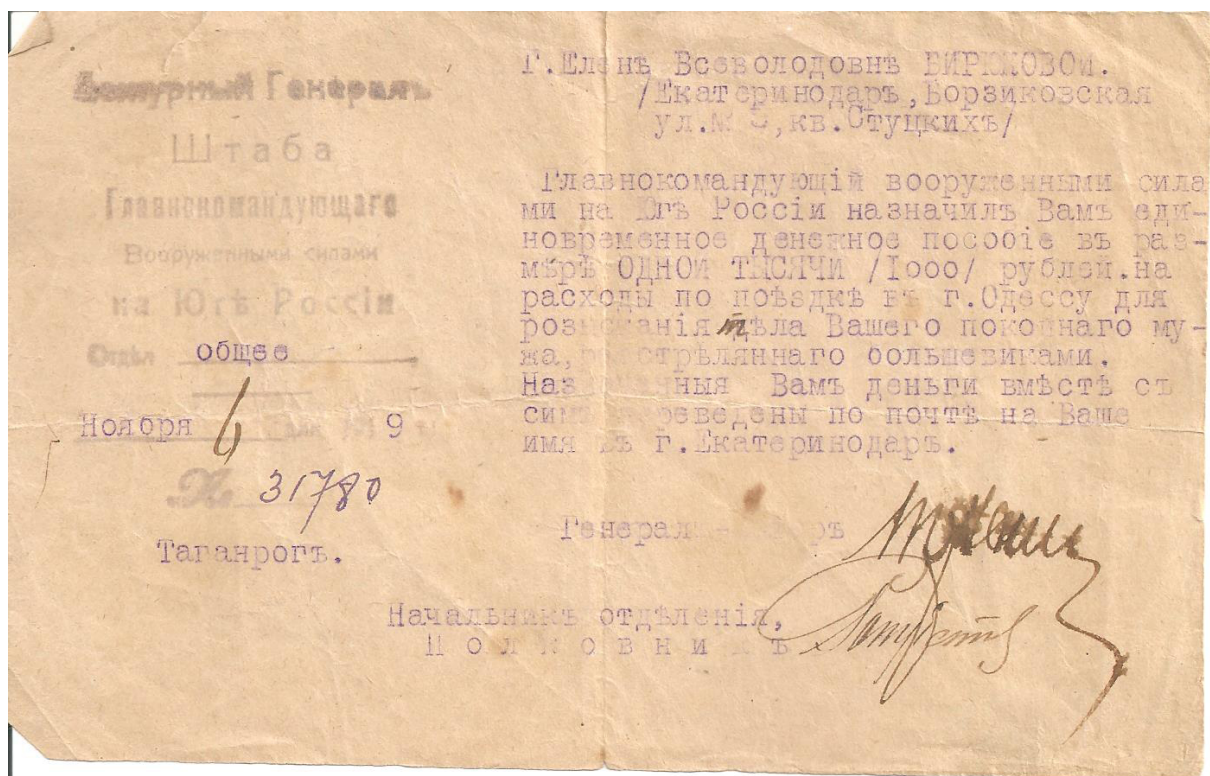
l'Ordre de St Georges des 4^e et 3^e degrés.

Pendant la guerre N.P. n'a été qu'une seule fois à l'arrière quand il a été gravement blessé.

Il considérait sans importance les autres blessures ou contusions et restait dans le rang et continuait à commander les unités qui lui avaient été confiées en se déplaçant dans un chariot.

Le défunt laisse une femme et deux enfants en bas âge sans aucune ressource pour subsister.

La devise du défunt : « accomplissement du devoir, mépris du danger, liberté d'esprit. »



Ce document indique qu'Hélène a reçu en novembre 1919, sur ordre du Commandant en Chef des Forces Armées du Sud de la Russie (i.e. L'Armée Blanche) une somme de 1.000 roubles pour avoir été à Odessa rechercher le corps de son mari et le faire enterrer.


7 Olga Kerensky-Baranovskaya et ses deux fils s'enfuient en Angleterre fin 1920. Son histoire a été publiée en 1967.



Olga et ses deux fils Oleg et Gleb, vers 1918



Olga et ses fils en 1920 après de nombreuses privations comme on peut le lire sur leur visages

Eesti Vabariigi Välisministeerium. Ministère des Affaires Étrangères d'Esthonie.	
isikutunnistus.	Certificat d'identité.
Antud Välisministeeriumi poolt passi asemel kodanikule	Delivré par le Ministère des Affaires Étran- gères au lieu de passeport au citoyen
Nimi <i>Petersen</i>	Nom <i>Petersen</i>
Eesnimi <i>Olga</i>	Prénom <i>Olga</i>
Sündinud <i>1886</i>	né le <i>1886</i>
Elukutse	Profession
Läheb <i>Jaapani</i>	Allant <i>à Japon</i>
Märkused: <i>See tunnistus on maksu maks. 2 k. maksetud 1920. Sõidab ühes poja Jaaniga 15 aastane ja Olga - 12 aastane.</i>	Remarques: <i>Ce certificat est valable jusqu'au 22 mars 1921. Voyageant avec ses fils Jaan de 15 ans, et Olga de 12 ans.</i>
<i>D. Petersen</i> (Tunnistuse omaniku allkiri.)	<i>D. Petersen</i> (Signature du titulaire.)
TALLINNAS. <i>22. septembri</i> 1920 a. N° <i>4055</i>	TALLINN. Le <i>22 septembre</i> 1920. N° <i>4055</i>
Passiosakonna Juhataja: <i>W. J. Tamson</i>	1. Chef de la Section des passeports: <i>f. Tamson</i>
Sekretär: <i>M. G.</i>	Secrétaire: <i>M. G.</i>
	

LES MÉMOIRES d'OLGA KERENSKY
EVENING STANDARD, Octobre 1967

A l'automne de sa vie une femme est assise dans un jardin anglais et se souvient de ce qui s'est passé il y a 50 ans.

Elle a 85 ans. C'est une vieille femme qui vit à Southport, dans un jardin anglais.

Il y a 50 ans elle vivait dans la capitale de la Russie, qui s'appelait alors Petrograd et que nous connaissons actuellement comme Leningrad.

C'est là qu'en 1917 la révolution russe a commencé. Elle a commencé en réalité le 12 mars quand, après environ 4 ans de guerre et des pénuries sans cesse croissantes de produits alimentaires, la garnison s'est révoltée ; l'arsenal fut attaqué ; la sinistre forteresse Petropavlovskaya libéra ses prisonniers ; la foule assiégea le Palais de Tauride où la Douma, le Parlement russe, s'était retranché. Un Comité de la Douma, soutenu par l'armée, appela le tsar à abdiquer. Le 15 mars la dynastie des Romanov cessa de gouverner, après être restée 300 ans au pouvoir.

Un gouvernement provisoire dirigé par le Prince George Lvov et Alexandre Kerensky, un jeune avocat brillant qui siégeait à la Douma, a été créé. Kerensky était également à la tête du Soviet (Conseil) des députés des Ouvriers et des Soldats qui partageait le pouvoir avec le nouveau régime.

En avril 1917, Lénine, le leader bolchévique, est revenu d'exil. Aussitôt la situation a commencé à changer, passant d'une révolution « bourgeoise » qui n'avait pratiquement pas versé le sang, à une insurrection communiste.

L'Armée se désagrège. Le pouvoir de Kerensky se délite. Les bolcheviks attaquent le gouvernement provisoire pendant la nuit du 6 au 7 novembre (selon le calendrier grégorien).

Le Palais d'Hiver est pris d'assaut au matin du 7 novembre et le drapeau rouge flotte sur le Palais des Tsars.

Le soulèvement

Ce que je voudrais décrire, c'est le bouleversement qui a détruit l'ancienne Russie et qui a marqué la fin de presque tout pour moi. Mais je ne puis tout décrire, je ne peux évoquer des événements que des fragments et des lambeaux dont je me souviens clairement et qui ont laissé dans mon esprit et dans mon cœur une impression si profonde qu'aujourd'hui encore, après tant d'années, ils me torturent et que je passe des nuits blanches à pleurer en y repensant.

Donc, tôt le matin du 27 février 1917 (19 mars du calendrier grégorien) notre téléphone sonna. C'était V.V. Somov, un ami de mon mari

Tachkent, puis tous les deux devinrent avocats à Petrograd. Dans appartenaient au même parti celui des travaillistes.

Somov me pria de réveiller immédiatement mon mari et de lui dire que le régiment de Volhynie s'était mutiné. Les soldats

avaient tué leur commandant en chef et défilaient dans les rues de Petrograd. J'avais à peine raccroché que le téléphone sonna de nouveau. Cette fois on appelait de la Douma pour dire que le tsar dissolvait le parlement et les députés étaient convoqués en session extraordinaire.

Mon mari parti immédiatement. Il ne devait plus jamais revenir vivre avec nous.

Le téléphone ne cessait de sonner ? Je ne pouvais plus supporter d'entendre des questions auxquelles je n'avais pas de réponse. Je décidais d'aller voir par moi-même. Il faisait une journée très froid mais ensoleillée et lumineuse avec toute cette neige blanche irisante. Dans rue qui s'appelait alors Tverskaia je tombais sur un détachement de soldats, le visage rayonnant de joie intérieure, ils marchaient en formation et chantaient. Je demandai à l'un deux où ils allaient. Je l'appelai « petit frère ». Cela peut paraître ridicule d'appeler ainsi un robuste soldat mais c'était alors l'usage.

- A la Douma, dit-il

Je ne saurais décrire le ton sur lequel furent dits ces simples mots. Il fallait les entendre. Enthousiasme exaltation, confiance dans les représentants du peuple. Il y avait de tout cela.

La Douma occupait un immense édifice, beau et majestueux, ancien palais du Prince Potemkine. Potemkine avait été un favori de la Grande Catherine et l'impératrice avait ordonné qu'il fut construit pour lui.

Bondé

Le bâtiment était bondé d'ouvriers et de soldats, de gens de toute sorte. Des fourgons et des chariots arrivaient sans cesse apportant des provisions, des armes et des munitions. L'édifice commençait à prendre l'allure à la fois d'un camp militaire et d'un vaste entrepôt de marchandises.

Dans la foule j'aperçus la haute silhouette d'Hermann Lopatine, membre en vue du parti socialiste-révolutionnaire qui avait été condamné à plus de 20 ans de réclusion solitaire à la forteresse Pierre et Paul. Mais même cela n'avait pu briser son moral. A ce moment il habitait un faubourg de Petrograd. Les tramways ne marchaient plus mais quand apprit que dans le centre il se passait quelque chose qui ressemblait à un commencement de révolution, il était venu à pied.

- Madame Kerenski, dit-il, je peux dire aujourd'hui *nunc dimittis* (maintenant tu renvoies ton serviteur). C'est le jour que j'ai attendu toute ma vie. Je voudrai pouvoir mourir aujourd'hui.

Je regrette qu'il ne soit pas mort cette nuit-là, c'eut été une mort heureuse et sereine.

Il devait mourir quelques mois plus tard, d'un cancer, alors

que les bolcheviks avaient arraché le pouvoir au gouvernement provisoire de mon mari.

Cette nuit-là pourtant je n'avais peur de rien. Des feux de joie brulaient dans toutes les rues quand je rentrai chez moi où j'avais laissé les enfants avec une bonne. La joie, les espoirs de ce jour devaient être de courte durée.

Déjà, ce premier jour, un soviet d'ouvriers et de soldats s'était formé. Son ordre N°1 abolissait toutes les marques de respect à l'égard des officiers et sapait la discipline. Ce soviet se réunit d'abord dans une salle de la Douma mais bientôt il s'appropriia l'institut Smolny, pensionnat pour jeunes filles de la noblesse où ma mère et ses deux sœurs avaient été élevées. C'est de l'Institut Smolny que les bolcheviks émettaient leurs décrets et lançaient leurs violentes attaques contre le gouvernement provisoire. Bientôt plusieurs des futurs dirigeants de la Russie avec Lénine à leur tête traverseraient l'Allemagne dans un wagon plombé bien qu'ont fut en pleine guerre entre la Russie et l'Allemagne. En échange de ce service l'Allemagne exigea que les bolcheviks demandent l'arrêt immédiat des hostilités.

Avant leur arrivée, on annonça aux ouvriers que Lénine, le sauveur et libérateur des classes laborieuses était en route. Lorsque Lénine et ses compagnons arrivèrent enfin, ils furent accueillis par des foules organisées, électrisées par les promesses prodiguées à profusion. Pendant des heures et des heures, Lénine prononça des discours du haut du balcon d'un palais réquisitionné. De leur côté, ses disciples camarades et agents, payés ou non, faisaient inlassablement le même travail de propagande parmi les soldats et les ouvriers à chaque coin de rue.

Le gouvernement provisoire qui, entre autres libertés, avait proclamé la liberté de parole, n'essaya jamais de couper court à cette propagande. Les réunions publiques qui se tenaient en permanence semblaient ne devoir jamais finir.

Tout le pouvoir aux Soviets

Le 25 octobre (ancien style), les bolcheviks décidèrent de déclarer ouvertement la guerre au gouvernement provisoire. Ils distribuèrent dans toute la ville des tracts annonçant que le gouvernement provisoire était renversé et que toute le pouvoir appartenait désormais aux soviets, c'est-à-dire aux bolcheviks.

Ce matin-là de bonne heure un marin vint me faire dire de la part de mon mari qu'il quittait Petrograd en voiture : il allait au front afin d'en ramener quelques régiments pour réprimer l'insurrection. Il n'y avait pas à Petrograd de régiments sur lesquels le gouvernement put compter.

Les minutes, les heures passaient lentement, en ce jour

fatidique. Il n'y eut pas d'autres nouvelles de mon mari. Le soir, je décidai de sortir pour voir ce qui se passait dans les rues. M. Somov vint avec moi. Avant de sortir, il mit un revolver dans poche.

D'humeur combative, je me mis à arracher des murs et des réverbères les affiches des bolcheviks. Somov me supplia de cesser d'agir de façon si stupide et même dangereuse, mais je n'y pris pas garde. Je continuai d'arracher méthodiquement les affiches. Nous marchâmes longtemps et arrivâmes à la courte rue Mikhaïlovskaïa qui débouche directement sur la perspective Nevski juste en face de l'hôtel de ville, centre de Petrograd. Il y avait partout des foules. Un homme s'approcha soudain :

- Qu'est-ce que tu fais ? me demanda-t-il.

- J'arrache les affiches des bolcheviks. Ils n'aiment pas le gouvernement provisoire, et moi je n'aime ni les bolcheviks, ni leurs affiches.

Une foule se rassembla, houleuse et menaçante. Je continuai à discuter. Quelqu'un dit qu'on devrait m'arrêter et m'emmener au bureau du commandant dans la même rue. Quelqu'un d'autre cria qu'il fallait nous fouiller. Je me rappelai avec horreur le revolver de Somov. Si on le trouvait, s'en serait fait de nous. Je déclarai avec hauteur que je ne désirai plus parler et gardai le silence jusqu'à notre arrivée chez le commandant.

Il fallait voir la consternation et la peur qui se peignirent le visage du commandant quand je lui dis que j'étais la femme de Kerenski. Je voyais que la situation le dépassait. Il est vrai que les bolcheviks avaient pris le pouvoir à Petrograd et que la ville était aux mains d'une foule excitée. Kerenski pouvait revenir avec des troupes. Le commandant nous dit qu'il nous garderait un moment pour donner le temps à la foule de se disperser, puis nous laisserait partir.

Nous attendîmes quelque temps, puis le commandant donna l'ordre à un soldat de nous faire sortir. Mais dès que soldat entrouvrit la lourde porte, nous entendîmes monter des cris de colère. Une partie de la foule était toujours là.

- Les voici ! cria-t-on. Il les a libérés. Pourquoi attendre ? Camarades, emmenons-la et lui aussi à la caserne du (régiment) Pavlovski. On lui apprendra à arracher les affiches !

C'était une menace terrible. Nous avions entendu dire au cours de la journée que plusieurs femmes avaient été entraînées dans des casernes où les soldats les avaient violées à tour de rôle.

Kerensky arrêté

Le soldat claqua la porte, la verrouilla et mit la chaîne, puis nous ramena chez le commandant. Celui-ci fut très contrarié et

mécontent. Il ne voulait pas s'embarrasser de moi et d'ailleurs je suis sûre qu'il n'avait pas de sympathie pour moi. C'était un officier tsariste. Kerensky lui-même où n'importe quelle personne qui lui était liée ou portant son nom ne lui inspirait aucun sentiment chaleureux ou sympathie.

Il nous dit avec une colère mal contenue : « Je ne sais que faire de vous, mais je sais que je ne peux vous garder ici. On ne garde ici que les militaires arrêtés ». Quelqu'un lui donna l'idée de téléphoner à l'hôtel de ville. Il fut très soulagé quand on lui répondit qu'on enverrait une voiture nous chercher.

On nous conduisit sous escorte armée à l'hôtel de ville. Tout le monde y était si occupé à discuter les événements du jour que personne ne fit attention à nous. Nous y restâmes deux ou trois heures, puis nous nous esquivâmes.

Ma pauvre mère nous attendait, inquiété de ma longue absence. Mais les enfants dormaient. Après cette expérience, on me persuada de quitter l'appartement. Nous logeâmes d'abord chez les Somov. Le téléphone y sonna tard un soir ; c'était mon mari qui appelait de Gatchina. Il arrivait ! Mais notre joie fut de courte durée. Karensky n'amena pas de troupes à Petrograd. Arrêté à Gatchina, il ne put se sauver que par miracle.

La visite

Nous nous installâmes dans un autre appartement sous un faux nom. Mais le nouveau gouvernement savait évidemment très bien où nous trouver.

Une nuit, vers trois heures du matin (les méthodes employées pour les perquisitions policières étaient exactement les mêmes que sous le tsarisme), on sonna à la porte d'entrée. Plusieurs soldats se tenaient sur le palier, un homme en civil derrière eux et, les précédents, un petit officier, un revolver à la main.

- A la moindre provocation ou résistance, je vous abats, dit-il, et pour prouver le sérieux de ses sentiments, il me toucha presque la poitrine avec son revolver.

Devant un vrai danger, je pouvais être très courageuse. Je lui répondis : « Tirez si vous voulez. Je n'ai pas peur ».

- Nous avons appris que Kerensky est ici. Nous venons fouiller l'appartement.

L'entrée et le couloir menant à la cuisine s'emplirent de soldats. Il y avait un escalier de service et la bonne avait ouvert la porte à un deuxième groupe. Je savais parfaitement que mon mari n'était pas à Pétrograd : il se cachait dans une ferme à Gatchina. C'est donc avec une malice secrète que je dis aux soldats de fouiller l'appartement de fond en comble et de ne pas oublier de regarder sous les lits.

Plus tard, on me présenta une feuille constatant les « résultats de la perquisition », qu'on me demanda de signer. Encore pleine de mes anciennes idées sur ce qui se fait et ce qui ne se fait pas, je refusai catégoriquement et poussai l'audace jusqu'à dire que je n'acceptais pas le pouvoir qui les envoyait perquisitionner chez moi. Je ne signerais aucun papier rédigé par eux.

Comme il était évident que ce qu'ils voulaient surtout, c'était trouver et arrêter Kerensky, et que mes opinions et mes propos ne les intéressaient pas le moins du monde, ils ne relevèrent pas mon insolence. Je compris qu'il était inutile d'essayer de vivre en se cachant. J'eus une pleurésie et nous allâmes habiter chez ma mère.

Fabriquer des cigarettes

Après l'insurrection d'octobre je restai sans ressources. Pendant peu de temps, faisant bien attention, je pus m'en tirer avec la petite somme qui me restait, mais l'argent ne dura pas longtemps. Il me fallait trouver du travail. Beaucoup à Petrograd me plaignaient et m'auraient volontiers employée dans leurs bureaux, mais ils étaient déjà terrorisés et comprenaient que donner du travail à Mme Kerensky, c'était s'exposer à un danger mortel.

Ma mère et moi ne savions plus que faire. L'idée nous vint de fabriquer des cigarettes. Nous ne fumions ni l'une ni l'autre et nous ne nous connaissions absolument pas en cigarettes. Nous achetâmes différentes sortes de tabac et fîmes des mélanges fantaisistes. Les commandes affluèrent. Beaucoup étaient peut-être pour nous aider, mais d'autre part les choses commençaient déjà à manquer, et bien qu'on pût encore acheter du tabac en vrac et des fournitures, les cigarettes toutes faites avaient disparu. Plus tard, toute la population de la Russie semblait vendre des produits fabriqués à la maison : nous fûmes en quelque sorte des pionniers.

Nous étions désespérées et résolues. Nous nous mettions au travail le matin de bonne heure pour finir tard le soir, ne nous arrêtant que pour prendre un repas en hâte. Au bout de quelques mois de dur labeur, à l'approche de l'été 1918, nous avions mis de côté assez d'argent pour pouvoir penser à emmener les enfants à la campagne, loin de Petrograd. Mais où aller ?

Une de mes amies, veuve avec trois enfants, apprit par une de ses amies à elle, femme d'un artiste, que la région de Zyriansk, au nord de la Russie, n'avait pas encore été touchée par la révolution. Le ravitaillement y était abondant et bon marché. Nous nous mîmes en route pour le village mentionné dans la lettre de la femme de l'artiste. Nous prîmes le train en troisième

classe de Petrograd à Kotlas, puis un petit vapeur jusqu'à une ville de moindre importance du nom de Oust-Sissolk. De là nous fîmes encore huit kilomètres environ jusqu'au village où nous trouvâmes une chambre chez des paysans.

Nicolas était un simple paysan presque illettré, mais il avait une intelligence naturelle et l'esprit vif. Quand la révolution éclata, il était soldat sur le front. Puis les bolcheviks commencèrent leur propagande et il entendit leurs promesses, jeta son fusil et se hâta de rentrer chez lui. Quand je lui demandai comment il avait pu faire une chose pareille, il expliqua que s'il n'était pas rentré, sa terre aurait été partagée entre les autres paysans et il n'aurait rien eu.

Plein de bonhomie, il nous raconta, en nous parlant de ces premiers temps de la révolution comment il avait jeté une femme par la fenêtre du train qui le ramenait du front. Le train était bondé de soldats. Il n'y avait de place ni en deuxième, ni en troisième classes, mais voyant qu'une dame occupait seule un compartiment retenu de première classe, il s'y installa sans douter un seul instant de son bon droit.

Jetée par la fenêtre

Il essaya de son mieux, nous dit-il, d'aider la dame. Il alla plusieurs fois lui chercher de l'eau chaude aux arrêts pour qu'elle put se faire du thé. Il l'aida avec ses valises et ses paquets. Mais elle continuait à ronchonner. Elle se plaignait que le compartiment sentait la sueur et qu'il n'avait pas le droit d'être là. Il essaya de la raisonner : « Madame, tenez-vous tranquille et tout ira bien. Il y a assez de place pour deux dans le compartiment, et quant à l'air, je vais ouvrir la fenêtre ».

Je ne doute pas que ce qu'il nous raconta ne soit vraiment arrivé, car c'était un homme bon et paisible. La dame continua à grommeler jusqu'à ce qu'il fut à bout de patience ; Il attendit le moment où le train quittait lentement une gare, prit la dame dans bras vigoureux (elle était légère comme une plume, dit-il) et la fit descendre avec précaution par la fenêtre. Après quoi il jeta dehors tous ses bagages et paquets.

Je raconte tous ces détails sur Nicolas, le paysan géant, parce que, pour moi, sa conduite et ses explications jettent une certaine lumière sur la psychologie des soldats russes -paysans dans l'âme- qui quittèrent le front en hâte. Je peux facilement imaginer ce qu'éprouvait la dame du train, mais il n'y avait pas de malice ou de mauvais sentiments chez Nicolas. Quoi qu'il dût arriver par la suite, au début de la révolution les soldats comme Nicolas, n'étaient ni des brutes ni des assassins.

J'essayais d'expliquer à Nicolas que les bolcheviks lui prendraient, comme ils l'avaient fait avec les propriétaires

fonciers, ses grains, ses bêtes et finalement sa terre. Le sang lui monta au visage, il serra les poings et répéta encore et encore : « Ce sera peut-être ma mort, mais jamais, jamais je ne me laisserai prendre ma terre ».

Je crains que cet homme bon et candide qui fut si pressé de gagner la Terre promise ne soit mort. Des millions de « koulaks » ont été déportés et ont péri sous les bolcheviks.

Logeant chez Nicolas, ma mère, mes fils et moi avions toujours assez de pain de beurre et d'œufs. Si nous voulions de la viande nous devions faire à pied huit kilomètres jusqu'à Oust-Sissolsk. Un jour, rentrant du marché, je fus interpellée par deux hommes dans une voiture attelée d'un cheval. Ils me demandèrent si j'étais la « citoyenne Kerenski ». Je leur dis que j'étais Mme Kerenski.

Ils me firent monter dans la charrette et me ramenèrent en ville, dans les bureaux de la Tcheka locale, installé à la prison du district, où l'on me montra un télégramme : « Découvrez où habite la citoyenne Kerensky, perquisitionnez, arrêtez-la et envoyez-la à Kotlas ».

Pendant que j'étais au marché, on avait fouillé ma chambre chez Nicolas et on avait dit aux miens ce qui m'attendait. Si bien que très peu de temps après qu'on m'eut mise dans une cellule, ma mère, mes enfants et même mon amie, la veuve avec ses trois enfants vinrent me voir. Nous pleurâmes ensemble, nous demandant pourquoi cela m'était arrivé, pourquoi Kotlas ? S'il s'était agi d'un ordre de la capitale, nous pourrions le comprendre, mais pourquoi Kotlas ?

A la fin mes visiteurs durent quitter ma cellule, mais on leur permit de revenir chaque jour et de m'apporter des provisions.

Dactylo à la Tcheka

Je passai huit jours dans cette cellule, dans l'attente d'être jugée. Je dois dire que je ne fus pas brimée, ni brutalisée. Je ne voyais pas beaucoup mes geôliers, et seuls les barreaux de la fenêtre et le dur banc de bois à la place d'un lit ne laissaient pas de doute sur le fait que j'étais réellement en prison.

Un matin de bonne heure, la porte de ma cellule s'ouvrit brusquement et un homme aux yeux flamboyants, armé jusqu'aux dents parut. Il était en civil, avec un ceinturon militaire. Un sabre pendait à une courroie à son épaule, des couteaux ou des poignards étaient accrochés à sa ceinture dans laquelle était passé un revolver. Je pus voir des cartouches dans poche de poitrine. Il n'entra pas dans la cellule, mais me demanda seulement si j'avais à me plaindre de quelque chose ? Je bredouillai nerveusement que non, et s'en alla aussitôt en faisant un demi-tour militaire.

Quand je le revis, il présidait mon procès à huis-clos. Apparemment c'était un médecin qui passait pour avoir l'esprit un peu dérangé. Avant la révolution, il était, disait-on, plutôt conservateur. Après la révolution, il était entré au Parti communiste et en était même devenu le dirigeant local – tout cela pour empêcher les excès. Dieu sait si c'était vrai, mais j'en vins à croire que oui.

Quand mon procès s'ouvrit en présence du président et de trois autres membres de la Tcheka, tous les papiers saisis dans ma chambre chez Nicolas furent produits. Je regardai le monceau de lettres de mes amis, toutes anodines : puis je vis les lettres de mon frère à ma mère. Mon frère avait été un haut fonctionnaire au ministère de la Guerre et dans ses lettres il critiquait et accusait les communistes. (Plus tard il travailla avec Trotski à organiser l'Armée rouge, mais il fut arrêté et tué en prison). Je devais le protéger.

- Je ne lis pas les lettres des autres, dis-je.

- Pourquoi ? Est-ce un principe ? demanda le président.

- Oui, si vous voulez.

- Pourquoi êtes-vous venue à Oust-Sissolsk ?

- Parce qu'on m'avait dit que la vie est très bon marché ici et que mes enfants avaient besoin d'être mieux nourris qu'à Petrograd. Et ma mère et moi avions besoin de nous reposer après avoir beaucoup travaillé.

- A quoi ?

- A faire des cigarettes.

- Parce que je n'avais pu trouver aucun autre travail et qu'il fallait que les enfants mangent. Je sais taper à la machine, mais je n'ai pu trouver personne qui voulut me donner un emploi de bureau. Je suis la femme de Kerensky et toute le monde avait peur.

Le président sauta sur ses pieds, frappa du poing sur la table et cria :

- Peur ? Vous l'ont-ils dit ? Pourquoi ne leur avez-vous pas craché à la figure ?

Je ne savais que répondre, je haussai seulement les épaules.

- Vous dites que vous savez taper à la machine. Parfait.

Vous pouvez travailler chez nous. Nous avons besoin d'une dactylo.

Je fus complètement abasourdie : « Mais comment pouvez-vous m'offrir du travail à la Tcheka ? Je suis ici comme prisonnière. Vous êtes mes juges. Et en tout cas il n'est pas question que je travaille à la Tcheka. »

- Pourquoi ? Est-ce encore un de vos principes ?

Toute la procédure était devenue une race. Le président se leva de nouveau et s'adressa aux trois autres juges.

- Comprenez-vous pourquoi cette femme a été arrêtée. Pas

moi. Elle n'est pas coupable. – Et se retournant vers moi : vous êtes libre. (...)

Les Tatares

Quand le fonctionnaire de la Tcheka me dit qu'on nous envoyait à Moscou ma famille – ma mère et mes deux fils – et moi pour qu'on décidât de notre sort, je fus soulagée.

Kotlas, la ville dans laquelle on m'avait envoyée en état d'arrestation, était un endroit terrible. Les forces bolchéviques avaient été repoussées dans les combats avec les Russes blancs près d'Arkhangelsk. Kotlas était bondée de soldats et de marins. En cet été 1918, elle vivait sous la loi martiale. Par comparaison, je me disais que dans le cadre plus familier de Moscou tout irait bien.

Le soir, des soldats armés nous firent descendre du bateau sur lequel nous étions venus à Kotlas. De toute évidence ils avaient reçu pour consigne de prendre de strictes précautions en nous conduisant du bateau au wagon de chemin de fer qui stationnait seul sur une voie de garage. Une locomotive fut accrochée à la voiture et pendant un long moment nous tournâmes et franchîmes des voies avant d'arriver à la gare où l'on nous accrocha à un train en partance pour Moscou. Toujours pour observer les consignes de secret, on nous interdit de regarder par la fenêtre. Notre wagon fut rempli de communistes et deux Tatares vinrent remplacer notre escorte de soldats.

Les premiers temps de la révolution, les serviteurs les plus fidèles et les plus sûrs des bolcheviks étaient les Lettons et les Tatares. A ce moment les bolcheviks ne trouvaient pas facilement des Russes prêts à servir de bourreaux ou de geôliers.

« Nos » Tatares étaient de vrais représentants de leur peuple : rudes et brutaux. Ils criaient après mes enfants, qui avaient l'air terrorisés et perdus. Finalement je ne pus plus y tenir et je commençais à crier moi aussi. Je dis aux Tatares qu'ils n'avaient pas le droit de nous traiter de cette façon et que je me plaindrais à notre arrivée à Moscou. Ces deux Tatars n'étaient pas encore tout-à-fait conscient de leur pouvoir, car leur conduite s'adoucit.

La Tcheka

Tout ce que nous eûmes à manger pendant le voyage était des biscuits et du pain. On m'avait dit que nos gardes nous donneraient des rations, mais ils préférèrent peut-être les garder pour eux. Peut-être aussi n'avaient-ils jamais reçu d'ordres à ce sujet. Peu importait à la Tcheka que nous eussions ou non à manger.

Quand nous arrivâmes enfin à Moscou après plusieurs jours de voyage, nous fûmes accueillis par un garde armé et conduits à la prison de la Tcheka, la Loubianka. On nous mit dans une grande cellule dans laquelle il y avait déjà une cinquantaine de femmes. A notre entrée, une jeune fille courut à notre rencontre. Elle appartenait à la droite du parti socialiste-révolutionnaire et je la voyais à des réunions et des conférences. Elle nous dit que la nouvelle de notre arrestation était parvenue à Moscou et que nos amis étaient inquiets pour nous, ignorant ce qui se passait dans le nord lointain de la Russie.

Les autres prisonnières nous entourèrent bientôt. Chacune fit grand cas des enfants. Chose étrange, ma mère et moi poussâmes un soupir de soulagement : nous étions de nouveau en Russie, avec des gens comme nous.

Parmi nos compagnes de détention, il y avait une jeune chanteuse de music-hall. Elle était très jolie, habillée avec extravagance et coiffée d'un énorme chapeau. Ce premier soir, elle ne l'enleva pas une seule fois. On eut dit qu'elle faisait la une courte visite mondaine.

Elle nous dit qu'au moment de son arrestation, elle était tout habillée pour aller donner une représentation de gala à son théâtre et que la seule raison de son emprisonnement était qu'elle s'était liée à un moment donné avec un membre du parti socialiste-révolutionnaire. Elle l'avait perdu de vue, mais on l'avait néanmoins harcelée de questions à son sujet.

Ce soir-là, on lui demande de chanter une de ses chansons. J'ai encore dans la mémoire les paroles et l'air de ce tango qu'elle chantait vraiment très bien ; quand je l'entends de nouveau, cette chanson sur la chaleur brûlante de l'Argentine, le ciel bleu, l'amour et la danse, je revois notre sombre prison et je me rappelle ceux qui étaient voués à la mort...

Près de la chanteuse était assise une actrice de cinéma. Elle aussi était jeune et très belle, habillée avec élégance. Toutes deux passaient leur temps à se regarder dans la petite glace de leur sac à main, changeant de coiffure, se dessinant les sourcils, se poudrant et se mettant du rouge aux joues, se polissant les ongles, comme si elles se préparaient à entrer en scène.

On relâcha bientôt l'actrice de cinéma mais la chanteuse fut mise seule en cellule. Cela voulait dire que les bolcheviks avaient décidé d'obtenir d'elle d'autres renseignements. J'ignore ce qu'elle est devenue.

Il y avait aussi dans la cellule une jeune femme très ordinaire. C'était la fille d'un trafiquant de marché noir et la jeune épouse d'un autre. Elle nous raconta fièrement quelles noces couteuses et gaies elle avait eues, avec des victuailles en abondance et de la vodka et du vin qu'on avait bus comme de l'eau. Son mari son « cher papa » et elle-même avaient été arrêtés

la nuit qui suivit le mariage. En nous racontant tout cela elle commença subitement à se battre la poitrine en pleurant et en criant que son petit frère adoré restait seul dans le logement vide. Il mourrait de peur et son charmant minois rond et ses quenottes seraient sales parce qu'il n'y aurait personne pour les laver. Elle ne le reverrait jamais – et elle se balançait de droite à gauche comme font les paysannes. Puis elle maudissait les « satanés espions et indicateurs », les vouant pour toujours à l'enfer.

Prison à vie pour une jeune fille de 17 ans

Il y avait dans la cellule une troisième comédienne, élève du Théâtre d'Art de Moscou. Elle était si jeune qu'elle avait l'air d'une enfant avec son chandail rouge. Elle avait de grands yeux effrayés et elle ne disait mot. Elle restait couchée toute la journée par terre dans un coin, les yeux grands ouverts. Parfois elle sanglotait désespérément. Aucune de nous n'essayait même de la consoler. Son destin tragique nous imposait un respect mêlé de crainte.

On nous dit qu'elle était condamnée à mort parce qu'elle avait été fiancée à un homme déjà exécuté pour avoir comploté contre le gouvernement soviétique. On l'accusait d'avoir été sa complice. J'ai entendu dire plus tard que la mort lui fut épargnée. Cette enfant fut condamnée « seulement » à la prison à vie. Prison à vie pour une fille de seize ou dix-sept ans ! Je revois encore ses yeux pleins de larmes, sa vie finie avant d'avoir commencé.

Une mère et la fille avaient été arrêtées en rapport avec le même complot. Comme le fiancé de la jeune fille, le fils (un officier) avait été fusillé. La mère et la fille ne parlaient jamais non plus à personne. Elles restaient couchées par terre en se serrant l'une contre l'autre, comme si elles avaient peur d'être séparées ne serait-ce qu'un instant.

Certaines jeunes détenues semblaient être des étudiantes. J'ignore pourquoi elles avaient été arrêtées mais toutes étaient courageuses et gaies, et elles étaient très gentilles avec mes fils. Elles jouaient avec eux, leur racontaient des histoires, et les garçons me dirent au moment de notre départ qu'ils étaient désolés de les quitter.

La nuit, les détenues – tant de femmes différentes : prostituées, voleuses ou innocentes victimes – s'installaient à leur place pour dormir. Certaines couchaient sur de larges bancs le long des murs, d'autres sur la table sur laquelle on mangeait dans la journée. Comme nouveaux venus, on nous désigna à ma mère, à mes enfants et à moi une place par terre, avec des sacs sales et rugueux en guise de matelas, de couvertures et

d'oreillers.

Comme la jeune fille au tricot rouge, comme la mère et la fille qui se parlaient en chuchotant et priaient, je ne pus dormir. J'avais un bruit dans la tête, le cœur qui battait vite. Tout était aussi irréel qu'un cauchemar.

La porte de notre cellule s'ouvrait de temps à autre et un geôlier appelait un nom. La pauvre femme ainsi désignée se levait et s'en allait, mais où ? Dès ce premier jour, j'avais entendu raconter tant de choses sur cette prison. On m'avait dit qu'il y avait une chaise de constructions spéciale pour torturer les prisonniers, que dans un coin de la cour, on fusillait sans jugement. Tant de choses Je ne sais pas combien d'entre elles étaient vraies, mais cette première nuit à Moscou je les croyais toutes.

Mais les émotions s'émoussent. Les nuits suivantes dans la cellule, ce n'est pas la peur de l'avenir qui m'empêcha de dormir, mais les puces dans les sacs qui nous servaient de literie. La nourriture était très mauvaise. Le matin on apportait de l'eau chaude dans d'énormes chaudrons de fer-blanc, et celles qui avaient du thé et du pain prenaient une sorte de petit déjeuner. Celles que n'avaient rien devaient se contenter d'avaler l'eau chaude.

Vers midi, on apportait un grand seau de soupe avec des quarts en fer-blanc et quelques cuillers en fer-blanc ou en bois. La soupe était un liquide à l'aspect et à l'odeur infects qui contenait des têtes de harengs salés déjà pourris. Je n'ai pas souvenir d'y avoir vu des légumes.

Malgré le goût et l'aspect vraiment répugnants de cette soupe nous avions tellement faim que nous l'avalions jusqu'à la dernière goutte. Le soir, nous recevions une autre ration d'eau chaude et un morceau de pain noir. Plus tard, dehors quand nous gelions et mourions de faim, je repensais souvent avec nostalgie à cette nourriture de prison. Il commença à me sembler qu'elle n'était pas si mauvaise, après tout.

Un jour la porte de notre cellule s'ouvrit et un surveillant se mit à lire une liste de noms. Nous savions que certains prisonniers étaient conduits au cachot ou transférés dans une autre prison, mais que d'autres étaient libérés. J'entendis mon nom. Je me levai, n'osant faire un pas. Était-ce une nouvelle prison, pire encore ? allait-on me séparer de mes proches ? Je n'osais espérer que c'était peut-être la liberté.

Mais c'était bien la liberté pour nous tous. Pourquoi ne nous avait-on pas liquidés, mes enfants et moi, ou laissés en prison, je n'ai jamais pu le comprendre. Je pense parfois que nous avons encore des amis, même parmi les bochéviks.

Ionov par exemple, beau-frère de Zinoviev (et Zinoviev était alors un des plus proches collaborateurs de Lénine) ; il avait

été défendu en justice par mon mari. Et Kamenev, un autre des principaux compagnons de Lénine, avait été membre de la Douma en même temps que Kerensky et quand lui et d'autres bolcheviks avaient été exilés en Sibérie, sous le tsar, Kerensky n'avait jamais cessé de réclamer leur libération.

Il a même pu y avoir des raisons plus sentimentales. Quand Trotski et Kamenev revinrent à Petrograd après la révolution de février, leurs enfants fréquentèrent au début la même école que mes fils, et j'ai entendu dire qu'ils harcelaient leur père pour qu'ils fissent relâcher Oleg et Gleb Kerensky. Ce n'était peut-être pas vrai, mais j'aime à le croire.

De retour à Petrograd nous nous installâmes dans l'appartement de mon frère, et mes fils entrèrent comme pensionnaires dans une école nouvellement formée par les Soviétiques. Elle remplaçait un établissement privé dont ils avaient été les élèves et elle était dirigée par un ancien maître de cet établissement ? Elle devint bientôt une école-vitrine. Quand des délégations étrangères arrivaient à Petrograd, on les y conduisait pour leur montrer la « nouvelle » création du gouvernement soviétique.

Une délégation du parti travailliste anglais visita l'école pendant que mes fils y étaient. Avant son arrivée les locaux furent nettoyés à fond par les élèves, à qui l'on distribua des uniformes neufs – c'est-à-dire moins usés – (qu'on leur reprit le lendemain).

Une école - vitrine

La délégation était accompagnée par Mme Kollontai, alors commissaire à l'Instruction publique. Elle appartenait à la bourgeoisie aisée et avait été une des femmes les plus élégantes de Petrograd. Les enfants se tenaient en rangs. Mme Kollontai prit dans ses bras un gros garçon aux joues roses et le tendit avec enthousiasme triomphe aux délégués.

Personne n'eut le courage d'éclairer les visiteurs sur la vraie raison de la bonne mine de ce garçon : son père était un trafiquant de marché noir. Personne n'osa attirer l'attention sur les enfants à demi-affamés de la classe, comme mon fils cadet ou son ami Karassev, qui devait mourir bientôt de tuberculose, conséquence de la malnutrition. Il y eut néanmoins pendant la visite un moment d'embarras. Un délégué demanda à un garçon près de lui ce qu'il désirait le plus. Sans un instant d'hésitation, l'enfant s'exclama : « De la viande ! ».

Mes fils allaient à cette école, qui s'appelait Chidlovski quand elle était un établissement privé. Je pensais que s'ils devenaient pensionnaires dans un établissement-vitrine bolchevique, ils auraient au moins des rations alimentaires

assurées.

Je commençais à sentir que des forces terribles menaçaient notre existence et que je ne pourrais y faire face toute seule, que je n'aurais pas de quoi nourrir mes fils toute la semaine et qui se je trouvais du travail ; ils resteraient seuls dans un appartement vide, affamés à attendre mon retour. Pensionnaires, je ne les verrais que le dimanche et ils auraient plus de douze kilomètres à faire à pied pour venir à la maison, mais il n'y avait pas d'autre solution.

Ma mère était seule aussi. Nous décidâmes qu'elle resterait chez elle pour ne pas perdre ses meubles. Nous savions que si elle quittait l'appartement, il serait immédiatement réquisitionné et ses affaires confisquées. La place ne manquait pas chez mon frère, mais ma mère n'avait personne pour l'aider à déménager, et nous n'étions assez fortes ni l'une ni l'autre pour nous en charger nous-mêmes.

J'avais peur d'être si seule et je sous-louai la moitié de mon appartement à un jeune couple, des étudiants, selon leurs dires. Ils arrivèrent avec deux malles, mais ils n'étaient presque jamais là. Ce n'est que plus tard, après leur départ, que je compris qu'ils étaient des « responsables communistes » chargés de me surveiller et que la clef devait leur servir à avoir jour et nuit accès à l'appartement. Je suppose que lorsque mes locataires furent tout à fait certains qu'il n'y avait aucune activité contre-révolutionnaire chez moi, ils reçurent l'ordre de me laisser tranquille.

Je trouvai enfin du travail à la fin de l'été 1919. C'était à la section de Petrograd de Centrosoïouz, Union centrale des coopératives. A ce moment, cette vaste organisation, quoique passée sous contrôle des bolcheviks, conservait une certaine indépendance. Un membre de la direction, que je ne connaissais pas, vint à Petrograd et, apprenant que nous mourions presque de faim, m'offrit un emploi d'organisatrice, chargée du service de presse.

Je ne comprenais pas pourquoi ils me donnaient un titre aussi ronflant et je lui dis franchement que je n'avais aucun talent d'organisatrice. Il me répondit que j'apprendrais vite. En réalité je n'avais rien à faire. J'étais chef d'un service imaginaire, mais pour ne pas rester à ne rien faire, je proposai d'aider les dactylos. Je continuais à toucher mon salaire d'organisatrice.

Un fonctionnaire vint de Moscou réorganiser la coopérative et les chefs des services inexistants furent renvoyés. On me garda comme dactylo -au salaire de dactylo. Je fus très heureuse de rester. J'y étais toujours quand vint l'hiver 1919-1920. Il n'y avait plus de tramways et je devais partir de chez moi très tôt pour être au bureau à l'heure. Quand je rentrais, il faisait déjà nuit. Il n'y avait pas d'électricité ni d'autre éclairage dans l'escalier et

l'appartement était aussi plongé dans l'obscurité complète.

Les bougies étaient introuvables ou trop chères pour moi. Il en allait de même quant au pétrole pour une lampe ordinaire. Mais comme on dit en Russie « la pauvreté est le meilleur maître », et bien que je sois maladroite de mes mains, je réussis à confectionner une petite lampe avec un pot à pommade. Je perçai le couvercle et y fis passer des fils tordus en guise de mèche. Une telle lampe consommait peu de pétrole et bien qu'elle n'éclairât pas beaucoup, je n'étais quand même pas complètement dans le noir en allant de la cuisine à ma chambre.

Je vivais maintenant dans une seule pièce et passais par l'escalier de service. Les portes d'entrée et les grands escaliers de tous les immeubles avaient été condamnés. Tout le monde prenait l'escalier de service dans la cour. On entendait parler tous les jours de cambriolages et d'assassinats. J'avais été une enfant extrêmement nerveuse, j'avais toujours eu peur dans le noir. Dans cet appartement sans lumière j'étais terrifiée.

Un terrible hiver

Sauf les rares moments où mes locataires étaient là, je passais les soirées et les nuits à épier le moindre bruit. Parfois je n'avais même pas le courage de quitter la cuisine pour regagner ma chambre, et je restais toute la nuit assise sur une chaise. Cet hiver-là fut un horrible cauchemar.

Un soir en rentrant, je vis que la serrure avait été forcée et que la porte était entrebâillée. Je descendis en courant cher le chef du comité d'immeuble (chaque immeuble en avait un). Il m'accompagne chez moi avec plusieurs autres hommes. Ils s'étaient munis d'une lanterne et lui, avait même un revolver. On ne trouva personne dans l'appartement, mais tout y était sens dessus dessous.

Il n'y avait rien à voler, sauf une montre en or ayant appartenu à mon beau-père et que Kerensky m'avait laissée et un coupon de tissu que les employés de la coopérative avaient le droit d'acheter au prix coûtant, et que j'espérais échanger contre du ravitaillement. Les voleurs les avaient importés l'une et l'autre.

J'allai passer la nuit chez ma mère et, le lendemain, elle s'installa chez moi. Nous savions enfin que tout était ruines et cendres. Nous savions qu'il était désormais inutile d'essayer de sauver nos biens. Tout ce que nous pouvions encore faire était de tenter de vivre parce que notre fin serait celle de mes fils.

A vivre ensemble, nous nous sentions à l'abri des voleurs, mais il y avait toujours le froid et la faim. Notre nourriture consistait surtout en pommes de terre à moitié pourries, lavée à l'eau glacée et cuites sur un minuscule fourneau. Nous n'avions pas de bois ni de pétrole, mais nous possédions un petit poêle

rond de fer-blanc, alimenté de tout petits bouts de bois ou plus souvent, de vieux journaux et de livres que nous déchirions. On pouvait y chauffer de l'eau ou faire cuire des aliments, mais il ne donnait pas de chaleur. Les mains tout engourdies de froid, nous étions affaiblies de faim. Notre seule pensée était la nourriture, la lumière, le feu ; nous vivions dans les ténèbres physiquement et spirituellement.

Le soir, nous nous roulions en boule sur un canapé et essayions de nous réchauffer. Pendant tout ce temps, je ne me déshabillai jamais. Je devais attendre d'être au bureau pour pouvoir me laver. Chez nous, toutes les canalisations étaient gelées et le seul robinet qui marchait était celui de la buanderie, dans la cave de la maison d'en face.

« Nous ferons du monde entier un jardin fleuri »

Le matin de bonne heure, frissonnant de froid, je courrais avec un seau prendre de l'eau au robinet. L'escalier de la cave n'avait plus de rampe (elle avait été cassée) et, éclaboussé d'eau, c'était comme si on escaladait un glacier. Et quand je rentrais le soir dans l'appartement sans feu, l'eau dans le seau n'était plus qu'un bloc de glace qu'il fallait casser et faire fondre sur le petit poêle.

Les latrines ne marchaient naturellement pas non plus. On devait se servir d'autres seaux qu'on vidait dans la cour ou se formaient des monceaux gelés. A la fin de l'hivers, les locataires durent casser les monceaux et les hommes transportèrent les blocs sur des traîneaux hors de la ville.

Il y avait toujours des travaux à faire sur l'ordre du comité d'immeuble. Je nettoyait la cour, blayais la neige, et quand le dégel commençait j'aidai à pomper l'eau des caves inondées. Obscurité, froid, saleté, faim – c'est le souvenir que je garde de ces mois d'hiver. J'avais le ventre ballonné de faim. Ma mère me dit un jour que si elle n'avait pas su comment je vivais, elle m'aurait cru enceinte.

Parfois nous touchions une ration de pain humide, d'habitude soixante grammes, une demi-livre les jours fastes. Quand le pain manquait on nous distribuait des flocons d'avoine. Mais certains jours il n'y avait pas de distribution du tout, rien que ces pommes de terre gluantes, noires, et parfois quelques harengs pourris.

Les habitants de Petrograd erraient comme des ombres tristes, condamnées. Il n'y avait plus de circulation dans les rues – plus de tramways, plus de chevaux (on les avait abattus pour les manger). Ironie amère, nous voyions en cheminant dans la neige d'énormes affiches proclamer la gloire des Soviets. Il me souvient nettement de l'une d'elles qui daïs en énormes lettres

rouges : « Nous ferons du monde entier un jardin fleuri ».

Quitter la Russie

La plus grande chance que nous eûmes pendant l'hiver 1919-1920 fut d'obtenir un vrai poêle, un poêle vraiment solide en fonte. Mon fils aîné me le procura en cédant par acomptes à une femme à l'école une partie de ses rations de pensionnaires. Cette femme portait le titre grandiose de « camarade assistante », c'est-à-dire qu'elle était domestique. Les bolcheviks avaient en effet déclaré qu'il n'y avait plus de domestiques en Russie, si bien que les femmes de leurs dirigeants et celles des trafiquants de marché noir employaient maintenant des camarades assistantes.

Cette femme qui aimait bien mon fils aîné Oleg lui dit qu'elle avait dans sa buanderie à la cave un poêle en fonte dont elle n'avait plus besoin parce qu'on lui donnait peu de lessive à faire et qu'elle n'avait pas de savon. Le dernier acompte versé, Oleg emprunta à l'école un grand traîneau et avec son jeune frère Gleb se mit en devoir de transporter le poêle à la maison. Gleb était à ce moment malade et faible, si bien que pendant la plus grande partie du trajet il resta assis sur le poêle et dut être entraîné lui aussi. Ils arrivèrent épuisés mais heureux et exaltés de m'avoir trouvé un poêle.

A partir de ce moment, nous n'eûmes plus jamais froid. J'obtins un bon d'achat de bois et cette fois c'est moi qui m'attelai au traîneau, fait d'une vieille planche à repasser en chêne que j'avais encore. J'allai avec ce traîneau chez le marchand de bois et par chance pus avoir plusieurs grosses bûches. Je haletais comme un cheval fourbu quand j'arrivai enfin avec les bûches dans notre cour. Il nous restait encore à les débiter, mais cela n'avait pas d'importance. Nous savions que nous allions enfin avoir chaud.

A la fin de l'hiver, le petit Gleb s'affaiblit dangereusement. Il avait souvent le vertige et à l'école il tomba dans l'escalier et se cassa un bras. On fit venir un médecin qui réduisit la fracture, mais dit que l'enfant souffrait d'anémie et avait besoin d'être bien nourri. Quelle dérision ! Où pouvais-je trouver des rations supplémentaires pour lui ?

Quand il était à la maison, il restait couché sans réagir sur le divan. Un jour il dit à ma mère : « Grand-mère, ne le dis pas à maman, elle pleurera encore davantage, mais je crois que je ne me remettrais jamais et que je vais mourir bientôt ». Ma mère me cacha ces paroles, mais je n'avais pas besoin qu'on me le dit pour tout comprendre. Seul un miracle pouvait sauver Gleb – et le miracle arriva.

Un jour pas une voie détournée devenue si habituelle en Russie, j'appris qu'un certain Sokolov que je n'avais jamais rencontré était prêt à faire passer une lettre de moi à mon, Kerensky. Après avoir échappé à l'arrestation à Gatchina,

Kerensky avait été conduit par des fidèles partisans, au péril de leur vie, en Finlande. Mais il n'avait pu supporter l'atmosphère antirusse de ce pays et était rentré à Petrograd.

Il ne vint pas chez moi, mais logea chez une femme médecin, Mme Ivanova, jusqu'à ce qu'il partit pour Moscou, avant d'organiser son passage à l'étranger. Je pouvais maintenant lui écrire. Quand je vis Solkolov pour lui remettre des lettres de la famille, je lui racontai brièvement comment nous vivions. Il m'écouta en silence, puis dit : « Mais pourquoi ne passeriez-vous pas aussi à l'étranger ? ».

J'expliquai que je n'en avais aucun espoir. D'abord, je n'avais pas les moyens d'organiser une évasion : et puis, même si je les avais eus, je ne pouvais prendre ce risque avec deux enfants dont l'un était sérieusement malade.

Quand je le revis, il tira de sa poche intérieure une feuille de papier. C'était une partie d'une liste sur laquelle figuraient les noms des habitants d'un certain immeuble de la rue Pouchkine. Un des noms était celui d'Olga Peterson, veuve d'un ressortissant estonien qui avait deux fils. Je n'ai jamais su comment il s'était procuré cette feuille et y avait inscrit ces noms. Mais il avait travaillé dans la politique et savait arranger ce genre de chose. IL me dit qu'un groupe d'Estoniens devait partir la semaine suivante et que je devais me tenir prête à partir avec eux.

Mais nous convînmes de nous rencontrer de nouveau avant cela. Je ne pus aller au rendez-vous. Le jour où j'aurais dû y aller, ma petite nièce Galia mourut. Elle était l'unique enfant de ma seule sœur. On l'avait envoyée de l'école à l'hôpital avec une dysenterie. Je vois encore son visage jaunâtre, ses yeux profondément enfoncés, le sourire sur ses lèvres exsangues, j'entends sa voix qui allait faiblissant. Je vois encore la salle d'hôpital, les rangées de lits blancs et les petites silhouettes couchées, le visage jaune déjà marqué du signe de la mort. Pas un seul enfant ne survécut alors. Les infirmières et les médecins luttaient héroïquement, mais les enfants étaient trop minés par les privations pour résister à la maladie.

Le jour de la mort de Galia, je ne pus quitter ma sœur, accablée de douleur. Elle ne pouvait supporter l'idée que Galia serait enterrée dans une fosse commune, et nous dûmes faire plusieurs démarches avant d'obtenir la permission d'acheter un petit cercueil.

Quand tout fut terminé, il était trop tard pour mon rendez-vous. Mais Sokolov, avec une persistance pleine de bonté, vint me voir le lendemain et nous prîmes rendez-vous. Puis Gleb eut une jaunisse. Je fis venir un médecin et lui demandai si l'enfant pourrait voyager dans son état. Je prétendis que nous allions à Moscou voir mon frère. Le médecin fut formel : Gleb ne devait

pas bouger.

J'allai voir Sokolov et lui dis que notre projet ne tenait plus – et de nouveau il y eut un miracle. Il me dit que le départ du premier groupe d'Estoniens était retardé d'une semaine. Nous décidâmes de ne pas risquer une nouvelle rencontre. Si Gleb était assez remis le jour du départ, nous irions à la gare.

« C'était l'adieu à la Russie, l'adieu à tout »

Ce n'était pas une décision facile à prendre. A l'exception de mes fils, je laissais en Russie tout et tous ceux qui m'étaient chers. Je partais sans argent : je ne savais pas où nous allions. Nous pensions que Kerensky devait être arrivé maintenant en Angleterre. Je savais que notre vie commune était finie, détruite. Il avait désormais d'autres liens.

J'étais seule à essayer de me dégager du mieux que je pouvais de dessous les ruines de ma vie. Mon fils aîné, Oleg, ne voulait pas partir. Il avait maintenant quinze ans, et les trois années passées en Russie soviétique avaient fait de lui un homme. Lui et ses amis partageaient la même vie. IL ne voulait pas les quitter, si affamés qu'ils fussent. Il pensait que ce serait désertier. En même temps il savait que seul le départ pourrait sauver son jeune frère.

Il ne lui était pas facile d'accepter ma décision de partir, mais il accepta. Il avait toujours été pour moi un soutien moral pendant ces années noires. Quand le moment du départ arriva, c'est lui qui me procura une perruque blonde pour me faire ressembler davantage à une Estonienne.

La révolution n'a pas seulement détruit ma vie personnelle, mais tous mes anciens amis et connaissances ont disparu les uns après les autres. Les miens – mon frère, ma sœur, ma belle-sœur – ne pouvaient pas m'aider. Mon frère à Moscou avait sa famille et sa vie était toujours en danger. La sœur de mon mari luttait pour sa propre existence, mise en péril par sa parenté avec Kerensky. Ma sœur avait toujours eu une vie malheureuse – c'était moi qui devais l'aider. Seule ma mère ne me quitta jamais pendant ces années terribles.

Ce sont toujours des étrangers à notre famille qui nous sont venus en aide pendant ces années. Je me souviens d'un caissier à la Banque d'épargne qui nous commandait les cigarettes les plus chères quand ma mère et moi vivions de leur vente. Je me souviens d'un médecin communiste qui m'a aidée quand Oleg tomba subitement malade. Je me souviens de Nicolas, le paysan géant qui nous a hébergés. Et maintenant c'est encore un « étranger », Sokolov, un intermédiaire qui allait nous aider à nous évader pour de bon.

Aujourd'hui encore, je ne comprends pas comment la

Tcheka a pu ne pas remarquer une famille imaginaire sur la liste de ressortissants estoniens qui lui avait été envoyée pour contrôle et approbation finale. Mais là encore je reçus une aide inattendue.

J'allai avec mon « passeport » à un bureau et je fus reconnue ! Une dame que je ne connaissais que de vue s'approcha de moi : « Madame Kerensky, que faites-vous ici ? ». Je crus que tout était perdu. Je sentis qu'il était tout à fait inutile de mentir. Elle savait la vérité : elle pouvait la lire sur mon visage. Alors je lui dis tout, les faux papiers, la maladie de mon fils, et que les papiers devaient être approuvés avant que nous puissions fuir. Elle dit : « Allez-vous-en, vite. Laissez-moi ces papiers, je les ferai passer parmi d'autres et on ne s'apercevra de rien ». C'est ainsi que cette inconnue devint une vraie amie.

Gleb allait mieux quand vint le jour du départ, et je décidai qu'il nous fallait risquer le tout pour le tout et partir. Ma mère, ma sœur et une amie nous accompagnèrent à la gare. A nous trois, nous portâmes nos trois valises ainsi que Gleb jusqu'à la gare Baltique.

Je me revois assise sur le quai dans l'attente du train, me sentant malheureuse jusqu'au fond de l'âme, chuchotant à ma mère et à ma sœur que la séparation ne serait pas longue, que bientôt nous serions de nouveau ensemble. J'essayais de leur donner de l'espoir, mais il n'y avait pas d'espoir dans mon cœur.

Le train entra en gare. J'étreignis mes proches pour la dernière fois. Quelques années plus tard, ma mère put venir me voir en Angleterre – peu de mois avant de mourir en Russie – mais je n'ai jamais revu ma sœur. Elle est morte sous l'anesthésie au cours d'une opération bénigne.

Le train se mit en marche. Je ne voyais rien – les larmes m'aveuglaient. J'ignorais où j'allais, mais je savais que je laissais ma vie passée derrière moi pour toujours. C'était l'adieu à la Russie, l'adieu à tout.

VI

Vera Vsevolodna Baranovsky – sa carrière en Russie, Allemagne, Tchécoslovaque France

Vera est née le 7.4.1885. Elle est la première enfant de Vsevolod et Lydie. Elle s'intéressa très tôt au théâtre et choisit de suivre une carrière de comédienne. Quand ses parents étaient encore à Omsk, elle partit pour Moscou où elle suivit les cours du Théâtre d'Art. Elle fit ses débuts en 1901 à 16 ans et joua dans de nombreuses pièces avant la révolution :

Les trois sœurs (1901) - Ирина,
Jules César (1903),
L'intruse (1904),
Ivanov (1904),
Le tsar Fiodor Ioannovtich (1905),
La vie d'un homme (1907),
Le docteur Shtokman (1908),
L'oiseau bleu (1908),
Les trois sœurs (1908),
Les murs (1907),
Boris Godounov (1907),
Devant le portail du tsar (1909),
Miserere (1910),
Le mort vivant (1911),
Hamlet (1911),
Peer Gynt (1912),
Le malade imaginaire (1913),
Nicolas Stavroguine (1913),
La pensée (1914),
L'invité de pierre (1914).

En 1910, Vera épousa le compositeur de musique classique Iouri Nikolaïevtich Pomerantsev (1878-1933) qui, alors qu'il encore étudiant, donna des cours à Serge Prokofiev. Après la révolution, il émigra en Bulgarie où il fonda le premier orchestre symphonique. Vera et Iouri divorcèrent avant le début de la révolution.

En 1918, Vera résolut de ne pas suivre sa famille qui avait décidé de quitter la Russie bolchevique. Elle préféra poursuivre sa très prometteuse carrière.

Entre 1915 et 1922 elle joua dans des théâtres de provinces, à Karkhov, Kiev, Odessa, Tbilissi, Kazan, Voronej et dans d'autres villes. En 1922, elle créa, à Moscou, son propre théâtre, l'Atelier théâtral de Vera Baranovskaya, ou « Mastbar » (de **masterskaya** (l'atelier) et **bar** de Baranovsky.). (*Le régime soviétique a toujours eu la passion des abréviations*)

Au cinéma, Vera tourne dans des films tels que le Voleur (1916), Le poids du destin (1917), les Loups (1925).

Elle obtient une renommée mondiale en jouant, en 1926, « La Mère » de Vsevolod Poudovkine, d'après un roman de Maxime Gorki. Un film désormais considéré comme l'un des meilleurs de l'histoire du cinéma. Vera est la Mère, une femme vieillie avant l'âge, désemparée après la mort de son mari (qui avait pactisé avec une organisation d'extrême-droite) et l'incarcération de son fils.

L'année suivante Vera a tourné dans un autre film de Poudovkine, « La Fin de St Pétersbourg », considéré également comme un monument du cinéma mondial.

En 1928, Prometheus, - un cinéclub berlinois prosoviétique - l'invita à jouer le rôle principal du film « La voie du prolétaire ». A Berlin elle tourne aussi dans « Gaz empoisonné » (1929, produit par Michael Dubson), « Révolte en maison de correction » (1930, produit par George Azagarov).

Vera part ensuite pour la Tchécoslovaquie où elle joue dans le premier film parlant tchèque : « Tonka of the gallows » (1930, produit par Karl Anton), « C'est la vie » (1929), « Saint Waclaw » (1930), « Une jeunesse égarée » (1929).

En 1930, elle est invitée à tourner en France où elle retrouve sa famille. A Paris, Vera qui refuse de jouer chez sa sœur Olga, qui a créé en 1928 le « Théâtre du drame et de la comédie », joue néanmoins au « Théâtre Russe » de D.N. Kirova et en 1931 elle joue le rôle de l'actrice Elena Kroutchinina dans « Innocents coupables » d'Alexandre Ostrovski.

Elle a tenu également de petits rôles dans les films français suivants : Une nuit à l'hôtel (1932, Leo Mitler), Monsieur Albert (1932, Karl Anton), Les Aventures du Roi Pausole (1933, Alexis Granowski), Au bout du monde (1934, Henri Chomette et Gustav Ucicky), L'équipage (1935, Anatole Litvak), Valse éternelle (sorti en 1936, après la mort de Vera).

Vera avait quitté la Russie accompagnée de son mari Alexeï Alexeïevitch Pavlov. En 1931 ils tentèrent leur chance à Hollywood. Mais sans succès. Ils revinrent en France un an plus tard. En 1935, victime d'une infection, Vera fut hospitalisée et du subir une opération bénigne. Elle mourut pendant l'opération le 5 décembre 1935.



Alexei Pavlov sur la tombe de Vera Baranovsky

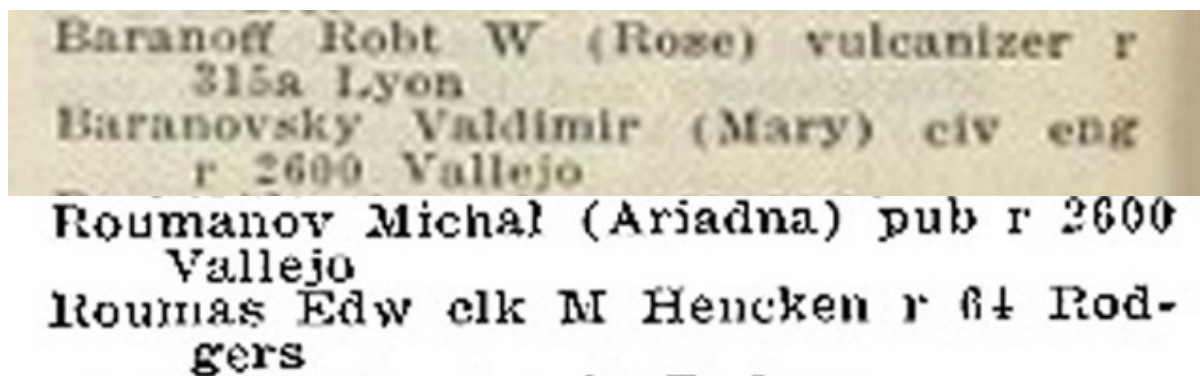
VII

La vie dans un nouvel environnement

1 Vladimir et Moussia à San Francisco et Los Angeles



2600 Vallejo Street, Russian Hill, San Francisco



Annuaire de San Francisco Crocker-Langley 1918/19

Pendant l'été de 1918, alors qu'en Russie leurs parents et sœurs étaient sans argent et rencontraient de graves difficultés, aux Etats-Unis, Vladimir et Moussia déménageaient pour s'installer dans un luxueux appartement de San Francisco au 2600 Vallejo Street. Un autre couple russe les accompagnait : Mikhail Roumanov (un journaliste de 29 ans qui s'était enregistré en inscrivant comme plus proche parent son père Arkadius Roumanov, habitant à Petrograd) et Ariadna Nikolskaya (une pianiste de 21 ans qui, elle, avait inscrit comme plus proche parent Mme Marie Nikolskaya, résidant à Kiev). Tous deux étaient arrivés à Seattle sur le navire japonais SS Suwa Maru le 12 juin.

Vladimir et Moussia pensaient encore que Kerensky pourrait faire un retour sur la scène politique russe. Sur le front de la guerre civile russe, l'Armée Blanche commandée par le général Alexandre Koltchak, avait enregistré des succès notables en Sibérie. Kolchak avait créé un gouvernement, à Omsk (au Sud-Ouest de la Sibérie). Le général Anton Dénikine avançait au Sud tandis que les « Rouges » subissaient d'autres revers en Estonie et en Lettonie.

Mais en 1918 et 1919 l'Armée Rouge reprit du terrain. La famille Baranovsky ne réussit pas à rétablir le contact avec Vladimir et Moussia. Ceux-ci durent vraisemblablement se rendre compte qu'ils ne pourraient plus continuer de vivre dans le luxe et qu'ils devraient, dès lors, ne plus compter que sur eux-mêmes dans la mesure où l'argent provenant du compte bancaire des Baranovsky en Russie risquait de se tarir. La première décision fut d'envoyer Moussia à Los Angeles, dans un appartement bon marché près d'Hollywood. Ce qui fut fait en décembre 1919.

En 1919, Moussia et les Roumanov, s'installèrent dans un bungalow au 1655 West Adams Street à Los Angeles. Un recensement eut lieu aux Etats-Unis le 5 janvier 1920. Les Roumanov apparaissent comme les résidents du bungalow tandis que Moussia est leur « locataire ». Vladimir resta à San Francisco mais lui aussi changea d'appartement. Dans le recensement de 1920 il apparaît comme « ingénieur civil, locataire » au 120 Ellis Street, qu'il n'a vraisemblablement jamais habité, ou alors très rarement.

Courant 1919, Moussia réussit à prendre contact avec les milieux théâtraux de Los Angeles et fit ses débuts en novembre au théâtre Majestic. Ce théâtre venait d'être racheté par les frères Wilkes : Ernest (le dramaturge) et Tom (le producteur). Moussia obtint un petit rôle celui de « la méchante petite sirène intrépide », qui retint l'attention.



Вторая поездка въ Л.Ангелесъ. 31-ое Декабря
1919 г.

Second voyage à Los Angeles 31 décembre 1919. A gauche Vladimir, à droite, vraisemblablement Mikhaïl Roumanov

Le dernier voyage de San Francisco à Los Angeles (pour déménager Moussia) eut lieu le 31 décembre 1919. A partir de cette date, Vladimir disparaît sans laisser de traces. En fait, il retourne en Russie.

On sait très peu de choses sur ce voyage. C'est grâce à la pianiste Fern Scull, la seconde épouse de Vladimir que l'on en sait au moins qu'il a eu lieu.

Dimanche 18 mai 1990 elle répondit aux questions de sa nièce Beverly Wagoner-Meal (qui connut très bien Vladimir quand elle était jeune). Fern explique d'abord comment elle a rencontré Vladimir, puis elle parle de leur vie aux Etats-Unis, et finalement de son voyage en Russie en 1920. Elle dit que Vladimir était très reconnaissant d'avoir été si bien reçu aux Etats-Unis et à chaque fois qu'il effectuait des formalités officielles il mettait toujours ses plus beaux habits : que ce soit pour voter ou même pour aller à la poste.

(Les questions de Beverly Wagoner sont en italiques)

12 :40 « Il était habitué aux manières de la Cour et il avait la politesse des nobles, parce que c'était un vrai Russe, un vrai Russe vient du Nord. Le reste, ce sont des provinces et les Russes possédaient les villages.

Vladimir ne possédait que deux villages ... malheureusement quand il retourna il n'arriva pas à temps si bien qu'il ne put rien récupérer et plus tard quand sa femme [Moussia] visita Petrograd avec son mari du moment qui était pianiste [Alexandre Borovsky], elle retourna dans la maison où ils avaient habité et elle trouva dans le placard des pièces de lin qu'elle avait achetées mais elle ne fut pas autorisée à prendre la moindre serviette avec elle. »

14 :50 « A une certaine époque le père de Vladimir fut nommé [Juge militaire] en Ouzbékistan et sa nurse, quand il avait quatre ou cinq ans, était ouzbek. La nurse amena un cheval sans selle et mis Vladimir dessus et bien entendu Vladimir tomba aussitôt et il eut une cicatrice sur le sourcil qu'il garda toujours et bien entendu la nurse fut renvoyée et je pense que le père de Vladimir trouva quelqu'un d'autre pour s'occuper de son fils.

Au Turkestan russe ils vécurent dans une ville appelée Tachkent. Et il m'a raconté que dans le désert il y avait une arche avec trois boules en or dont l'une tomba, je crois que ce fut pendant un tremblement de terre. La deuxième tomba, et quelque chose d'horrible se produisit, je crois qu'un trou profond s'ouvrit dans le désert, et il déclara : quand la troisième tombera, la Russie s'effondrera. Et je me demande si la boule est encore là ou bien si ce n'était que l'une des histoires inventées par Vladimir car on ne pouvait jamais savoir s'il disait la vérité ou s'il mentait.

« *Vladimir est venu en vacances aux Etats-Unis avec son père ?* »

« Oh, quand il avait 15 ans et croyez-moi si vous voulez mais ils descendirent au Grand Hôtel Plaza, comment s'appelle-t-il maintenant [elle dit quelque chose contre Trump ... en 1990 ...] et il regarda par la fenêtre de l'hôtel et dit : « Papa, j'aimerais bien vivre ici, je veux rester » et son père répondit : « Mais c'est un pays si petit ! »

18 :15 « Vladimir était allé au collège, mais pas vraiment pour apprendre, parce qu'il n'aurait pas besoin de travailler. Il termina un cours de 5 ans en 3 ans et il y a toujours une plaque avec le nom de Vladimir et le nom d'un élève juif... il dut apprendre l'allemand et c'est à ce moment-là qu'il rencontra la mère de Lona, elle lui apprit l'allemand parce qu'à St Pétersbourg ou Petrograd, l'élite parlait français et ne parlait russe qu'aux domestiques et aux chiens.

Il était là quand la révolution éclata et il regardait par la fenêtre les marins faucher les révolutionnaires qui arrivaient en rangs serrés et ils avaient des mitraillettes et le tsar ordonna de les faucher comme on fauche de l'herbe. Alors, lui et sa femme décidèrent de prendre des vacances et d'aller aux Etats-Unis, Vladimir voulait voir des machines, des nouvelles machines qui venaient d'être inventées.

20 :42, et ils louèrent une maison à San Francisco au bord du Pacifique, chez eux ils avaient même un orgue, la maison était si grande, Vladimir n'en était pas content, il n'était jamais content de sa femme, il l'aimait beaucoup mais ne pouvait pas la supporter.

23 :29 : « *Lui et Mousa ?* »

« Elle s'appelait Maria, mais son diminutif était Moussia ».

« *Ils habitaient à San Francisco au moment de la révolution, n'est-ce pas ? Ils ne sont pas retournés ?* »

« Non, le consul vint dîner chez eux et dit : « Vous feriez mieux de retourner en Russie avant que les bolcheviks ne s'emparent de vos biens . Alors, Vladimir est retourné en Russie et Moussia ne savait pas où il était, mais de toute façon, elle est restée en Californie et Vladimir lui avait laissé 100.000 dollars qu'elle dépensa très vite, mais ensuite [elle disait qu'] elle obtint un « divorce mexicain » et se remaria immédiatement avec un pianiste appelé Borovsky. Beaucoup plus tard Borovsky et moi nous eûmes une relation et à chaque fois qu'il faisait des enregistrements il voulait que je m'assoie à côté de lui et je secouais la tête en lui disant ; « Non, ça ne va pas, recommence, je suis désolée, arrête ! et des choses comme ça, mais de toute façon, quand Vladimir revint Moussia n'était pas la ...»

« *Qu'est-ce qu'il a découvert en Russie ?* »

« Il n'a jamais pu arriver jusqu'à chez lui et il a pris le dernier train qui quittait la Russie, occupée par l'Armée Blanche qui lui permit de continuer sa route mais il tomba malade et ils le firent descendre du train. C'était dans un village et comme il était noble, les paysans du village firent tout ce qu'il voulait et une femme lui donna une chambre où elle ne voulait pas entrer alors elle entrouvrit la porte et lui passa un bol de soupe et il pensait qu'il avait la fièvre typhoïde car il a dit : « c'est

à ce moment-là que j'ai perdu tous mes cheveux » et quand finalement il a pu revenir à San Francisco, il n'y avait plus ni femme, ni maison, aucune nouvelle, le consul avait disparu, je ne sais pas ce qui est arrivé au consul, et le contremaître de l'usine, une de ses usines en Russie, avait reçu 100.000 dollars pour diriger l'usine et Vladimir lui avait envoyé ensuite 10.000 dollars pour qu'il puisse vivre et il lui a écrit une lettre pour lui demander de l'argent en lui rappelant qu'il lui avait envoyé 10.000 dollars mais le contremaître répondit « oh, ça c'était sur un autre compte ... » si bien que Vladimir est devenu plongeur sur un train, ça devait être le Southern Pacific ou le Twentieth Century ».

« Je me souviens maintenant de cette histoire à propos de deux – comment s'appellent-ils en russe – les deux petits verres ».

« Ah oui, quand il revint ou quand il essaya de retourner dans sa maison à Petrograd, il avait quitté la Russie avec deux valises, en croco, lourdes comme du plomb. Je ne pouvais pas les soulever même quand elles étaient vides. Je pense que son valet avait dû faire ses valises et pour une raison ou pour une autre il avait mis les deux petits verres dans une valise. Vladimir ouvrit les valises ; dans l'une il y avait une cravate blanche, des queues de pie et un chapeau claqué, l'autre contenait le smoking. A quoi cela pouvait-il lui servir sur la plage de San Francisco ?



Un des deux verres à vodka avec la date anniversaire de Vladimir

Après son retour aux Etats-Unis, Vladimir décida de ne pas rechercher sa femme. Sa voiture, une Willys Knight de 1918, avait été saisie par la municipalité pour un stationnement impayé. Il devint plongeur dans un

train allant à Chicago. Le train passa par une petite ville appelée Barstow et il décida de changer son nom en Barstow. A Chicago il rejoignit un petit groupe d'émigrés russes.

Vladimir commença une carrière de chanteur. Il rencontra Fern, une pianiste qui l'accompagna au piano. Elle se souvient qu'il « chantait le dimanche à l'église, et à la synagogue le samedi. ». Ils se marièrent en 1924 et furent heureux jusqu'à la mort de Vladimir en 1975 à 86 ans. Ils déménagèrent à New York et il reprit son ancienne profession et construisit des ponts en acier dont certains portent encore le nom de son entreprise.

En ce qui concerne le voyage de Vladimir en Russie, on peut supposer qu'il a réussi à aller jusqu'à son appartement de Petrograd, comment aurait-il pu autrement remplir ses deux valises de vêtements ?

2 Vladimir et Fern Scull à Chicago et New York

Quand Vladimir arriva à Chicago, début 1921, travaillant comme plongeur sur un train venant de Californie, il y trouva une communauté russe animée et décida de s'y installer. Afin de ne pas attirer l'attention – pour les raisons exposées au chapitre V-3 – il avait pris officiellement le nom de Barstow, du nom d'une petite ville de Californie par laquelle son train était passé. Il essaya de travailler comme chanteur et trouva un emploi. Il avait une belle voix de basse et était très musicien ce qui n'est guère étonnant dans la mesure où son père était un excellent pianiste et composait de temps en temps des mélodies. Vladimir aimait chanter et s'intéressait à l'opéra et chantait très bien des « Lieder » allemands. Il commença à prendre des cours de chant et gagna un peu d'argent en chantant dans des chorales. C'est ainsi qu'il rencontra en octobre 1921 la pianiste Fern Scull qui avait alors 22 ans, et qui dirigeait la chorale dans laquelle il chantait. Ils tombèrent amoureux immédiatement et il l'accompagna souvent à Chicago, à la station de radio WGN, où elle travaillait.



Fern et Vladimir en 1924



Fern Scull était une excellente pianiste. Elle avait étudié au Conservatoire de Musique de Chicago malgré l'avis de son père, un pasteur méthodiste de l'Indiana, qui estimait honteux de faire de la musique avec d'autres personnes. Mais Fern réussit : elle jouait du piano et de l'orgue à la radio et devint accompagnatrice pour la radio WGN de Chicago. Elle était particulièrement douée pour la « lecture à vue » (lecture d'une partition de façon immédiate). « Je lis la musique aussi bien qu'un journal », disait-elle.

Le programme de radio dans un numéro du Chicago Sunday Tribune donne une idée du genre de musique qu'elle jouait à cette époque. Elle accompagnait au piano : Mark Love, basse, Walter Pontius, ténor, Thomas Coates, baryton, Lawrence Salerno (chanteur de musique napolitaine) et d'autres solistes.

Vladimir chantait aussi souvent qu'il le pouvait. Selon Fern, il chantait, toutes les semaines, à l'église catholique et à l'église méthodiste et même à la synagogue lors du sabbat.

Il avait également l'ambition de devenir acteur. Il trainait avec des membres de la communauté russe qui finirent pas se réunir chez Fern. Plus d'une fois elle a aidé financièrement certains de ces Russes. Selon Fern, c'est dans ce milieu que Moussia retrouva Vladimir. Elle devait venir à Chicago pour assister aux côtés de Prokofiev aux dernières répétitions de la première de son opéra, « L'amour des trois oranges ».

Elle lui fit des commentaires et lui donna des conseils. Puis, Moussia partit pour l'Europe et c'est à Paris qu'elle rencontra le célèbre pianiste Alexandre Borovsky qu'elle épousa en décembre 1922.

Fern aimait bien ces Russes mais ne voulait pas continuer à les aider. Elle insista auprès de Vladimir pour qu'il renonce à ses ambitions théâtrales et cherche un emploi stable. C'est ce qu'il fit. Ingénieur qualifié, il travailla en freelance comme concepteur de ponts métalliques, de ponts tournants en particulier. Mais il n'oublia pas ses ambitions de chanteur et d'acteur si facilement.

Quand le père de Fern, un pasteur méthodiste au village de Moscou dans l'Indiana, apprit que sa fille « vivait dans le péché avec un Russe », il annonça son arrivée à Chicago. Il n'y avait pas de temps à perdre. L'arrivée imminente de ses parents lui fit prendre, sans tarder, une décision. « Pourquoi pas samedi prochain ? », demanda Vladimir et ils se mirent en quête d'un pasteur qui voudrait bien les marier. Après plusieurs refus, ils finirent par en trouver un. Un pasteur de la Deuxième Eglise Presbytérienne de Chicago les « unit par les liens du mariage » le dimanche 16 février 1924, mais seulement après avoir fait subir à Vladimir un interrogatoire en règle. Le révérend fut surpris qu'un homme de la taille de Vladimir ait choisi la petite Fern qui, à côté de lui, semblait une petite fille. Fern, 66 ans plus tard, se rappelait encore que la réponse de Vladimir fut un véritable morceau de bravoure : « Oui », admit Vladimir « mais elle joue tellement bien du piano ! ».

En 1928, Fern et Vladimir déménagèrent à New York où Vladimir espérait toujours pouvoir commencer une carrière d'acteur. Mais l'idée ne fit pas long feu. Pendant la première représentation, il oublia son texte. C'est à cette époque qu'il fut mis en relation avec sa famille à Paris, grâce aux bons offices de Moussia.

Il reprit sa carrière d'ingénieur dans la conception de ponts en acier. Il se mit à travailler pour un bureau d'études et créa ensuite sa propre entreprise avec un associé. « Vladimir connaissait l'acier. Sa spécialité était les ponts tournants et les ponts relevables », indique Fern.

De 1930 à 1960, Vladimir et Fern aidèrent financièrement, autant qu'ils le purent, la mère de Vladimir, Lydie et la famille à Paris.

En juin 1940, alors que la guerre en Europe avait commencé depuis quelques mois, Fern et Vladimir rencontrèrent, à New York, l'intrépide Moussia, remariée à Giacomo Antonini. Elle était à New York pour amener sa fille Natacha Borovsky (qui avait presque 16 ans et était à moitié juive) aux Etats-Unis via Gênes et retourner ensuite en France en 1941. Pendant les années 1940 et 1950, Vladimir et Fern accueillirent souvent Natacha chez eux. C'était très gentil de leur part. La réalité dépasse parfois la fiction.

Fern et le père de Natacha, Alexandre Borovsky avaient un intérêt commun : le piano. Dans de son interview enregistrée de 1990 Fern indique : « Moussia s'est mariée avec un pianiste du nom de Borovsky. Beaucoup plus tard Borovsky et moi nous eûmes une relation et à chaque fois qu'il faisait des enregistrements il voulait que je m'assoie à côté de lui et je secouais la tête en lui disant ; « Non, ça ne va pas, recommence, je suis désolée, arrête ! ». Elle devait avoir en vue des enregistrements de Borovsky par Vox dans les années 1950, dont elle avait l'intégralité (ces enregistrements sont désormais chez un descendant de sa sœur jumelle Faye).

A New York, Vladimir se lança dans la conception de ponts avec un associé pour créer la « Barstow et Mulligan, consultants ingénieurs », qui devait devenir plus tard « Barstow, Mulligan et Vollmer ». Ils conçurent par exemple l'échangeur Kennedy à Louisville dans le Kentucky, un échangeur à niveaux multiples. (Ce genre d'échangeurs est couramment appelé « échangeurs spaghetti »).

Le couple vécut à New York de 1928 à 1951 au 39 West 70th Street, un rez-de-chaussée dans un « brownstone building » (les fameuses maisons mitoyennes en grès rouge). Une chambre avec une petite cuisine et petite salle de bain. Mais la chambre avait une cheminée et suffisamment d'espace pour des lits jumeaux, utilisés comme sofa dans la journée et bien entendu, un grand piano Chickering.

En avril 1951, ils déménagèrent au 56 W 65th Street où Fern resta après la mort de Vladimir en 1976, à 87 ans.

Fern et Vladimir furent un couple très heureux.



Fern Baranovsky-Scully

3 A Paris : Lydie, Olga avec la petite Hélène, Hélène avec Olik et Irène, Sviatoslav avec Lydie

En Turquie, six ans après avoir fui le régime soviétique, la famille Baranovsky, comme beaucoup d'autres familles d'émigrés russes à cette époque, continuait de croire qu'elle retournerait un jour en Russie. Mais à partir de 1922- 1923, ils commencèrent à se rendre compte qu'ils devraient sans doute trouver un autre pays et y rester pour de bon.

En 1923, des décisions furent prises. Jusqu'à cette date, Hélène avait pensé aller rejoindre son frère aux USA. Peut-être avait-elle pensé aussi pouvoir retrouver Kerensky. Les autres rêvaient de s'installer en France. Les adultes parlaient français. Hélène commença à croire qu'elle pourrait être médecin en France. Olga rêvait de redevenir actrice. Ils avaient entendu dire que les émigrés russes s'étaient organisés en France et qu'ils aidaient les nouveaux venus. Les enfants pourraient alors aller dans de bonnes écoles.

A l'automne 1923, Lydie, Olga et sa fille Hélène, Sviatoslav et sa fille Lydie furent les premiers à s'embarquer pour la France. Ils partirent à l'aveuglette sans avoir rien préparé, ne serait-ce qu'une lettre d'introduction.

Ils arrivèrent à Marseille et descendirent dans un hôtel bon marché après avoir vendu quelques bijoux de la grand-mère qui elle-même dut travailler.

Olga et sa fille Hélène partirent pour Paris. Elles s'installèrent rue Mouffetard en décembre 1923. Olga trouva un emploi à l'usine Renault, un travail manuel car elle n'avait aucune qualification. La petite Hélène restait à la maison. Elle était tombée malade. Un médecin diagnostiqua une tuberculose des os et elle fut hospitalisée. Après quelque mois, le diagnostic se révéla erroné et elle put rentrer à la maison.

Hélène et ses deux enfants arrivèrent en France plus tard, en 1924.





CONSULAT GENERAL DE FRANCE
à CONSTANTINOPLE

VALABLE POUR LE VOYAGE SEULEMENT

N° 15599

LAISSEZ-PASSER

Noms et prénoms *Bruckhoff Helen*

Nationalité *russe*

Age et lieu de Naissance *Nemay / Constantinople 30 ans*

Domicile
1° en Russie *Alexandre rue Pouchkine n° 37*
2° Constantinople *rue Catharine n° 1*

Profession *docteur en médecine*

Marie *veuve*

Nom et nationalité de la femme avant le mariage *Karanovsky russe*

se rendant à *Paris*

pour *rejoindre ses parents 85 rue de Valenciennes*

Je certifie l'exactitude des renseignements ci-dessus

Signature de l'intéressé: *H. Bruckhoff*

Pièces d'identité *Passport n° 4014 remis par la*
Mission Diplomatique russe à Paris le 29-9-23
Autorisation Ministérielle du 1-12-23

30x45 Constantinople, le 1.12.23

REPUBLICQUE FRANCAISE

CONSTANTINOPLE

QUITTE (N°) *189*

DATE *24-12-24*

TARIF *79*

COGS *25.20*

F *10*

PERCU *(570 Paris)*

J. Pericas

2-11-100, Constantinople, L. Bouché

Sviatoslav « Tossia » arriva lui aussi en France en 1924. Il travailla comme porteur dans une gare. Il travaillait de nuit et dormait pendant la journée.

Quelque temps plus tard, Hélène prit contact avec une organisation catholique qui intervint pour que les trois enfants soient admis dans une école dépendant d'un monastère. La petite Hélène avait 10 ans, Vsevolod, « Olik », avait 11 ans, Irène 7 ans. Au cours de leur 2^e année dans ce monastère, les nones que les enfants appelaient les « pingouins » décidèrent de les convertir au catholicisme. S'en était trop pour les parents qui décidèrent de les retirer de cette école.

Ils vivaient rue Mouffetard dans des conditions atroces. L'appartement était beaucoup trop petit. Olga et Hélène dormaient dans la même chambre et tous les autres dans l'autre chambre. La grand-mère Lydie et sa petite-fille, Lydie elle aussi, dormaient dans le même lit, Tossia sur un canapé. Le soir on installait deux matelas pour Hélène et ses deux enfants. Olga Kerensky-Baranovsky vint leur rendre visite et fut horrifiée.

Au bout d'un mois, la grand-mère Lydie réunit un conseil de famille et déclara sans ambages : « Il est impossible de vivre ici ».

C'est à cette époque qu'Hélène fit la connaissance de Gueorgui Alexandrovitch Stern qui avait émigré en France avant la révolution. Il était marié et ne semblait avoir aucun problème d'argent. Grâce à lui la famille put changer d'appartement et s'installer rue du Faubourg St Honoré. C'est aussi grâce à son aide qu'Hélène put trouver un emploi d'infirmière.

En fait, une idylle s'était nouée entre Hélène et M. Stern et Lydie ne manqua pas de mettre sa fille en garde contre ce « flirt » avec un homme marié. Mais M. Stern, un homme rond aux cheveux rares, était d'un commerce agréable et la grand-mère oublia vite ses préventions. Les autres membres de la famille l'adoptèrent et il devint « Georgik » (le petit George) pour tout le monde.

En 1925, « Georgik » fit une proposition qui pour la famille tenait du miracle ou du conte de fée. Tout le monde l'écouta en silence. Il proposait de louer, pour trois ans, une petite maison meublée. Le propriétaire avait dû partir subitement et avait accepté de la louer en l'état pour un montant forfaitaire. C'était une maison avec, au rez-de-

chaussée, trois chambres une cuisine, une salle à manger et trois autres chambres au 1^{er} étage. La maison donnait sur un jardin avec des pommiers, une pergola et des massifs de lilas et de jasmins. Elle était située au 5 Villa Sommeiller, une petite rue tranquille du 16^e arrondissement, non loin de la Porte de St Cloud. Ce fut pour la famille une période de bonheur. C'est là que Moussia vint les voir.



Villa Sommeiller. Au milieu, assise la grand-mère Lydie en noir. A gauche, appuyée sur son genou, Lydie (la fille de Tossia), accroupie à droite, Irène. En haut, dans l'embrasure de la porte, Gricha, Olga et sa fille Hélène. Debout derrière la grand-mère, Hélène. A sa gauche, « Georgik » Stern, à sa droite Olik et un ami d'Olik.

Olik allait au Lycée Janson de Sailly et Irène au Lycée Molière.



Olik 1926



Irène 1926



La grand-mère restait considérée comme le chef de la famille. Elle gérât un budget serré et s'efforçait d'éduquer les enfants dans le respect des traditions russes, sans oublier la religion, même si sa fille Hélène était plutôt athée. La famille demeura Villa Sommeiller jusqu'à 1929.



Lydie (née en 1860) en 1926, portant l'insigne de général de son mari. Cette photo a été prise le même jour que les deux photos précédentes au studio R. Rouers, 9 place Saint André des Arts, vraisemblablement lors de la visite de Moussia. (La photo de Lydie figure également dans les archives de Natacha Borovsky, à San Francisco).

En 1929, la maison Villa Sommelier fut reprise par son propriétaire. Hélène loua alors un appartement de 5 pièces pour elle, « Georgik » et ses deux enfants, au 41 rue Claude Terrasse.

La famille se rendit à Berlin en août et septembre, pour voir Vera et Moussia, comme signalé au chapitre V-3.

Fin 1929, quand Vladimir donna à nouveau de ses nouvelles, la famille déménagea au 2 boulevard de la République à Boulogne Billancourt. En 1930 la correspondance reprit à Vladimir qui était à New York et il commença à envoyer de l'argent et des colis à la famille. Le contact avait été perdu pendant 13 ans ...

La famille se dispersa. On se rendait mutuellement visite. Mais ce n'était plus pareil. Les liens s'étaient distendus.

« Georgik » retourna chez sa femme et ce fut le début d'une nouvelle « émigration ». La famille déménagea dans deux appartements, à Boulogne Billancourt.

Olga

Olga (« Olya »), comme sa sœur Vera, était actrice. Elle avait étudié à la même école à Moscou. Sans doute pour éviter la rivalité avec sa sœur, qui devint rapidement une actrice très en vue, elle partit jouer en province. Elle était alors mariée à l'acteur Alexandre Alexandrovitch Soumarokov avec lequel elle avait eu une fille, Hélène, née en 1914. Elle a divorcé de Soumarokov et s'est remariée avec Constantin « Kostia » Kloboutski qui a disparu pendant la révolution. Pendant la fuite, à Constantinople, en 1921 elle s'est remariée avec un certain Gregori Doudintsev, surnommé « Gricha ». Ils restèrent ensemble jusqu'à la mort d'Olga en 1940.

Pendant la fuite en Russie, Olga et ses parents avaient trouvé refuge à Ekaterinodar où elle jouait avec un groupe de comédiens, fuyant eux aussi la révolution et venus de diverses villes de Russie. C'est en grande partie grâce à ses cachets que la famille a pu survivre dans cette ville.

A Paris en 1928, Olga a créé un théâtre appelé « Théâtre du drame et de la comédie » où l'on jouait des pièces en russe. Lorsque Vera est venue à Paris, elle a assisté à certaines représentations, mais n'a jamais voulu y

jouer, estimant vraisemblablement qu'il n'était pas à son niveau. Toutefois elle accepta que son mari, Alexeï Pavlov, y fasse des mises en scène. Mais le théâtre fit faillite et fut fermé peu avant la mort de Vera en 1935.

Olga avait toujours été d'un naturel mélancolique et triste. Après la fermeture de son théâtre, elle sombra peu à peu dans la dépression et devint alcoolique. Elle mourut le 5 septembre 1940.

Sviatoslav

Sviatoslav « Tossia » Baranovsky, le cadet des enfants de Vsevolod Baranovsky, est né le 7 août 1894. On ignore où il a fait ses études, mais il est probable qu'il ait étudié dans une école militaire.

Lorsque la révolution éclate, il a 23 ans. Pendant la guerre civile, il rejoint, les « Blancs », vraisemblablement, les Armées du Sud, commandées par le général Piotr Nikolaïevitch Wrangel.

Lorsque la famille Baranovsky fuit la révolution pour la Turquie, il est le dernier à arriver à Constantinople, au début de 1921, peu de temps avant le décès de son père Vsevolod, mort en mars 1921. Un des souvenirs restés gravés dans les mémoires de divers membres de la famille est celui de Vsevolod allant au port de Constantinople pour attendre l'arrivée de son fils cadet. En novembre 1920, l'armée du général Wrangel, cernée par l'Armée Rouge, doit évacuer la Crimée. Les derniers bateaux transportant les soldats de Wrangel sont arrivés en Turquie en 1921.

A Constantinople, Sviatoslav retrouve sa famille. Sa première femme, Clavdia Serdiouk, n'était plus avec lui. L'avait-elle quitté ? Avaient-ils été séparés par les bouleversements en Russie et la guerre civile ? On l'ignore. Mais leur fille, Lydie, est arrivée toute seule à Constantinople, en 1922, venant de Finlande. Elle avait 5 ans !

A Constantinople, Tossia a travaillé comme plongeur dans les cuisines d'un restaurant.

A Paris, il a vécu pendant quelque temps, avec le reste de la famille, à Villa Sommeiller de 1925 à 1929.

Après la vie ensemble Villa Sommeiller, la famille s'est séparée. Tossia, devenu chauffeur de taxi, est parti avec les 2 Lydie : sa mère et sa fille. Il s'est remarié avec Elena Sergueïevna Zavalichina avec laquelle il a eu une fille, Nathalie.

C'est à cette époque qu'une « rupture » se produisit au sein de la famille. D'après les souvenirs d'Hélène (la mère d'Ariane), Elena Zavalichina, avec le soutien de Tossia, a voulu « évincer » sa belle-mère, qui avait alors 70 ans. Lydie demanda alors à sa fille Hélène (Lilia) de la prendre chez elle, ce qui fut fait sans tarder. Elle vécut jusqu'à sa mort en 1949 chez Hélène qui, de son côté, n'a plus eu que de rares contacts avec son frère Tossia et il semble qu'ils ne se soient revus qu'à l'enterrement de leur mère.

Tossia est mort à Boulogne le 14 avril 1961. Il est enterré à Sainte-Geneviève-des-Bois, près de Paris.

[

4 La famille à Paris pendant et après la 2^e guerre mondiale

Après l'invasion allemande de la Pologne en 1939, la France et la Grande-Bretagne déclarent la guerre à l'Allemagne.

Vsevolod « Olik » Birukoff qui a alors 26 ans, s'engage dans les corps francs, des unités chargées, en principe, de mener des embuscades à l'avant de la ligne Maginot. En principe, car les opérations militaires sont plutôt rares. C'est une période d'attente et d'observation qui restera dans l'histoire comme la « drôle de guerre ». Vsevolod ne participera qu'à quelques actions de commando.



Vsevolod en convalescence

Quelques mois avant l'offensive allemande, il tombe dans un trou et se casse la cheville, une « chance », dont il ne prendra réellement conscience que quelques mois plus tard. Pour soigner cette « blessure de guerre », il est évacué à l'arrière. Quand il revient pour reprendre son poste, impossible de retrouver son unité. Elle a disparu, entièrement anéantie lors de la fulgurante avancée de l'armée allemande en mai 1940. L'armée française est en déroute.

Vsevolod enfourche alors un vélo qui traîne par là et file vers Paris. A quelques kilomètres de la capitale, dans un village, il remarque une tombe fraîchement creusée. Un nom russe est inscrit sur la croix qui la surmonte. « Que s'est-il passé ? », demande Vsevolod à un habitant.

« Un soldat français. Il avait un nom russe. Les Allemands l'ont fusillé », répond-il. Sans hésiter, Vsevolod troque son uniforme contre les vêtements civils que le villageois lui donne. Il remonte sur son vélo et ne s'arrête plus jusqu'à Boulogne Billancourt. La première personne qu'il rencontre dans la rue en arrivant devant chez sa mère, boulevard Jean Jaurès, n'est autre que sa cousine Hélène. Quelque temps auparavant, depuis les fenêtres de leur appartement, Hélène et André, avaient vu une foule bigarrée de Français prendre le chemin de l'exode, le plus souvent à pied, poussant devant eux des charrettes, remplies d'un invraisemblable bric à brac. La famille s'était alors posé la question : fuir ou rester ? Mais elle n'avait nulle part où aller et la deuxième solution s'est imposée d'elle-même.

Ainsi, Vsevolod retrouva sa femme Yvonne Gaudry et sa fille Anne-Marie, née en 1937. Par précaution il se fit faire une fausse carte d'identité au nom de Gabriel-Jean Gaudry, dont il n'eut d'ailleurs jamais à se servir.



Hélène, Olga et Tossia restèrent chez eux.

Olga, qui de tous les membres la famille avait eu le plus de mal à supporter l'exil, était devenue alcoolique. Sa santé s'aggrava. Les doses de morphine devinrent de plus en plus indispensables et de plus en plus fréquentes. Elle mourut le 5 septembre 1940, un mois avant son 50^e anniversaire. On l'enterra au cimetière de Boulogne Billancourt à côté de sa sœur Vera.



Irène Birukoff

Avant le début de la guerre, **Irène** avait fait la connaissance de celui qui devait devenir son second mari, un officier à la belle prestance, Michel Dhé, sorti de Saint Cyr.

Michel Dhé avait été fait prisonnier par les Allemands et avait été envoyé dans un camp de transit, à l'Est de Paris. Ce camp, un vaste terrain vague entouré de barbelés, donnait sur un petit bois que les Allemands ne prenaient guère la peine de surveiller. Irène s'était débrouillée pour rendre visite à Michel. Elle lui avait parlé et ils avaient mis au point un plan d'évasion. Un plan d'une simplicité enfantine. Au

jour et à l'heure prévus, Irène était venue avec un vélo et des vêtements civils. Suivant les instructions de Michel, elle était arrivée du côté du bois. Michel avait pu, sans trop de mal, franchir les broussailles pour retrouver la liberté. Il avait enfilé les vêtements civils, enfourché la bicyclette et avait foncé jusqu'à la gare la plus proche où il avait sagement attendu le premier train pour Paris. L'opération avait parfaitement réussi et toute sa vie Irène s'en est souvenue avec émotion.

Michel Dhé réussit à passer en zone libre pour se rendre ensuite en Afrique et y continuer la guerre. Irène divorça de son premier mari, Igor de Poligny et épousa Michel à la libération. Après la fin de la guerre elle le suivit à Baden, en zone d'occupation française, puis en Indochine et en Algérie. Michel, qui avait eu une fille d'un premier mariage - prénommée Michelle, elle aussi - termina sa carrière militaire avec le grade de colonel. Après avoir quitté l'Armée, il travailla pendant quelque temps au ministère de l'Agriculture, tandis qu'Irène trouva un emploi à l'Ambassade d'Iran. Michel mourut en 1968 et Irène le 8 mars 2015.

L'après-guerre fut aussi synonyme de changement familial pour Vsevolod qui se sépara de sa première femme, Yvonne, pour épouser Fernande Renaud, dite « Camille », elle-même divorcée de Guy O'Neill avec lequel elle avait eu, en 1940, une fille, Catherine.

Vsevolod et Camille se marièrent en 1951, l'année de naissance de leur fils André. Originaire du Berry, Camille, modiste de profession, avait ouvert une boutique rue des Acacias, non loin de la place de l'Etoile. Par amour pour Vsevolod elle la vendit afin qu'il puisse créer sa propre entreprise. Avec un associé, Vsevolod eut l'idée de renflouer les navires, coulés pendant la guerre, et qui obstruaient bon nombre de ports français. Il s'agissait ensuite de vendre la ferraille récupérée. L'idée était peut-être bonne mais elle ne fut pas couronnée de succès. Après quelques mois de travail au Havre, Vsevolod fit faillite et fut contraint de s'orienter vers une profession devenue traditionnelle au sein de l'émigration russe en France : chauffeur de taxi. Il le resta jusqu'à sa retraite en 1976. Il mourut d'un cancer en 1982.

Après la capitulation de l'Allemagne nazie, l'Urss avait mené, autour des thèmes de la réconciliation et du patriotisme, une campagne de propagande auprès des émigrés russes qui avaient fui la révolution bolchévique.

En juin 1946, la Mère Patrie s'est déclarée disposée à leur accorder son pardon et à les accueillir de nouveau dans son giron. Ceux qui acceptent de faire le voyage du retour reçoivent immédiatement la nationalité soviétique, à condition de renoncer définitivement à tout lien avec France. La plupart des émigrés russes flairent un piège mais certains « patriotes », en général mal adaptés à la vie française, se laissent bernier et veulent croire à la sincérité des autorités soviétiques.

André Vassiliev fut de ceux-là. Certes la vie en France ne l'avait pas gâté. Il n'y avait fait que des petits métiers sans intérêt et n'était jamais parvenu à parler correctement le français. La France n'avait pas su le séduire. Il s'y était toujours senti comme un étranger.

Avant la guerre, André avait vraisemblablement été influencé par une organisation d'émigrés russes, apparue dans les années 1920, les « Mladorossi » ou « Jeunes Russes ». Sous un slogan alliant de manière paradoxale « Le Tsar et les Soviets », les « Mladorossi », se proposaient de faire la synthèse entre tradition et révolution afin de tout intégrer : de la monarchie au bolchevisme en passant par la religion, le nationalisme et le patriotisme. Après la guerre certains « Mladorossi » dont le chef, Alexandre Kazem-bek, se mirent à militer activement en faveur du retour en Urss.

Persuadé que sa vie ne pourra être que meilleure en Urss, André parvient à en convaincre sa femme, Hélène. Avec leur fille Ariane et bien que la famille – leur tante Hélène, en particulier – essaie de les en dissuader, ils s'embarquent pour la Russie le 24 septembre 1947. Savent-ils déjà que ce voyage sera sans retour ?

Ariane a raconté la suite dans son livre « Eternels Emigrés », écrit de 1988 à 2006. Un film, « Est-Ouest », avec Catherine Deneuve, Sandrine Bonnaire et Oleg Menchikov, relate la terrible aventure de ces rapatriés pour lesquels la France n'est jamais intervenue. Nicolas Jallot, leur a également consacré un livre, « Piégés par Staline », suivi d'un documentaire.

Sur quelque 10.000 rapatriés, un millier à peine a réussi à survivre.

A leur arrivée en Urss, les Vassiliev et leurs compagnons de route sont parqués dans l'ancien ghetto de Grodno (ville polonaise, devenue russe lors du pacte germano-soviétique de 1939). Ils y restent un mois et demi.

Ils sont ensuite envoyés à Briansk (à 500 km au sud de Moscou). Commence alors une vie d'errance à travers la province russe à la recherche d'un point de chute définitif. Après Briansk ils vont en Crimée d'où ils sont expulsés en 1948. Ils iront ensuite à Berdiansk (Ukraine) puis à Tachkent au début des années 60. Les grandes villes leur seront toujours interdites et ils ne seront jamais autorisés à se rendre ni à Moscou, ni à Saint Pétersbourg (Leningrad depuis la révolution), là où leurs parents avaient habité.

Ariane, qui a terminé des études de Lettres à Tachkent en 1967, est d'abord institutrice. Elle s'essayera ensuite au journalisme pour se consacrer finalement à la littérature. Elle a écrit plusieurs romans, nouvelles et pièces de théâtre. Elle travaille actuellement à la troisième partie de « Eternels Emigrés » qu'elle considère comme l'œuvre de sa vie et qu'elle a écrit grâce aux souvenirs de sa mère Hélène, décédée à Tachkent le 8 avril 2012, 22 ans après son mari André.

5 Les souvenirs d'Irène

Introduction par André Birukoff

En 1980, à l'âge de 69 ans, Irène ressent le besoin de laisser une trace écrite sur l'histoire de sa famille. C'est d'autant plus remarquable qu'elle est la seule à y avoir pensé, à part sa grand-mère Lydie qui a laissé quelques notes, années après années, dans un précieux petit carnet noir. Mais ni sa mère, Hélène, ni son frère Olik n'ont eu la volonté, le courage ou la patience de le faire alors qu'ils avaient au moins autant sinon plus d'informations qu'elle sur leur famille. En outre, Irène n'était pas forcément la mieux placée pour accomplir ce travail. En effet, sa naissance a toujours été un « secret de famille ».

Elle est la fille adultérine d'Alexandre Kerensky, premier ministre d'un éphémère gouvernement provisoire, balayé par la révolution d'octobre 1917. Elle n'est donc que la demi-sœur d'Olik, le fils de l'époux légitime,

Nicolas Birukoff, fusillé par les bolcheviks en 1919 et dont Irène, née en 1918, portera le nom.

Dans la famille tout le monde le savait mais personne ne voulait en parler. Moi-même je ne l'ai appris qu'incidemment, après la mort de ma grand-mère, qui bien entendu ne m'en avait jamais parlé. Dans son livre « Eternels Emigrés » ma cousine Ariane n'y fait qu'une très, très vague allusion en notant qu'en France ma grand-mère n'a jamais partagé les critiques des émigrés envers Kerensky. Dans son court récit, Irène évite ostensiblement le sujet. « *J'aurais pu naître, à peu de choses près, au Palais d'Hiver* », note-t-elle sans aucune explication après avoir mentionné brièvement la rencontre de sa mère avec « *un jeune avocat, vaguement apparenté à la famille : A.Kerensky.* ».

Irène qui, adolescente avait détesté son père, déchirant en mille morceaux le moindre article qui lui était consacré s'est, plus tard, réconcilié avec l'idée qu'il ait été son géniteur au point, m'a-t-on rapporté, d'en mentionner le fait lors d'une réception à l'Ambassade de Russie après le démantèlement de l'URSS en 1991.

Je n'ai jamais compris pourquoi cette histoire a toujours été entourée du plus grand mystère avec pour conséquence de nombreuses questions restées sans réponses.

Seule ma grand-mère, Hélène, aurait pu briser le secret mais elle s'est refusée à le faire et Irène a, semble-t-il, voulu respecter cette décision. Irène a préféré raconter l'histoire d'une famille unie. Elle a sans doute eu raison ne serait-ce parce que dans l'adversité cette famille l'a toujours été.

Les souvenirs d'Irène

12.1.1980

J'ai 62 ans aujourd'hui et j'écris tout de suite parce que j'ai peur après de ne pouvoir le faire comme je le sens si fortement à l'instant.

J'ai 62 ans, je suis donc presque le dernier témoin et encore par récits interposés d'un autre monde, plus éloigné de nous je pense ou plutôt aussi éloigné presque que la préhistoire du moyen-âge. J'écoute des reportages sur Moscou et la Russie et j'ai l'impression que l'on parle de choses que l'on ne connaît absolument pas.

Ma grand-mère maternelle que j'ai bien connu, elle nous a quitté en 1950 quand j'avais déjà 32 ans, est née à Pétersbourg en 1860 la dernière année du servage en Russie.

C'était une femme pour qui la vie, était la famille. Son mari – Il ou Lui avec des majuscules - les 5 enfants, les 5 doigts de la main, disait-elle, et les petits enfants à qui elle a consacré beaucoup de temps, leur apprenant à lire - j'ai su grâce à elle lire à 3 ans - leur lisant des livres, des contes, des poèmes, leur racontant aussi sa vie, si différente de nos vie d'enfants déracinés et les souvenirs de ses parents à elle et son enfance.

Mon arrière-grand-père Vassili Vassiliev était fils de petits paysans de la province de Kazan. Je sais peu sur sa petite enfance mais je sais que très jeune il a été remarqué pour son intelligence et malgré le milieu rural plus que modeste dont il était issu, il fut envoyé de l'école du village, au gymnase puis à l'Université. Très tôt il se montra particulièrement intelligent et doué et à peine issu de l'Université, il partit en Chine afin de se perfectionner dans l'étude du chinois. Il y a séjourné au moins une vingtaine d'années et quand il revint, déjà dans son âge mur, il songea à se marier et à fonder une famille. Il était déjà professeur à l'Université et reconnu comme un des meilleurs spécialistes de la langue chinoise. Ses livres de grammaire chinoise sont encore mondialement connus. Il se fiança et se maria très vite avec une très jeune fille de la bonne société Pétersbourgeoise à qui il fit sans tarder 5 enfants, Olga, Lydie, Vladimir, Serge et Marie.

Malheureusement je sais peu de choses sur cette arrière-grand-mère, juste un portrait d'une jeune femme déjà fatiguée, elle n'avait que trente ans, et devait mourir en couches de son 6^e enfant qui d'ailleurs n'a pas survécu.

Contrairement à ce que l'on dit maintenant, je pense que la vie sociale en Russie à cette époque était fort bien structurée à l'avantage d'un grand nombre. On a vu en effet que mon arrière-grand-père, bien que d'origine très modeste, a pu faire non pas seulement des études primaires et secondaires, mais universitaires.

Il n'y avait donc pas de cloisons étanches. Ma grand-mère L.V. se souvenait fort bien d'anciennes serves, aussi bien de la ville que de la campagne qui ne se sentaient nullement entravées mais au contraire

faisant partie de la famille où elles tenaient bien leur place. De gens de la campagne qui se sentaient bien chez eux, chez leurs maîtres qu'ils ne voyaient d'ailleurs que rarement.

Mon arrière-grand-père avait donc pu, en rentrant de Chine, acheter un grand domaine qu'il partageât par la suite entre ses enfants et chacun en eut une belle part. Je crois vraiment que les questions d'intérêt ne se plaçaient pas de la même manière que chez les Français et je n'ai jamais entendu dans ma famille de drame sordide autour d'un héritage. La propriété fut choisie selon les besoins de chacun et jusqu'à ses derniers jours en 1950, ma grand-mère gardait un souvenir merveilleux des séjours à la campagne dans son enfance, adolescence et femme mariée, chez elle ou chez ses frères.

Son dernier désir avant de mourir était de pouvoir aller à Kainka, prendre le tarantass, faire le grand tour du propriétaire chez son frère et fouetter le cocher ! Elle ne put réaliser son rêve, inutile de le dire.

Resté veuf, avec de jeunes enfants V.V ne semble pas avoir essayé de refaire sa vie ni même de se distraire avec de jeunes personnes de passage. Il est vrai qu'il était déjà loin d'être très jeune.

Il prit pour sa maison une dame de la société que l'on jugeait d'âge canonique mais qui ne devait pas dépasser la quarantaine, Sophie. Sophie devait tenir sa maison et, autant que faire se peut, remplacer la mère de 5 enfants, trois filles : Olga Lydie et Marie et les deux garçons, Vladimir et le petit Serge.

La vie Pétersbourgeoise chez mon arrière-grand-père était très aisée matériellement, mais très austère.

En effet, Vassili Stepanovitch, après avoir perdu sa jeune femme, se retira complètement du monde. Son temps se partageait entre les cours de chinois donnés à l'Université et son travail personnel dans son très beau cabinet de travail, une bibliothèque aménagée dans sa maison. Les enfants, très jeunes furent placés en pension. Les garçons au corps des cadets et les deux filles aînées à l'Institut Smolny, institut pour jeunes filles nobles, patronnée directement par Sa Majesté l'Impératrice Maria Fedorovna.

Cette institution, la plus sélecte de St Pétersbourg, marqua jusqu'à la fin de sa vie ma grand-mère.

L'éducation y était excellente, les jeunes filles dès les plus jeunes années, faisaient toutes leurs études en trois langues. Un jour en russe, un jour en français, un jour en allemand. Quand elles en sortaient elles étaient parfaitement trilingues. On ne s'appesantissait pas trop sur les sciences mais la littérature des trois pays était très profondément étudiée. On apprenait la versification, la linguistique et bien sur la musique, la couture, comment tenir sa maison mais aussi comment être une parfaite femme du monde.

Olga, la sœur aimée de ma grand-mère était une jeune fille extrêmement brillante, gaie, enjouée passionnée. Elle termina ses études avec une brillante médaille d'or. D'après les photos que nous avons d'elle, il semble que c'était aussi une très jolie fille. Ma grand-mère Lydie était toute à sa dévotion et un peu éclipsée par elle. La plus petite Marie était semble-t-il, la moins aimée.

Les garçons aussi étaient toute l'année pensionnaires, l'aîné Vladimir était très doué, il termina ses études comme ingénieur et eut une fin tragique, tué par un obus qui éclata malencontreusement pendant ses études de balistique. Il avait 22 ans.

Serge, le plus jeune devint propriétaire terrien et se passionna pour l'élevage des chevaux.

En effet, Vassili Stepanovitch avait acheté et très substantiellement agrandi son domaine de Kainka. Pendant les vacances toute la famille se rendait à la campagne pour un séjour champêtre qui devait vraiment changer les enfants de leur vie quasi monastique de St Pétersbourg. Dès qu'il furent en âge, la propriété fut partagée entre les enfants et Serge reçut Polana et Lydie Kainki.

Et nous voilà en 1877. Olga a très brillamment terminé ses études à Smolny. Elle est sortie pleine de fougue et de joie pour commencer sa vie. Les premiers bals ont été un triomphe et presque immédiatement elle rencontre un jeune officier de la Garde des cuirassiers jaunes de Sa Majesté L'Impératrice. Lev Baranovsky a tout pour séduire. C'est un enchanteur, il est beau, grand et très amoureux. Comble de joie, il a un frère un peu plus jeune, Vsevolod, officier dans le même régiment et tout aussi séduisant.

Le roman semble parfait : les deux jeunes filles Olga, 19 ans, Lydie 17 et les garçons, Lev, 26 ans, et Vsevolod 25, tombent amoureux. Les familles sont d'accord et après quelques rencontres très officielles, le sévère

Vassili (le père des 2 jeunes filles) est d'accord et les fiançailles des deux frères et des deux sœurs sont officielles.

Les deux jeunes filles rêvent. La vie semble tout leur promettre. Fini le pensionnat austère et la maison où le père est d'une sévérité incroyable. Et puis non, c'est le drame qui survient. Un jour que les quatre fiancés sont sortis, avec toutes les permissions de la dame de compagnie, faire des courses et se promener dans la douceur du printemps de Pétersbourg, le temps passe trop vite et le retour à la maison est un peu trop tardif. Vassili attendait ses filles pour le souper. Incroyable : des filles dehors à cette heure tardive, 5 ou 6h et avec des hommes. Cela ne lui plait pas du tout.

Quand tout ce joyeux monde excité rentre, il y a une réception terrible. Le père est très coléreux, très furieux. Il ressort à ses filles tous les sacrifices faits pour elles, la vie solitaire et pour arriver à un faire des gourgandines qui traînent dans les rues de la ville. Il ne sait vraiment plus ce qu'il dit tellement il est emporté par une rage probablement doublée de jalousie. Que se passe-t-il dans le cœur et la tête d'Olga ? Sa joie soudain se change en désespoir. Sans ôter son chapeau, son manteau, bouleversée sous cette avalanche de reproches et de mots terribles elle court à la fenêtre, l'ouvre, et se jette dehors. Elle avait 19 ans.

Dix-neuf ans a été un âge très important pour les femmes de ma famille. Olga s'est suicidée à 19 ans, Lydie, ma mère et moi-même nous nous sommes toutes les trois mariées à 19 ans.

Après ce drame la vie devint vraiment impossible dans la maison de Vassili. Il ne sort que rarement de son cabinet de travail, ne parle plus, semble totalement coupé du monde et se ronge intérieurement de remords.

Les garçons sont déjà plus libres mais les deux filles passaient deux années terribles de chagrin et de crainte. Jusqu'à la fin de sa vie ma grand-mère sera marquée par ce drame et l'image brillante de sa sœur Olga ne la quittera jamais. Toute sa vie elle n'oubliera jamais l'anniversaire de cette sœur tant aimée ni celui du jour de sa mort.

Enfin, la jeunesse et le désir de vivre sont les plus forts et le mariage de 1878 de Lydie et Vsevolod se fait tout de même. J'ai conservé une photo de grand-père, c'est vraiment un très bel homme : grand avec une prestance extraordinaire. Elle est toute petite à côté de lui, un tout petit peu boulotte mais avec de très jolis yeux. Toute sa vie elle l'adorera et élèvera ses enfants dans le culte de leur père.

Les premières années de mariage sont assez difficiles. Le jeune officier après un très court séjour à Petrograd recherche un appartement. Lydie, déjà enceinte, doit monter de nombreux étages. Elle fait une fausse couche et va rester 7 ans sans avoir d'enfant. Le jeune couple est ballotté de garnison en garnison. En 1885, leur naît un premier enfant, une fille, Vera. L'année d'après, Vladimir puis Olga. En 1892, ma mère Hélène et puis le dernier Tossia (Sviatoslav) le chéri de sa mère.

Ma mère est née à Verny et très vite après a passé ses jeunes années à Tachkent. Tout le monde adorait la vie dans cette région pourtant perdue. Tous ont gardé des images ensoleillées de sa nature et de ses habitants si doux et si souriants.

Pendant ce temps, le jeune officier était monté en grade brillamment et toute la famille vient s'installer à St Pétersbourg. Les filles allèrent au gymnase, les garçons, l'aîné à l'Ecole Polytechnique et le petit dernier encore à la maison.

Mon grand-père était un homme très complet, très brillant dans sa carrière. IL sortit de l'Ecole de guerre et se perfectionna dans le juridique. Il devint juge militaire mais donna sa démission en 1905 au moment des premiers mouvements importants. Il refusa de condamner d'office certains prévenus.

J'anticipe mais j'écris cela pour expliquer que ma famille fut toujours très libérale.

1998

Interrompu depuis 18 ans, je vais essayer de finir l'histoire de la branche Baranovsky-Vassiliev de notre famille. *(Dans cette deuxième partie de ses souvenirs, Irène (qui n'a jamais eu d'enfant) s'adresse à son neveu, André Birukoff.)*

Comment raconter la suite ? Les enfants, maman, nos oncles et tantes devenaient indépendants. Vera, l'aînée voulait faire du théâtre. Grand-

père, suivant ses convictions de laisser chacun libre, ne s'y opposa pas. Comme tu le sais elle devint une grande actrice. Mon oncle Volodia, un peu mal aimé dans la famille, devint ingénieur et réussit même à fonder une petite usine. Olga, toujours faible et fragile, voulu suivre sa grande sœur, faire du théâtre, mais elle n'avait pas le même don, ou le même tempérament. Maman, ta grand-mère, voulu être médecin et le devint mais après la naissance de ton père. Elle qui adorait son père et ne lui reprochait qu'une seule chose – d'être militaire, tomba amoureuse du colonel Birukoff, de 20 ans son aînée et passa sa dernière année de médecine enceinte de ton père. Tossia, le dernier était à l'Ecole de guerre.

Et ce fut la guerre de 1914

Ton grand-père parti à la tête de ses troupes. Tu connais sa fin. Mon grand-père à moi fut nommé sénateur de Finlande. Maman était malade au début des troubles. Elle partit avec eux et ton père. Au sanatorium elle rencontra un jeune avocat, vaguement apparenté à la famille : A.Kerensky. Vera continuait une belle carrière au théâtre. Olga se maria avec un acteur Klolontzik et eut un bébé, Hélène, de 9 mois plus jeune que ton père.

Dès les premiers mouvement sociaux, Volodia qui avait été reçu par des jets de boulons par ses ouvriers, fit ses bagages et partit pour les Etats-Unis. C'était le frère préféré de maman. Il ne donna aucune nouvelle jusqu'en 1931.

Et ce fut la révolution de 1917.

J'aurais pu naître, à peu de chose près, au Palais d'Hiver.

Et c'est la révolution. Les assassinats, les prises et les reprises des villes par les blancs ou les rouges.

Pour mes grands-parents il n'est pas question de rester. Ils partent vers le Sud et attendent un regroupement des enfants. Maman et tante Olga se retrouvent. Elles ont avec elles les trois enfants : Olik 5ans, Hélène 4 et moi quelques mois. L'artillerie, soit blanche, soit rouge, on ne sait plus.

Rien à manger et les enfants malades – choléra infantile. Il était écrit que ce n'était pas leur destin à tous les 5 de mourir là. Après tant d'horreurs,

elles ont retrouvé leurs parents à Anapa. Là-dessus, maman a été réquisitionnée comme médecin. Il a été décidé que les grands-parents, Olga, les enfants essaieraient de partir le plus vite possible pour Constantinople. Il manquait maman et Tossia qui était quelque part sur son train blindé. Grand-mère ne voulait pas partir sans lui. Ils attendaient à Odessa. Dans les tout derniers jours de l'évacuation Tossia est arrivé et donc la famille -4 adultes et trois enfants- a pu partir pour Constantinople.

De là datent mes premiers souvenirs personnels. Après l'horreur des baraquements pour réfugiés où grand-père a pris froid et où il est mort assez rapidement de congestion pulmonaire, nous fumes transférés dans une des îles des Princes qui sur le Bosphore font face à Constantinople. C'est un souvenir de paradis. Il faisait chaud, il y avait de figuiers, plein de fruits et la mer. Et puis il y a eu l'arrivée de maman. Elle avait fui la Russie, elle était passée par la Roumanie et elle est arrivée enfin à Antigone mais trop tard pour revoir son père. Mais pour moi, 3 ans, cela reste un souvenir très précis. Ma maman à moi était là, avec un col marin. Je la revois encore. Dans mes souvenirs, Antigone était le paradis mais cela ne dura pas. Le centre d'accueil fut fermé et il fallait se loger. Ce fut une espèce de taudis à Galata, un quartier misérable de Constantinople. Maman prenait du linge à laver et nous fumes, moi et Olik dans une sorte de pension à Bouyouk-Dere, une autre petite île du Bosphore. Il n'y avait pas d'autres enfants aussi jeunes que moi mais on me prit avec mon frère. Ce sont vraiment de mauvais souvenirs. Il me semble qu'il y faisait, contrairement à Antigone toujours ensoleillé, toujours froid. Maman débarquait d'une espèce de felouque une fois par semaine. C'était très dur. Heureusement, j'avais mon grand-frère.

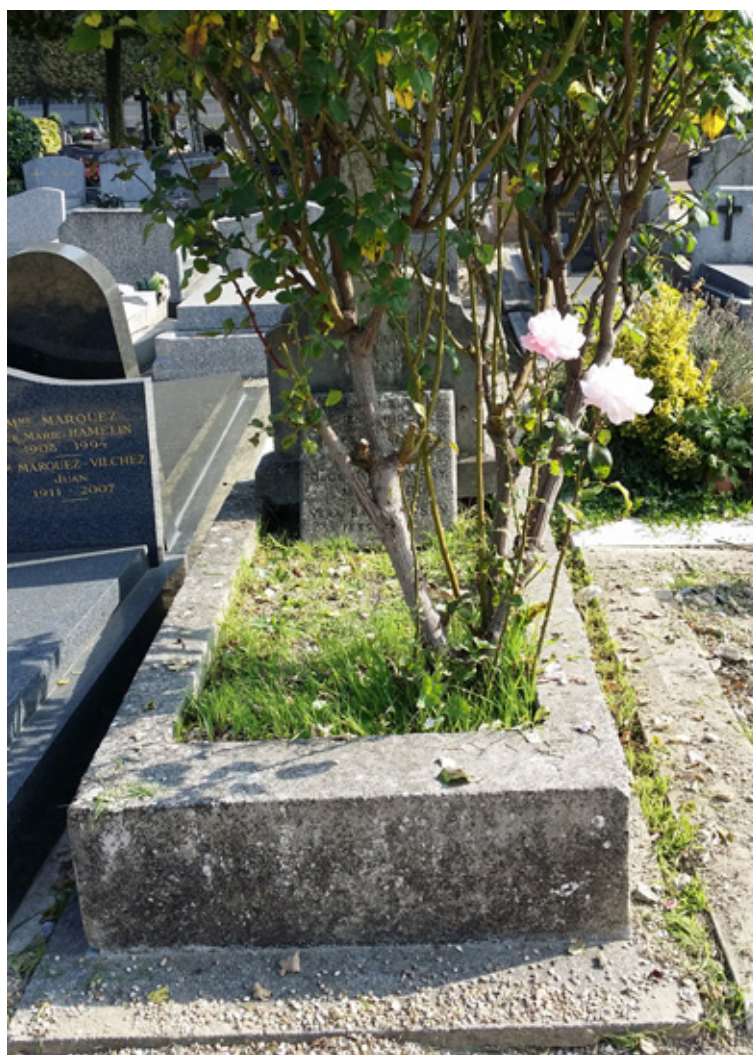
Je ne sais plus très bien combien de temps cela dura. Je pense un hiver. Le reste de la famille était déjà partie et arrivée en France. Enfin, maman a trouvé l'argent du passeport et des visas. Un pauvre homme qui travaillait comme plongeur quelque part, lui avança la somme. Nous le revîmes par la suite à Paris. C'était un garçon tout à fait inculte, Serge, le soldat. Il était toujours le bienvenu.

Des années après, à Paris, la vie a commencé rue Mouffetard. Toute la famille empilée dans une chambre. Tossia travaillait la nuit. Grand-mère ne sortait pas trop. Olga et maman partaient toute la journée à l'usine Bourjois. Elles mettaient la poudre en boîte. Les trois petites filles,

Hélène, Lydie et Irène étaient en pension chez les sœurs et Olik au collège à Meulun.

Puis la vie s'organisa mieux. Maman ne pouvant pas exercer comme docteur, devint infirmière et nous eûmes Olik et moi des bourses de demi-pensionnaires au Lycée Janson de Sailly et au Lycée Molière.

6 Ce que nous disent les tombes



Les trois sœurs, Vera, Olga et Hélène ainsi que leur mère Lydie sont enterrées dans la même tombe au cimetière de Boulogne Billancourt.

Hélène Birukoff

1892-1967

Lydie Baranovsky

1860-1949

Olga Baranovsky

1890-1940

Vera Baranovsky

1885-1935

Il est révélateur qu'Hélène soit enterrée sous le nom de son mari alors que les deux autres sœurs le sont sous leur nom de jeune fille. Quatre femmes remarquables unies également dans la mort.

Dans le cas de leur tout aussi remarquable cousine et nièce, Olga Lvovna Kerensky-Baranovsky, il est sans doute révélateur que son ex-mari, Alexandre Kerensky soit enterrée à côté d'elle et avec leurs deux fils au cimetière de Putney Vale, dans le quartier de Wimbledon, à Londres. Kerensky s'était remarié avec Lydia Ellen (Nell) Tritton (1899-1946) en 1939. Quand il est mort, à New York en 1970, les églises orthodoxes russes de New York, de même que l'église orthodoxe serbe, refusèrent de l'enterrer en raison de son passé. Son corps fut transféré à Londres où il fut enterré à côté de son épouse Olga, qui avait toujours considéré qu'elle restait son épouse.



Les inscriptions sur ces tombes sont les suivantes :

Docteur Oleg Alexandre Kerensky

1905-1984

En souvenir de son fils Oleg et aimée profondément et pour toujours
par sa femme Dorothy

Dorothy

1908-1985

En mémoire de ma chère mère

TONY

Alexandre F. Kerensky

Né le 4 mai 1881

Décédé le 11 juin 1970

Gleb Kerensky

Le cher époux de Mary

Mary

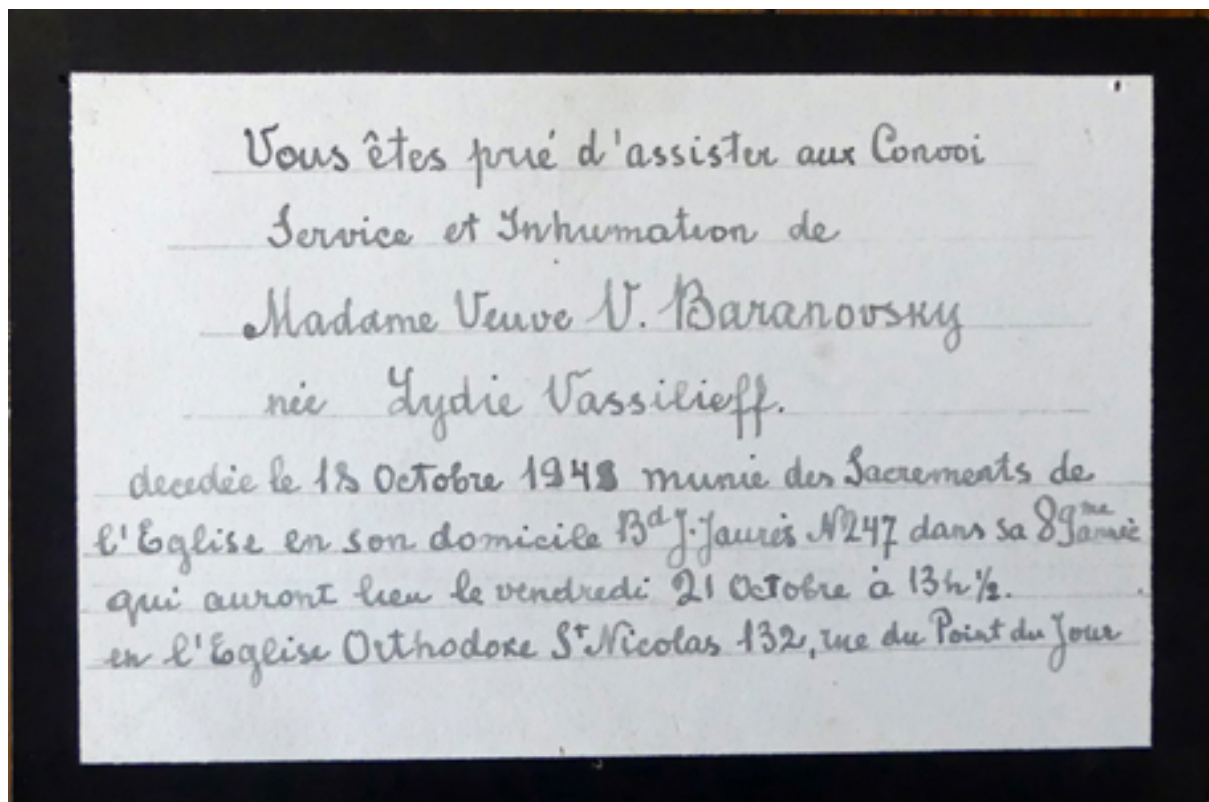
1920-2013

Sur la petite pierre en haut de la tombe de Gleb (elle est enterrée dans
la même tombe)

Olga Lvovna Kerensky

1884- 1975

Parmi les documents ayant appartenus à Hélène, ce touchant petit faire-part concernant l'enterrement de sa mère Lydie en 1949.



ENTREPRISE DE MONUMENTS FUNÈBRES
 EN MARBRES, GRANITS, GRANITS RECONSTITUÉS ET PIÈRES

E. BOIRON

133, Rue Thiers, BOULOGNE-BILLANCOURT (Seine) -- Tél. MOLITOR 02-35
 Mêmes Maisons : Cimetières de Boulogne Ancien et de Saint-Cloud

Inhumation de M *Baronowski*
 décédé le *18 octobre 1949*
 Division *6* Ligne *8* No *44* *88* ans.

Avoir en Dépôt } *Couronnes Perles*

La Maison ne se rend responsable des Couronnes que pendant un an
 et ne les rend qu'à la Famille.



la première tombe de Lydie

REMERCIEMENTS

Jan Doets souhaite exprimer ses remerciements les plus chaleureux à toutes les personnes généreuses et amicales qui l'ont aidé depuis l'année 2000 en lui fournissant des informations et des photos. Il les présente ci-dessous de manière chronologique :

Il y a longtemps, en 2000, mon fils Arie Jan Doets me donna un court récit du diplomate et écrivain hollandais, F.C. Terborgh, pseudonyme de R. Flaes (1901-1981). Après avoir lu d'autres ouvrages de Terborgh je contactai son fils, Reijnier Flaes, un diplomate en retraite. Il est toujours mon ami. Je passai avec lui plusieurs années à lire le journal manuscrit de son père écrit d'une fine écriture. C'était très intéressant. Son père avait été en poste dans plusieurs pays qui à l'époque avaient fait les grands titres de l'actualité. Ainsi, il avait été en Espagne pendant la guerre civile, en Chine pendant les années qui ont précédé l'invasion japonaise et la guerre. En Grande-Bretagne et au Portugal pendant la seconde guerre mondiale, puis en Pologne quand les communistes prirent le pouvoir. C'est dans ce journal, dans la partie consacrée aux années 1930-1950, que j'ai trouvé des informations sur Moussia Sila-Nowicki. Elles étaient si intéressantes que je décidai d'approfondir l'histoire de sa vie.

Quand Moussia rencontra Flaes elle était mariée à son meilleur ami, Gino Antonini, un écrivain et critique littéraire italo-hollandais. Moussia avait été mariée à Vladimir Baranovsky avec qui elle avait fui la Russie en 1917. En 1922 elle s'était remariée avec Alexandre Borovsky, un célèbre pianiste de musique classique avant la 2^e guerre mondiale, avec lequel elle avait eu une fille, Natacha, poétesse et romancière qui en 2001, vivait à San Francisco, avec son mari Stuart Dodds, un ancien journaliste du San Francisco Chronicle.

Après la mort de Moussia en 1959, Antonini se remaria avec Karin Barnsley. J'ai pris contact avec elle et je lui ai rendu visite à Steep, Petersfield en Angleterre pendant l'hiver 2001. J'ai également pris contact avec Natacha Borovsky et Stuart Dodds à San Francisco. Mais Natacha est tombée malade et le contact n'a été rétabli qu'au bout de quelques années. Ils m'envoyèrent des anecdotes et des copies de nombreuses photos, parmi lesquels des photos de la famille Baranovsky et même une photo de Vsevolod Baranovsky sur son lit de mort en 1921

de même qu'une magnifique photo de Lydie Baranovsky prise dans un studio à Paris à la fin des années 1920. Il était évident que Moussia avait gardé de bonnes relations avec la mère et les sœurs de Vladimir, même après son mariage avec Borovsky.

De nombreuses photos de Moussia étaient restées en possession de Karin Barnsley-Antonini après la mort de son mari. Elle autorisa son fils Niccolo à scanner toutes les photos de Moussia qui pouvait m'intéresser. Elle me présenta à Andrzej Leszek Dzerjinski, mieux connu sous le nom de André Dzerjinski, un artiste peintre, qui avait connu sa tante Moussia et qui me facilita l'accès aux photos de sa famille polonaise. Son père Olgierd, un cousin de Moussia, avait combattu avec l'Armée du général Sikorsky pendant la deuxième guerre mondiale.

En 2012, j'avais déjà rassemblé suffisamment de documents pour écrire sur la vie de Moussia et je commençais à la publier en deux langues : anglais et français. L'histoire prit de l'ampleur et représenta au bout du compte 50 épisodes sur mes blogs [The storycurator](#) et [Le curateur de contes](#).

Début 2013, le récit pris encore plus d'ampleur. Je rentrais en contact avec la famille Meal, aux Etats-Unis, dans l'Indiana. Pourquoi ? Parce que cette famille est liée à Fern Scull qui fut l'épouse de Vladimir Baranovsky pendant plus de 50 ans.

Fern Scull avait une sœur jumelle, Faye. Faye s'était mariée à Chester Meal. Ils avaient eu cinq enfants qui tous avaient très bien connu Vladimir. Une des filles de Faye, Beverly (qui a maintenant 94 ans) et son fils Paul, un scientifique à l'Université Tufts dans le Massachusetts, m'envoyèrent des anecdotes et, encore plus important, me donnèrent une copie du passeport avec lequel Vladimir avait quitté la Russie en passant par Vladivostok, puis le Japon, pour atteindre San Francisco. Ils me donnèrent également l'enregistrement d'une interview de Fern par Beverly en 1990, une photo de la petite coupe de vodka de Vladimir et son certificat de naissance.

Les deux enfants du frère de Beverly, Harlan Meal, Doug Meal et sa sœur Katherine Goetz-Meal, m'aidèrent à établir l'ébauche d'un arbre généalogique. Kervin Laird, le fils de la sœur de Beverly, Faith Meal (mariée à Bill Laird), m'envoya des copies d'articles et des extraits de documents officiels, remplis par Vladimir dans les années 1920 et 1930.

Faith m'envoya des photos d'une vieille montre en or qui avait appartenu à Vladimir.

Ainsi, cette famille m'a fourni l'essentiel des informations. En juin 2013, quand Beverly fêta son 90e anniversaire, toute la famille se rassembla pour célébrer l'évènement et j'ai pu parler par Skype avec tous ses membres, l'un après l'autre ! Je suis toujours en contact avec eux.

J'ai trouvé des informations détaillées sur Moussia et même sur Vladimir dans les mémoires de Serge Prokofiev de 1915-1923 et 1924-1933. Moussia devint une amie très proche de Prokofiev à partir de décembre 1920 et le resta jusqu'à ce qu'il quitte la France pour la Russie en 1936. Il l'appelait « Frou-Frou ».

Les mémoires de Prokofiev mises à part, je n'ai guère utilisé de livres mais j'ai sans aucun doute trouvé très utile l'ouvrage de Richard Abraham « Alexandre Kerensky, premier amour de la révolution » (Columbia University Press, New York 1987).

J'ai consulté les archives d'Olga Kerensky, conservés à la Cadbury Research Library de Birmingham en Angleterre.

En 2013, j'ai eu des contacts utiles avec Stephen Kerensky, fils de Gleb Kerensky et petit-fils d'Alexandre Kerensky. J'ai eu également des contacts avec la sœur de Stephen, Libby (Elisabeth) Hudson-Kerensky.

Enfin, je remercie mon co-auteur, André Birukoff (Suresnes), sa sœur Anne-Marie Montoussé-Birukoff (Marseille), la fille d'Anne-Marie, Christine Montoussé (Quito) et la cousine d'André, Ariane Solodennikov-Vassiliev (Tachkent).

André a rejoint mon projet tardivement mais il a lui a donné une nouvelle impulsion. Il a traduit en français les documents qu'il avait hérité de sa grand-mère Hélène Birukoff-Baranovsky. Ces documents ont donné un éclairage complémentaire à mes découvertes permettant de réaliser un livre complet.

Anne-Marie nous a reçus très chaleureusement en mai 2014 et juillet 2017, chez elle à Marseille et nous a montré un grand nombre de photos et de documents. Sa fille Christine et son mari Juan étaient présents lors de notre dernière visite car ils étaient venus en France à l'occasion d'une

grande fête en l'honneur de leur mère et belle-mère. Je remercie tout particulièrement Christine car sans elle je n'aurai vraisemblablement jamais rencontré ni sa mère, ni son oncle !

Ariane a écrit un roman dans les années 1980, à partir des souvenirs de sa mère Hélène (la fille d'Olga, l'une des trois sœurs de Vladimir). Ils retracent le départ de sa famille de Russie et sa vie à Constantinople puis à Paris. Aux chapitres V-2 et VII-3, j'ai cité le roman d'Ariane à plusieurs reprises et complété ces extraits avec des détails trouvés dans le petit carnet noir de son arrière-grand-mère Lydie où celle-ci notait les dates marquantes de sa vie, depuis sa jeunesse au 19^e siècle.

Au cours de ces 5 dernières années, j'ai été aidé par ma talentueuse amie, Anna Mosina, traductrice de russe et d'arabe qui vit à La Haye. Elle a même réussi à transcrire une indéchiffrable lettre de Kerensky datant de 1916 !



Jan Doets et Anna Mosina en 2014

ANNEXE 1

Compte pour la vente des affaires de l'Oncle Volia Baranovsky

Recettes

1918		
automne	Vente de 2 lits rouges et jaunes avec matelas, vaisselle et seau	325
1920		
mars	Vente grand et petit tapis de salon	2500
	Vente d'un lit blanc et jaune avec matelas 12 chaises service porcelaine	
Septembre	12 pièces	3400
Septembre	Vente vaisselle porcelaine	250
Octobre	Machine à coudre Singer	1000

Report 7475

Recto

Recettes (des
ventes)

Report

7475

1921

Février	Divan, 2 fauteuils et bureau de o.Volia	3000
"	Meubles de salle à manger et armoire à glace	2500
"	Meubles de salon et bibliothèque	9000
Mars	sevice café porcelaine, petits verres et vaisselle	915
Mars	porte-verres, 1 tapis, 1 lustre	950
Mars	Cigarettes de O.Volia	100
Mars	Table de cuisine et divan rouge de cuisine	50
Avril	4 pièces de velours et coussins de divan	160
Avril	Vente de quelques jouets	30
Avril	Table de salle à manger peinte (pas en chêne)	75

Total en marks finlandais

24255

 les comptes et quittances pour l'envoi d'argent sont conservés chez moi. Maj.

ANNEXE 2

Depenses

1920

	Entreposage, assurance, 1917,1918,1919 et Janv. Fev.	
mars 26	Mars 1920	1290,2
Septembre		
2	Envoi a D.Volia par Nord.Fören.Banken 24 livres sterling	3400
	frais télégramme	53
Novembre		
25	Envoi à Oncle Volia par Konsallis Osake Poukhi 900 francs	2718
	frais télégramme	136,8
Decembre		
18	Envoi a o. Volia par Crédit Lyonnais Paris 1100 francs	2706
	frais télégramme	81
"	annonces journaux pour ventes en 1920	33
"	Frais coffre-fort pour argent du départ O.Volia jusqu'à fin 1920	160

Report 10578

Depenses Report 10578
1921

Janv-Mars	Frais pour montrer objets a acheteurs, gardiennage, emballage	
	envoi des objets pas	266
Février	Gardiennage et envoi des objets aux entrepôts Fix du 1er avril	
	1920 au 1 mars 1921 quand tous les objets ont été retirés de l'entrepôt	948,7
Mars	Frais pour annonces dans journaux et transport des objets après sortie des entrepôts	171
"	Frais pour réparation armature	221
"	Envoi à O.Volia par Crédit Lyonnais Paris 1000 francs	2600
Avril	envoi a tante Lycie par Crédit Lyonnais 500 francs	1528
Mai 1er	Sur le compte pour envoi	7942,3

24255

